

2

OBSERVATIONS DE MÉDECINE,

SUR UNE FIEVRE ÉPIDÉMIQUE qui a régné dans le Champsaur & le Valgaudemar en Dauphiné, pendant les années 1779 & 1780.

CONTENANT

La description topographique de ces pays ; leurs maladies endémiques ; celles des animaux ; de nouvelles observations sur l'origine & la formation de la bile, & sur son influence dans les maladies putrides pestilentielles ; & sur l'effet des topiques, des vésicatoires, & autres remedes externes dans les fievres malignes.

PAR M. D. VILLAR, Médecin, Professeur de Botanique à l'Ecole de Chirurgie de Grenoble, membre correspondant de la Société Royale de Paris.

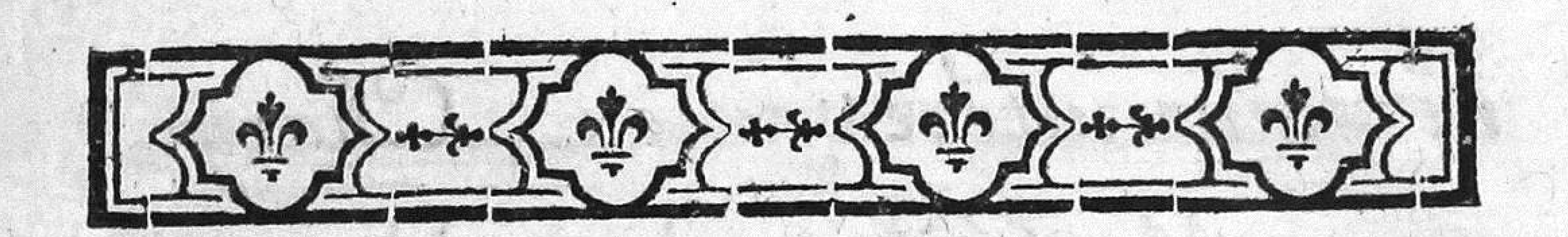
In epidemicis constitutionibus prudentis Medici est nulli præjudicatæ opinioni mordicùs adhærere, sed per se attentè animadvertere quò vergat natura : neque ex una observatione, aut fortuita curatione, quid in cæteris sit faciendum existimare. Morgagn. *de sed. morb. Epist.* xlix. *n.* 21.



A GRENOBLE,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCC. LXXXI.



A MONSIEUR

DE LASSONE, CONSEILLER D'ÉTAT, DOCTEUR, RÉGENT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, PREMIER MÉDECIN DE LEURS MAJESTÉS TRÈS-CHRÉTIENNES, DES ACADÉMIES DES SCIENCES DE PARIS, DE STOKHOLM, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES, &c. PRÉSIDENT PERPÉTUEL DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE, &c. &c.

MONSIEUR,

Habitant des plus vastes montagnes de cette Province, je me suis occupé à en examiner les productions. Les maladies de leurs cultivateurs ne sont pas moins singulieres

ni moins intéressantes. Chargé par M. l'Intendant de cette Province du traitement d'une Epidémie qui vient de les affliger, j'ai cru que le détail de mes observations pourroit être utile au progrès de l'art & au bien de l'humanité. J'ose vous offrir ce premier essai : puisse-t-il être agréé de la Société, & concourir aux vues de son établissement !

J'ai l'honneur d'être avec respect & reconnoissance,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur. VILLAR, D.M.



PRÉFACE.

L'OBSERVATION poſa les premiers fondements de l'art de guérir, elle l'a ſoutenu dans les différentes révolutions qu'il a ſubies : elle y mettra ſans doute le dernier ſceau, & le rendra pour toujours fixe & invariable.

Hippocrate, doué par la nature d'un génie ſupérieur, devint, à l'aide de l'expérience, le premier & le plus grand des Obſervateurs : auſſi s'eſt-il fait admirer pendant la durée des ſiecles qui nous ſéparent de lui. Les ſectes des Philoſophes ſont venues, les révolutions des Empires, les découvertes dans les Sciences, & ſurtout dans la Phyſique & dans la Chymie, ont produit des changements preſqu'inévitables, qui ont fait perdre de vue l'obſervation. Les qualités occultes, les définitions de mots, des recherches trop ſubtiles, trop métaphyſiques, l'explication des phénomenes de la Nature, nous ont fait oublier ſa marche dans la conſervation & le rétabliſſement du corps humain, ſain & malade. Le principe vital qui dirige ſes fonctions & l'emploi de ſes

forces réparties ſur ſes différents organes, fut ſouvent méconnu : pour s'en former une idée, on voulut le comparer : les qualités de l'air, le monde élémentaire, les propriétés phyſiques de la matiere, les Méchaniques, l'Hydraulique, la Chymie furent miſes à contribution ; tandis qu'il falloit ſubordonner ces connoiſſances à l'économie animale, pour les rendre relatives au corps humain & utiles au progrès de la Médecine.

Perſuadés de ces vérités, les Médecins de notre ſiecle ſe ſont rapprochés de la méthode d'Hippocrate ; ils ont vu que les corps animés ont certains rapports entre eux quant aux fonctions vitales, mais qu'ils different eſſentiellement de tout ce qui les environne.

D'après cet apperçu, le climat, la ſaiſon, le régime, le tempérament, l'âge, le ſexe, les conſtitutions épidémiques, peſtilentielles, &c. influent plus ou moins ſur la ſanté & ſur les maladies ; mais les moyens qu'emploie la Nature pour les combattre, ſont toujours dirigés par le principe vital, dont la marche eſt conſtante & uniforme, quoique modifiée par nos organes & par le génie particulier de chaque conſtitution.

L'ouvrage que nous rendons public,

est fait sur le même plan. Nous avons donné la topographie du Valgaudemar & du Champsaur; & nous avons parlé de la constitution de l'année qui précéda l'épidémie, & des maladies endémiques de ces pays.

L'épidémie du Valgaudemar & du Champsaur s'étant annoncée par une marche peu analogue aux maladies ordinaires, avant de recourir aux ressources que notre position pouvoit nous offrir, nous avons cru devoir faire quelques recherches dans les Auteurs qui avoient écrit sur des épidémies qui pouvoient avoir quelque rapport de symptome, ou de climat, avec celle que nous avions à combattre.

La description des symptomes de cette fievre, est suivie du régime & du traitement que nous avons employé. Les crises, les remedes préservatifs font l'objet d'autant de chapitres séparés. Et nous avons terminé notre ouvrage par quarante-deux observations, qui contiennent toutes les variétés particulieres de l'épidémie, & le traitement employé pour combattre les symptomes qu'elles ont présentés.

Comme ces fievres, ainsi que toutes les maladies pestilentielles, tant chez les

hommes que chez les animaux, offroient constamment des embarras au foie, des collections de bile cistique, & même des diarrhées bilieuses, abondantes & colliquatives, qui en mettant le cerveau à l'abri des métastases, des transports, du délire, opéroient la fonte du sang, épuisoient les malades, rendoient leurs maladies acritiques, & la convalescence très-longue, nous avons cru devoir nous livrer à quelques recherches touchant l'origine, la formation de la bile, & son influence dans les maladies putrides. Ces recherches appuyées d'observations sur le sang, sur l'effet de la saignée, des vésicatoires dans les maladies qui attaquent la texture du sang, nous ont conduits à à une nouvelle théorie qui nous paroît présenter la fonction du foie sous son vrai point de vue; fait voir ce viscere, non comme l'organe de la sanguification, ainsi que les anciens l'avoient cru, mais au contraire, comme le terme où aboutit la circulation, & comme le moyen que la nature emploie pour suppléer aux hémorragies, remédier à la pléthore en changeant la partie rouge du sang en bile.

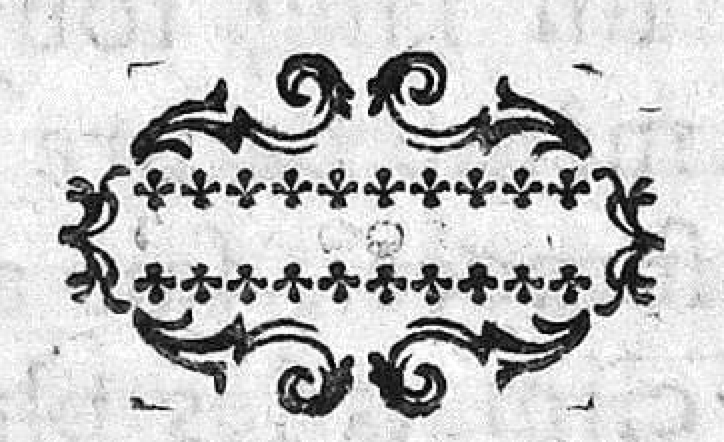
L'effet des vésicatoires & des autres topiques, n'a pas été regardé jusqu'ici

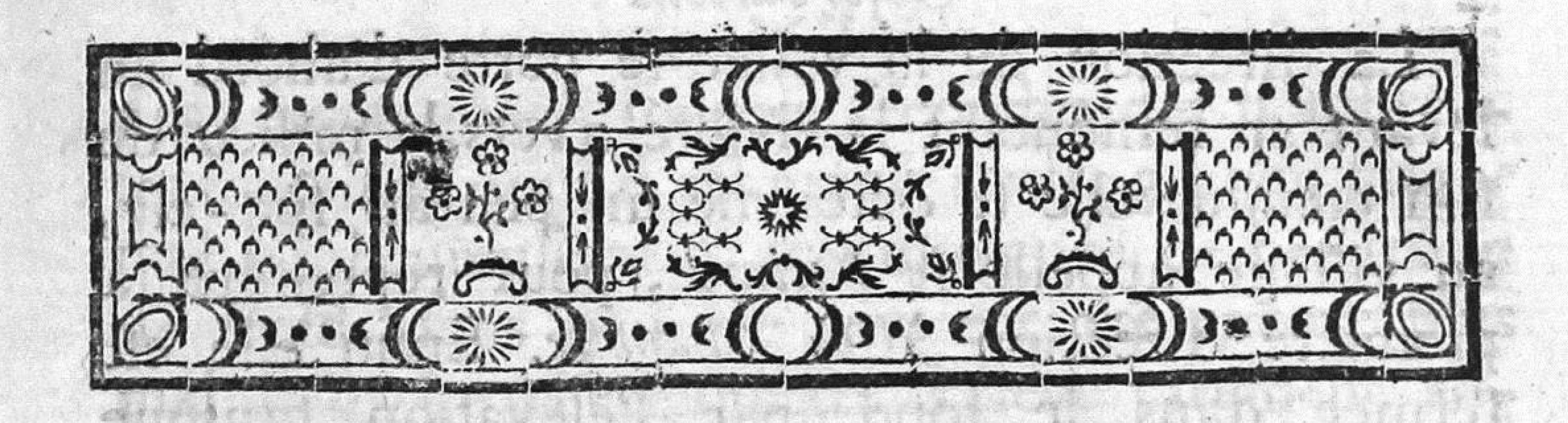
ſous le point de vue le plus ſimple & le plus avantageux dans la pratique de la Médecine. Ces remedes offrent ſouvent un révulſif, un calmant très-ſûr en plusieurs cas ; il convenoit par conſéquent de s'y arrêter, & de décrire leur maniere d'agir ſur le corps humain.

Enfin lorſque j'ai cru appercevoir des embarras, des contradictions dans les Auteurs, j'ai tâché d'applanir les uns & de relever les autres, ſans fiel & ſans amertume. Les remedes accrédités parmi le peuple ne ſont pas toujours à mépriſer : lorſque leurs effets m'ont paru bien marqués, je n'ai pas cru devoir les paſſer ſous ſilence. J'en ai au contraire ſouvent tiré des conſéquences qui prouvent, qu'un corps vivant qui ſait s'approprier des aliments d'une nature oppoſée, les convertir en un ſang toujours rouge, analogue, de même nature dans les différentes circonſtances, ſait auſſi tempérer les excès des climats les plus brûlants & les plus froids, & tirer parti d'un remede quelconque, chaud ou froid, ſec ou humide, peu importe, pourvu qu'il ſoit capable d'irriter, de réveiller ſes organes, de changer ſa maniere d'être, de faire rétrograder l'action vitale, dont l'effort étant dirigé vers l'état le plus parfait,

tend toujours de lui-même à perfectionner ſes fonctions, & à les rétablir.

Si en travaillant avec zele pour le bien de l'humanité ſouffrante, j'ai pu juſtifier la confiance dont j'ai été honoré pour le traitement de cette épidémie, mes vœux les plus chers ſeront remplis. Heureux ſi ce premier eſſai peut mériter l'approbation de la Société Royale, entrer dans le plan que les Savants qui la compoſent ont formé pour le progrès de l'art, & le ſoulagement du peuple ! J'oſerai eſpérer alors, que le public accordera ſon indulgence à une plume peu exercée ; plus empreſſée de lui être utile, que de chercher à lui plaire par les agréments du ſtyle.





OBSERVATIONS DE MÉDECINE.

CHAPITRE I.

Description du Valgaudemar.

LE Valgaudemar est une vallée très-étroite, située dans l'enceinte des grandes montagnes du Dauphiné. Sa latitude est de 44 d. 46 m., & sa longitude d'environ 23 d. 44 m. Le barometre marque 24 p. 8 l. dans son élévation moyenne, & sa plus grande variation ne se porte qu'à environ quinze lignes, c'est-à-dire depuis 24 p. jusqu'à 25 p. 3 l. (*a*). L'élévation de cette vallée, au-dessus du niveau de la mer, seroit donc d'environ 400 toises Elle s'ouvre dans la partie inférieure du Champsaur, vis-à-vis Lesdiguieres, patrie du Connétable de ce nom, où ses eaux se versent dans le Drac, rassemblées en une forte riviere nommée *Ceveraisse.*

(*a*) La variation du barometre est d'autant moins considérable, que l'endroit où il est posé est plus élevé. Lorsque le tube de cet instrument a une ligne & au-delà, le mercure se tient à la hauteur marquée; mais si son diametre est moindre, le mercure s'éleve trois ou quatre lignes plus haut.

La direction de la vallée se porte d'abord au levant en remontant la riviere : vers le milieu de son étendue elle se détourne un peu au sud-est, au village appellé *le Villard*, pour reprendre sa premiere direction à *la Chapelle*. Enfin elle est fermée dans le fond par l'élévation brusque des plus grandes montagnes de la Province, qui sont adossées à celles de l'Oysans & du Briançonnois.

Ce pays est si resserré par les montagnes, qu'elles se joignent presque par leur base, ensorte que lors de la crue des eaux, la riviere occupe souvent tout le fond de la vallée, & intercepte le passage des voyageurs. Sa longueur est à peu près de cinq lieues, & la hauteur des montagnes d'environ treize cents toises au-dessus du niveau de la riviere. La pente de la riviere est d'un pouce par toise, & celle des montagnes qui constituent la vallée, est d'environ cinq pieds sur chaque toise, puisqu'elles s'élevent sur un angle approchant 60 d. au-dessus de l'horizon.

Dans une vallée aussi étroite, bornée par des montagnes très-élevées, portant sa direction en serpentant & à l'abri des vents du nord & du midi, qui sont les seuls vents considérables qui regnent dans les pays circonvoisins, l'athmosphere est nécessairement chargée d'une humidité qu'entretiennent les exhalaisons de la riviere, des bois, & les ombres perpétuelles des montagnes. Hyppocrate parlant des Scythes, semble décrire le climat du Valgaudemar. *Un air épais*, dit-il (*b*), *couvre leurs champs ; ils habitent des endroits humides, c'est pourquoi ils ont un hiver perpétuel* (*c*).

Ce qui augmente encore l'humidité de ce pays, ce sont les neiges qui couvrent les sommets

---

(*b*) *De aëre. aq. & loc.* Edit. Hall. I. 26.

(*c*) Traduct. franc. par Dacier, II. 462.

des montagnes, sources fécondes des nombreuses fontaines dont il est arrosé : cette grande humidité est heureusement accompagnée de beaucoup de froid, sans quoi le pays eût été encore plus mal sain. Le thermometre s'éleve rarement au-dessus de 18 d. de l'échelle de Reaumur ; cependant les grains de la vallée mûrissent à l'aide du reflet des rochers & du calme de l'athmosphere pendant trois ou quatre heures de la journée durant les grands jours de l'été. Les hivers sont très-froids & très-longs; les plantes y sont élancées, pâles, souvent jaunâtres (*d*).

Trois paroisses, contenant chacune environ cent trente maisons, composent cette vallée ; ses habitants sont presque tous propriétaires de quelque coin de terre qu'ils cultivent pour fournir à leur nourriture. Ils menent une vie très-active : ne pouvant labourer avec les bœufs, ni transporter leur récolte & leurs engrais avec les bêtes de charge, à cause de l'inégalité du sol & de la pente du terrein, ils sont obligés de manier continuellement la pioche, & d'avoir souvent la hotte sur le dos. Cet exercice outré est peut-être nécessaire dans un pays, trop humide pour que la transpiration & les autres fonctions naturelles pussent s'exécuter à l'aide d'un travail plus modéré; aussi leur arrive-t-il plus rarement d'être malades pendant l'été.

Les habitations du Valgaudemar sont des chaumieres peu élevées, n'ayant que le rez-de-chaussée, & souvent enfoncées dans la terre du côté de la montagne. La plupart de ces maisons sont éclairées

(*d*) Le *Chrysosplenium oppositifolium*, Linn. spec. 569; la *marchantia polymorpha*, ejusd. 1603; l'*osmunda crispa*, 1522; le *polypodium phagopteris*, 1550 : la *viola biflora*, 1326 : & plusieurs autres plantes des pays froids & humides du nord, se trouvent sur le bord des terres & parmi les champs.

par une ſeule fenêtre qui n'a qu'environ huit à dix pouces, rarement un pied de hauteur. Un arc de voûte de quatre à ſix pieds de largeur, couvre cette fenêtre, de même que la porte, pour écarter les neiges qui tombent du toit; & intercepte en même temps & l'air & la clarté. L'appartement eſt fort étroit, les planchers n'ont que ſix ou ſept pieds d'élévation, & le ſol eſt de terre, ou pavé avec de groſſes pierres.

Ces maiſons communiquent par une porte avec l'écurie, ſouvent elles n'en ſont point ſéparées; de maniere que tout concourt à les rendre très-mal ſaines en temps de maladie par le défaut de renouvellement de l'air.

Tels ſont les trous humides où ces malheureux Alpicoles ſe renferment pendant trois ou quatre mois de l'hiver, & où ils reſpirent continuellement les exhalaiſons de leurs corps, celles de leurs animaux, & des choſes néceſſaires à leur ſubſiſtance. Heureuſement le bois n'y eſt pas rare, ils font du feu, ſans quoi ce pays eût été inhabitable.

Il réſulte de ces obſervations, que les fievres, qui de leur nature ne ſeroient pas contagieuſes ſi les maiſons étoient plus ſeches & plus aérées, le deviennent dans ces habitations trop baſſes, humides & privées d'air.

Il eſt difficile d'inculquer au peuple le danger auquel ſa négligence l'expoſe à cet égard. MM. les Curés, qui ſont faits pour le diriger, & qui, graces à la Phyſique du ſiecle, ſont à même de l'éclairer & de corriger ſes erreurs, doivent faire attention à ces abus, & employer tous leurs ſoins pour y remédier autant qu'il eſt poſſible.

La nourriture de ces habitants eſt des plus lourdes & des plus mal ſaines, comme dans la plupart des pays de montagnes: un pain de ſeigle bien levé, avec tout le ſon; des ſoupes au lait ou au beurre, avec la pâte ſeche, des herbages

& un peu de viande ſalée, deux ou trois fois par jour, font la plus grande partie de leurs aliments. Le fromage, la battue ou lait de beurre; le pain d'orge, d'épéautre, les gruaus avec ces mêmes grains, ſont des mets qui varient leur régime : ils boivent très-peu de vin, & mangent encore moins de fruits; les pommes de terre croiſſent en quantité dans cette vallée; elles ne ſervent pas peu dans ce pays en qualité d'aliments ſous toutes les formes.

La conſtitution des habitants eſt très-ſaine : ſoit parce qu'ils ſont exercés à des travaux très-durs, ſoit parce qu'ils mangent beaucoup de laitage; ſoit enfin parce qu'ils ſont encore mieux nourris dans cette vallée qu'ailleurs; il n'eſt pas moins vrai qu'il y a peu d'habitants dans nos montagnes, qui aient plus de corpulence, & qui ſoient plus muſculeux.

Les enfants languiſſent ſouvent, du moins le plus grand nombre, avant que leur tempérament ait acquis aſſez de force pour ſe ſouſtraire aux impreſſions du climat trop humide qui les fatigue. La petite vérole y eſt plus mauvaiſe que dans les pays voiſins; les vers y ſont fréquents, & le rachitis moins rare. Les filles y ſont ordinairement plus pâles qu'ailleurs, & leurs regles paroiſſent entre ſeize & vingt ans. Le goître eſt la ſeule maladie endémique dans ce pays : il eſt aſſez commun chez le ſexe, pour que ſes traces ſe montrent ſur la moitié des ſujets; au lieu qu'entre dix hommes, à peine y en a-t-il un qui en ſoit atteint. Quelques familles ſont attaquées du vice écrouelleux; mais quoique le goître ſe manifeſte très-ſouvent, tous ceux qui ſont atteints de cette derniere maladie, ne ſont pas écrouelleux. Ces vices, rendus plus apparents & plus rebelles par l'humidité naturelle au pays, retardent l'apparition des regles, occaſionnent des pâleurs, des obſtructions, la

teigne, l'hydropisie, &c. maladies rébelles & qui font périr plusieurs sujets de langueur. J'ai même regardé le froid, joint à une athmosphere humide, comme l'unique cause endémique des goîtres, qu'on a assez ordinairement attribués aux eaux de neiges qui abreuvent les habitants des vallées des Alpes (*e*).

Les animaux de ce pays sont les vaches, les moutons, brebis, chevres & cochons; ils y sont ordinairement aussi sains que dans le Champsaur, dont nous parlerons plus bas. Les chevres ont souvent la gale, & plusieurs en périssent; les moutons & brebis en ont aussi, mais elle est plus benigne dans cette espece; plusieurs meurent de sécheresse, soit pour avoir le poumon racorni, rempli de tubercules, ou adhérent aux côtes. Nous parlerons des maladies des bêtes à cornes dans le chapitre suivant.

Les montagnes du Valgaudemar sont presque toutes graniteuses; leurs sommets sont couverts de prairies. On y a trouvé quelques filons de mines de plomb & de cuivre; il est probable qu'elles en renferment un plus grand nombre. Le *mica*, le schiste dur, le talc, la serpentine, la pierre ollaire, le schorl, le feldspath, le quartz, &c. composent les masses & l'*attritus* qui forme les

---

(*e*) J'ai eu occasion de voyager dans toutes les vallées de cette Province, & j'ai remarqué que le goître est plus fréquent dans celles qui sont froides, fermées dans le fond, & qui s'ouvrent dans toute autre direction qu'au midi. J'ai observé au contraire que cette maladie est inconnue dans les vallées ouvertes des deux côtés, quoiqu'aussi froides & même plus, quoique situées parmi les montagnes calcaires, abreuvées par des eaux de neige. Ces observations m'ont fait conjecturer que le goître pouvoit dépendre d'une athmosphere froide & humide, croupissante par le défaut de mouvement de l'air. En 1777 j'eus l'honneur de présenter à la Société Royale de Paris un mémoire à ce sujet qu'elle daigna recevoir parmi ceux qui devoient concourir à élire ses Correspondants.

atterrissements ou les grouppes secondaires appuyés sur la base de ces montagnes. On ne connoît, dans ce pays, aucune mine de soufre ni de charbon, ni aucune fontaine minérale, excepté une fontaine sulphureuse qui se trouve sur la rive droite de la riviere, au-dessous de Saint-Firmin, près du Drac, tout-à-fait hors de la vallée.



CHAPITRE II.

Du Champsaur.

LE Champsaur est une vallée très-considérable, située dans les hautes montagnes de la Province; sa latitude & son élévation sont peu différentes de celles du Valgaudemar, mais son climat est beaucoup plus sec. La direction du Champsaur se porte du nord au midi & un peu au levant, en remontant le cours du Drac qui divise la vallée en deux parties. La pente de ce torrent est d'environ un pouce sur chaque toise; mais celle des ruisseaux latéraux qui vont verser leurs eaux dans son lit, est deux fois plus rapide; en sorte que le Champsaur présente un berceau très-évasé, dont la longueur est d'environ six lieues sur deux lieues de large, non-compris les montagnes. Ce pays est séparé du Gapençois par le *Mont-Bayard*, montagne peu élevee & néanmoins très-froide, à cause des vents du nord, qui sont dirigés par la position des montagnes voisines qui bornent la vallée du Champsaur au levant & au couchant, & qui ne contribuent pas peu à augmenter leur violence & à rendre le Champsaur très-froid & très-sec.

Cette courte description du Champsaur, de sa hauteur, de sa situation, de la pente de son terrein, fait voir que ce pays est très-aéré, peu chargé d'eaux relativement à l'inclinaison du sol peu propre à multiplier leur surface. Les neiges qui couvrent les montagnes voisines rendent les vents très-froids; la mer est fort éloignée; les vents du midi ne frappent le pays que très-obliquement; il n'y a aucune eau croupissante, aucun lac ni marais considérable; aussi le pays est fort sec & plutôt froid que tempéré. Les hivers sont longs & rigoureux, à cause de la quantité de neige qui séjourne souvent pendant deux, trois ou quatre mois de l'année, & des vents du nord qui y dominent (*h*).

La nourriture des habitants du Champsaur, est des plus frugales. En général elle differe peu de celle des habitants du Valgaudemar. Le pain de seigle, les soupes farineuses au lait, ou avec le jardinage, le petit-lait, le fromage, le beurre, l'eau pour boisson, sont leurs aliments ordinaires.

Les travaux de la culture des terres s'y font par le secours des bestiaux, & sont moins durs que dans le Valgaudemar, relativement au pays qui présente moins de difficultés. Aussi nos laboureurs ont les jambes moins gorgées, les épaules moins larges, la taille plus déliée, & paroissent en même temps plus colorés & plus délicats.

Il y a peu de maladies endémiques dans le Champsaur. Les humeurs froides ne sont pas rares dans quelques villages, mais cette maladie est le

---

(*h*) Le thermometre descend souvent jusqu'à dix degrés au-dessous de la glace, pendant les grands froids de l'hiver qui se font sentir ici depuis le 20 décembre jusqu'au 10 février : quoiqu'il s'éleve quelquefois jusqu'à vingt-cinq degrés pendant l'été, les matinées & les nuits sont si fraîches, qu'il n'est pas rare d'observer dix ou douze degrés de différence du jour au lendemain.

produit de certains germes qui existent dans les familles, & non l'effet d'aucune cause générale connue. Les enfants en général sont bien colorés & bien constitués; ils se ressentent peu des maladies de leur âge, si l'on excepte les croûtes, ou rache bénigne, qui les affecte souvent en hiver, & quelquefois les vers. La rougeole & la petite-vérole sont souvent malignes; en général elles sont bénignes durant les trois quarts de l'année, mais la derniere est plus meurtriere pendant la fin de l'été & le commencement de l'automne; comme la premiere dans le printemps & le commencement de l'été. Les filles ne sont réglées qu'à l'âge de dix-sept ou vingt ans, quoique très-colorées & bien constituées. La frugalité, l'exercice pénible, la vie champêtre, l'éducation peu propre à exalter l'imagination, sont des causes suffisantes pour contrebalancer la disposition du climat.

Quoique les maladies inflammatoires soient très-ordinaires dans le Champsaur, elles exigent un nombre de saignées moins considérable qu'ailleurs. La saignée est cependant très en vogue dans ce pays, comme remede de précaution. Si les gens de la campagne se font saigner souvent par préjugé & par habitude, l'on peut dire aussi que le succès qu'ils retirent de cette opération, justifie ordinairement leur usage. Le printemps est la saison où le sang fait, comme l'on dit communément, *la guerre* aux femmes & aux jeunes gens de ce pays. Les gens de l'art sont en usage de tirer une livre de sang, & souvent plus, dans une saignée de précaution. Je les fais ordinairement moindres, & je ne m'apperçois pas que l'utilité en soit moins marquée. Les rhumes d'hiver, les pleurésies, qui sans contredit exigeroient la saignée, sont traités ici par la boisson chaude, la chaleur du lit, souvent par le vin aromatisé avec le poi-

vre, la canelle, &c.; & l'on fait appeller le Médecin au bout de quelques jours, lorſqu'il n'eſt plus temps de faire des remedes. Les éréſipelles, les fluxions, les maux de gorge, ne ſont pas rares non plus, & la ſaignée eſt le remede le plus ſouverain en pareil cas.

Une cauſe aſſez générale des maladies dans le Champſaur, c'eſt l'inaction dans laquelle les habitants paſſent preſque l'hiver entier dans leurs écuries. Le trop long ſéjour dans l'air humide, chargé de la tranſpiration des animaux, & de la vapeur de leurs excréments, fait d'ailleurs paſſer les corps dans des extrémités oppoſées. L'air du dehors eſt ſec & froid juſqu'au dixieme ou douzieme degré au-deſſous de la glace; celui des écuries eſt humide & chaud juſqu'au quinzieme au-deſſus: il n'eſt pas ſurprenant que le poumon & les vaiſſeaux de la peau, affoiblis par la chaleur, éprouvent par ce changement ſubit, des reſſerrements, des conſtrictions; d'où naiſſent des points de côté & d'autres incommodités. Le repos joint au froid, reſſerre le corps & les vaiſſeaux, condenſe le ſang, le rend plus épais & moins agité. Le travail du printemps, joint à la chaleur, le raréfie tout-à-coup; delà naiſſent les congeſtions inflammatoires dans le poumon, le cerveau, les lombes, &c. Le meilleur préſervatif en pareil cas, c'eſt la ſaignée, les délayans & l'exercice pendant l'hiver.

Le vice vénérien paroît très-rarement dans nos villages; il n'y a que les gros endroits où ce virus a infecté quelques ſujets, qui en ſont d'autant plus affligés, que ces perſonnes, peu nombreuſes, n'oſent ſe déclarer, & que le climat paroît peu propre à le développer. Nous avons pluſieurs obſervations aſſez ſures, qui prouvent que d'anciennes gonorrhées mal traitées, des ſymptomes légers qui ſe ſont pour ainſi dire

naturalisés dans le sujet, ont occasionné des excoriations, des pertes, de fausses couches, de faux germes, des fleurs blanches, des pâleurs, la sterilité, &c. sans occasionner aucun symptome vraiment décisif. Les enfants n'ont pas toujours résisté aux épreuves du virus; plusieurs ont été contrefaits, excoriés, d'autres sont morts dès leur plus tendre enfance. Quoiqu'il en soit, ce virus nous a paru très-distinct du vice écrouelleux en pareil cas; & si ce dernier, existant dans plusieurs familles, reconnoissoit le premier pour cause, il céderoit au mercure; ce qui n'arrive pas. Les vésicatoires, les setons, les purgatifs vigoureux à petite dose, l'extrait de ciguë, celui d'aconit, nous ont paru efficaces en plusieurs cas pour combattre le vice écrouelleux. A l'égard du vice vénérien mitigé, & pour ainsi dire dégénéré, dont nous venons de parler, nous n'avons pas assez d'observations pour pouvoir assurer si le traitement usité peut suffire (*i*).

Si l'énumération des maladies les plus fréquentes est nécessaire pour faire connoître le climat d'un pays, il n'est pas moins utile de connoître celles qui ne s'y rencontrent que rarement ou presque jamais, pour donner une idée plus précise du climat qui les exclut. Les fievres d'accès sont bien dans ce cas relativement au Champsaur : en effet, elles y sont si rares qu'il faut qu'un sujet les y porte d'ailleurs, qu'il couche perpétuellement à l'humidité, comme font la plupart des meûniers, ou qu'enfin son tempérament y soit tout-à-fait disposé, pour qu'elles s'y rencontrent. Les fievres continues, les fievres dépuratoires de Quesnai, que plusieurs nomment putrides, les fievres bilieuses avec redoublement, les fievres dyssentériques, &c. y sont au contraire assez com-

(*i*) Depuis lors j'ai eu occasion d'employer avec succès l'extrait de ciguë, mêlé avec égale quantité d'éthiops mineral.

munes. Les fievres intermittentes, malignes, déguisées, ou plutôt ces affections graves qui imitent la marche de ces fievres, & qui se guérissent avec le quinquina, ne sont ni si communes que ces dernieres, ni si rares que les premieres.

Les maladies analogues aux quatre saisons de l'année, observées par Hippocrate (*k*), par Baillou, Sydenham, & avec plus de précision encore par M. Grant, Médecin Anglois, sont moins marquées ici qu'à Londres. En général, l'état inflammatoire commence & se fait sentir ici depuis le mois de février jusqu'à la mi-avril; la bile se manifeste depuis le mois d'août jusqu'au mois d'octobre, par quelques fievres ardentes bilieuses, quelques dyssenteries; rarement par le cholera-morbus. L'état glaireux & cachectique produit quelques catharres, des rhumatismes chroniques, des fievres lentes, &c. vers les mois de novembre & décembre, mais la pituite paroît peu distinguée de ces trois états.

Les bestiaux que nourrit le Champsaur, sont les bœufs & les vaches pour le labourage; les chevaux, juments, ânes & ânesses pour le transport; les moutons, & rarement des chevres. Il y a eu quelques maladies mortelles depuis cinq à six ans parmi le gros bétail; les bêtes de charge y ont été moins sujettes. La petite vérole, la picote des bêtes à laine, sont peu meurtrieres dans ce pays; mais l'inflammation de poitrine, l'asthme, la phthisie pulmonaire, en font périr beaucoup. En général les troupeaux qui passent un certain temps le long des eaux du Drac, dans des îles plates & humides, sont sujets à périr de cette derniere maladie, comme nous l'avons observé en parlant du Valgaudemar. Les bêtes à cornes sont

---

(k) *Aphor. Sect. III, &c. in libr. de naturâ hominis & de aere, aq. & loc. &c.*

très-ſujettes à une maladie appellée grenouillette ou *grenouilla*, laquelle ſe manifeſte par l'épaiſſeur, la rougeur & le gonflement des veines de la langue, & ſe guérit par les ſcarifications répetées ſur cette partie. Il eſt étonnant combien ces ſcarifications, qui n'évacuent que quelques onces de ſang, ſoulagent à l'inſtant ces animaux. C'eſt en même temps la maladie la plus commune & la plus aiſée à guérir au moyen de ce remede. J'aurai occaſion de revenir ſur ces traitements, en parlant de celui des épidémies en général, dans un chapitre particulier. Je n'entrerai pas ici dans un plus grand détail au ſujet des maladies des autres animaux. Je me borne à donner une idée de ce qui peut faire connoître plus particuliérement la température du Champſaut, & l'épidémie dont nous allons donner les détails. Ces obſervations iſolées, ne ſauroient être d'ailleurs que d'un foible ſecours pour les maladies des animaux.

CHAPITRE III.

Conſtitution de 1779.

Oportet autem perdiſcere unamquamque temporum conſtitutionem, & quemque morbum, & qui morbus ſit bonus & qui periculoſus, aut in conſtitutione aut in morbo. Hipp. de dieb. judicator. ed. Hall. II. 216. Bianch. hiſt. hepat. 216.

QUOIQUE la conſtitution de l'année ne ſoit pas la ſeule cauſe des maladies épidémiques, il n'eſt pas moins vrai que ſes variations, & ſur-tout les paſſages ſubits du froid au chaud, du ſec à l'humide, ſont des ſources fécondes de maladies (*l*).

(*l*) Les années pluvieuſes ſont ſuivies de fievres malignes épidémiques. Pinard, *diſſert. ſur la fievre miliaire, pag.* 32.

L'hiver de 1779 fut humide, pluvieux; les vents du midi régnerent pendant presque toute cette saison. Ils avoient été les mêmes pendant l'automne; des pluies fréquentes, subites, précédées de sécheresse, avoient occasionné des inondations presque générales dans la Province. Grenoble en avoit éprouvé une des plus fortes le 25 octobre 1778, par le débordement des eaux de l'Isere. Le Valgaudemar n'en fut pas plus exempt; il essuya plusieurs malheurs occasionnés par la crue des eaux de la riviere qui parcourt cette vallée; des fonds & même des maisons furent emportées par les ravins; les eaux pénétrerent dans des endroits où elles parviennent rarement. L'impression de ces malheurs, les travaux forcés en pareil cas, sont autant de causes capables d'affecter les esprits, & de faire éclore certains levains de maladies d'autant plus dangereux, que le germe en a croupi plus long-temps. Il est des insectes qui n'existent que dans le temps des grandes sécheresses; l'humidité les fait périr, mais l'eau n'emporte pas toujours les restes de la pourriture qui les détruit. La terre n'éprouve pas le contact de l'air ni des pluies ordinaires à une certaine profondeur; aussi les fortes pluies dégagent des odeurs & des exhalaisons jusqu'alors inconnues, & qui sont sensibles à l'odorat. Des feux follets, plusieurs aurores boréales parurent pendant l'hiver; & le peuple, qui n'est que l'écho des erreurs, ainsi que des découvertes des Savants (*m*), ne manqua pas d'annoncer & de craindre des maladies à venir. Quand même ces météores n'auroient d'autre effet que d'ébranler

---

Hippocrat. *lib. de flatib.* Ed. Hall. III. 437, attribue les maladies épidémiques à l'air que nous respirons; ce pere de la Médecine parle des influences de l'air dans tous les traités de ses ouvrages.

(*m*) Mercurial. *de febrib.* 626, *&c.*

l'esprit des gens trop crédules ou trop peu instruits, c'en est déjà un trop fort pour ne pas concourir aux maladies populaires. Il est probable qu'ils en ont un autre bien plus réel, & auquel les Philosophes mêmes ne sauroient se soustraire, puisque les feux du ciel, les météores de tout genre sont, sinon la cause, au moins l'effet prochain de l'inconstance de l'air ; du défaut de combinaison & de proportion de ses parties, de l'excès trop considérable de sa sécheresse, ou de son intensité ; c'est-pourquoi les anciens qui n'ont rien négligé dans leurs observations, ont remarqué (*n*) que les maladies contagieuses étoient presque toujours précédées de pareils signes. L'air est un élément de premiere nécessité : qoique nous ne connoissions pas absolument sa nature, les observations de tous les siecles ont prouvé que sa salubrité dépendoit de la proportion de ses parties, & de la juste modération de sa température (*o*).

Le printemps de 1779 fut d'abord des plus beaux, ensuite très-froid sur sa fin. Les maladies ordinaires à chaque saison ne parurent pas, non plus que celles de l'hiver. La rougeole seulement fut très-mauvaise. Si le changement des saisons force notre corps à payer un tribut aux maladies, il est certain que l'absence de ces indispositions ordinaires à chaque saison, ne sauroit nous tranquilliser entiérement sur l'avenir.

L'été fut froid & très-sec dans ce pays. Quelques chaleurs, accompagnées de sécheresse, parurent dans les mois d'août & de septembre (*p*). Au mois

---

(*n*) Aristot. I. *probl.* 10.

(*o*) *In inconstantibus autem* (*temporibus*) *inconstantes* (*morbi*) *difficulter judicantes.* Hipp. *Aph.* III. 8. Ed. Hall. I. 470.

(*p*) *Quòd si borealis sit æstas, neque pluviosus ; pituitosis & maximè naturâ humidis & mulieribus confert : biliosis autem infestissimum, valdè enim exsiccantur superveniuntque febres acutæ & diuturnæ.* Hipp. *de aer. aq. & loc.* Ed. Hall. I. *pag.* 18.

d'octobre survinrent des pluies extraordinaires, & les maladies de l'été n'eurent pas lieu. Les fruits ne se conserverent pas, les vers en avoient attaqué une partie, & le reste ne pouvoit être préservé de la pourriture. Plusieurs aurores boréales parurent encore pendant l'automne, & quoiqu'elles arrivassent dans un temps pluvieux, une très-longue sécheresse les avoit précédées.

L'art de la Médecine est si difficile, que le détail des plus petites circonstances, ne sauroit être indifférent (*q*). Le Médecin qui observe les changements des temps & l'inconstance des saisons, trouve sa tranquilité & le salut de ses malades, où d'autres personnes ne verroient que des détails minutieux (*r*). Tout ce qui peut intéresser la santé des hommes paroît à ses yeux bien précieux, s'il a le don & la sagacité nécessaires pour en faire une juste application. Hippocrate ne négligeoit rien; on trouve partout dans ses livres cet esprit pénétrant, ce génie observateur, qui lui ont assuré une gloire immortelle & une réputation à l'épreuve des temps & même de ses ennemis. Il vouloit que le Medecin portât ses vues même sur les objets qui ne paroissoient avoir, avec son art, qu'un rapport éloigné; & c'est de ces détails qu'émanent les sources fécondes de cet art & le succès de ses entreprises (*s*).

(*q*) *Medicina ut citò addiscatur, fieri nequit, propterea quod in ea firma aliqua doctrina tradi non potest.* Hipp. *de loc. in hom. Ed.* Hall. I, 83.

(*r*) *Ars medica brevem habet occasionem, & qui hoc novit, novit quæ sint rerum species.* Hipp. l. c. p. 85.

(*s*) *Non possibile est morborum naturam cognoscere..... nisi quis noverit naturam in indivisibili.* Hipp. *de morb. virgin. Ed.* Hall. III, 409.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Description de l'épidémie de 1779 & 1780.

§. I. LES obſervations relatives aux climats du Valgaudemar & du Champſaur, quoiqu'un peu différentes, ne nous empêcheront pas de réunir ici ſous un ſeul chapitre la fievre épidémique maligne qui a régné dans l'un & dans l'autre pays pendant la même année. Le ſol plus humide & moins aéré du Valgaudemar, nous ayant procuré des malades dont la peau étoit moins ſeche, & les chairs moins affaiſſées, plus ſujets aux vers & aux redoublements que ceux du Champſaur; nous avons ſeulement été plus réſervés ſur les ſaignées, & nous avons inſiſté ſur les évacuants, les apéritifs, les fébrifuges, &c.

Dans le Champſaur, au contraire, où l'air eſt plus ſec, nous avons employé les humectants, fait quelques ſaignées, ménagé le kina & les autres toniques. Cependant, malgré cette différence de climat, nous avons trouvé des ſujets qui par leur conſtitution particuliere, relativement à leur âge, leur ſexe, &c. auroient pu & auroient dû être traités non comme leurs compatriotes, mais comme les habitants de la vallée oppoſée, & *vice verſâ*. Les ſymptomes, d'ailleurs, qui ſervent à caractériſer cette épidémie, ſont communs à l'une & à l'autre pays.

Une différence plus remarquable que celle qui dépend des lieux, conſiſte dans les termes de l'invaſion, de l'intenſité & du déclin de l'épidémie. Le premier de ces degrés peut être fixé depuis le mois d'août juſqu'au mois de décembre; le ſecond comprend ce

dernier mois & celui de janvier; le troisieme, le mois de février & le mois de mars.

§. II. Durant le mois d'août, & jusqu'à la fin du mois de novembre, la plupart de ces maladies s'annonçoient avec le symptome de la fievre nerveuse d'Huxam (t); quelques uns sembloient n'avoir qu'une fievre continue, prolongée jusqu'à trois semaines sans redoublements marqués. Pendant les mois de décembre & de janvier, les malades furent plus nombreux, les maladies plus longues, & elles avoient le caractere des fievres putrides, malignes & pétéchiales. Ceux qui éprouvoient des symptomes moins violents, conservoient un caractere de fievre nerveuse avec des pétéchies. Enfin durant le mois de février, l'épidémie s'affoiblit, quelques douleurs de tête, très-rares auparavant, un pouls plus ferme & plus élevé, quelques hémorrhagies aussi avantageuses qu'elles étoient funestes dans les autres temps, firent connoître que l'hiver avoit opéré cette disposition favorable du sang, qui ne tendoit plus à la dissolution putride comme auparavant. L'épidémie finit vers la fin de ce mois & vers le commencement de mars, par quelques fievres synoques continues, par quelques mauvais rhumes, & par la complication de ces deux maladies.

§. III. Si ces trois différents degrés de maladie eussent été rigoureusement observés par la nature, nous n'eussions pas hésité à suivre sa marche dans l'exposé que nous allons faire de cette épidémie. Mais la regle de la nature est de n'en avoir aucune; & il en est de ces divisions, comme de la différence que nous avons observée entre les malades du Valgaudemar & ceux du Champsaur. Quoique le climat & la saison introduisent nécessairement

(t) Essai sur les fievres, *pag.* 88 & *suiv.*; *vide obs. de aere & morbis epidem. mens. augusti, &c.*

quelque changement dans le plus grand nombre, il n'eſt pas moins vrai que tous ſe reſſemblent par un fond de caractere qui conſtitue la maladie régnante. Une plus grande préciſion à ce ſujet ne peut ſe trouver dans l'hiſtoire des maladies, qu'en prenant un aſſez grand nombre de malades dont on expoſe l'âge, le ſexe & le tempérament, avec les ſymptomes, le traitement & la durée de leur maladie, pour conſtater les varietés principales de l'épidémie; c'eſt ce que nous avons fait dans notre dernier chapitre : nous nous contenterons de rapporter ici les ſymptomes eſſentiels de l'épidémie, en ſuivant l'ordre dans lequel ils ſe préſentent naturellement au Médecin.

Symptomes tirés de la face, des yeux & des ſenſations.

§. IV. Pluſieurs perſonnes avoient l'air affaiſſées & paroiſſoient maigrir quelques jours avant de ſe mettre au lit. Leurs yeux paroiſſoient plus éteints, plus abattus (*u*); d'autres craignoient la lumiere, avoient les yeux rouges & ne pouvoient ſouffrir aucune clarté. Leur eſprit étoit moins tranquille (*x*); ils dormoient moins, quoiqu'aſſoupis (*y*); ils ſe plaignoient de laſſitudes ſpontanées, de quelques légeres douleurs. Ces préludes ne pouvoient cependant ſervir à conſtater la maladie, qu'autant qu'ils étoient ſuivis par d'autres ſymptomes plus conſidérables; car il n'eſt pas ſans

(*u*) *Facies tetra & à naturali ſtatu multùm aliena, vividaque vi ſpiritu deſtituta.* Bell. de febr. 222. *Namque ſi lumen (oculi) refugiant, mala & pernicioſa.* Hipp. progn. Ed. Hall. I, 170.

(*x*) *In omni morbo valere mente & benè ſe habere ad ea quæ exhibentur, bonum; contrarium verò, malum.* Hipp. Aph. II, 33. Ed. Hall. I, 467.

(*y*) *Febres ſoporoſæ, vigiliis inducentes, exſudantes, malignæ.* Hipp. *prædict.* Queſn. *fievr.* I, 437.

exemple, d'en avoir vu plusieurs se relever de cet état, après avoir langui ainsi pendant deux ou trois semaines.

Pouls.

§. V. Le pouls étoit souvent dur & un peu fréquent, c'est-à-dire, augmenté d'environ une pulsation sur huit pulsations ordinaires pendant les préludes. La saignée alors m'a paru utile, à en juger par le petit nombre de malades que j'ai vu d'assez bonne heure pour pouvoir la pratiquer. Cette opération accompagnée du régime, d'une purgation, ou d'une tisane légérement diaphorétique, faite avec les fleurs de sureau, le *poligala amara* Linn., l'*arnica*, &c., a été suivie de moiteurs & d'un soulagement marqué (z). Lors de l'invasion de la maladie, les forces s'abattoient, le pouls devenoit plus mou, plus foible, rarement plus élevé, souvent plus fréquent & inégal (¶). Le délire, l'assoupissement survenoient au bout de quelques jours; mais ces symptomes n'arrivoient pas constamment, sur-tout si le malade avoit été évacué au commencement, ou s'il prenoit la diarrhée.

La langue.

§. VI. La langue ne changeoit pas d'abord de son état naturel, mais au bout de quelques jours, d'une semaine, plus ou moins, elle devenoit plus

(z) Nous avons très-rarement rencontré le pouls dilaté, souple & vraiment critique dans cette maladie; nous avons observé chez quelques sujets, le pouls *dicrote* ou rebondissant, mais ce pouls n'étoit pas de durée; cependant ces malades ont eu de légers saignements de nez symptomatiques. Le pouls alloit de quatre-vingt à cent dix pulsations, rarement jusqu'à cent quarante dans les malades qui ont échappé; en général il étoit petit & convulsif.

(¶) *Pulsus aqualis & tenorem servans, bonum; inordinatus, inaqualis & contractus, periculosus.* River. *prax.* 332.

vermeille, plus lisse, souvent d'un rouge vif, & paroissant plus mince qu'à l'ordinaire. A cet état succédoit la sécheresse, occasionnée par le défaut de sécrétion du mucus naturel qui lubréfie cette partie (*a*); rarement elle devenoit noire, & lorsque ce symptome avoit lieu, il étoit de bon augure; il se rencontroit ordinairement chez les bons sujets, & leur maladie étoit souvent suivie de quelques mouvements critiques (*b*); chez d'autres elle étoit tremblante, & les malades ne pouvoient la tirer, (*c*) ce qui étoit d'un très mauvais augure. Le jeu des tendons & quelques autres mouvements convulsifs suivoient ordinairement ce symptome, ou en étoient accompagnés Plusieurs malades (*d*) l'éprouvoient, quoique nous n'eussions pas négligé de les secourir au commencement (*e*).

(*a*) Home qui a très-bien écrit sur les fievres nerveuses, observe que la langue est humectée, blanche, ce qui me feroit croire que les fievres dont il parle étoient différentes des nôtres; *Principes de Méd.* III.

(*b*) Il semble qu'Hippocrate avoit fait cette remarque; après avoir parlé de la langue rude, gercée, qui, pour le dire en passant, n'est pas toujours mortelle, il dit: *si verò valdè nigrescat, in quatuordecimâ die indicationem fore significat.* Coac. Ed. Hall. II, 162.

(*c*) *Motus tremuli manuum & linguæ, funesti esse solent,* Hipp. *progn.* I. *Ed.* Hall. 170. River. *prax.* 332. *Lingua tremula cum rubore juxta nasum & alvo liquida, si reliqua sine signis sint circà pulmonum, malum est; & celeres purgationes & perniciosas significat.* Coac. *præn.* Ed. Hall. II, 161.

(*d*) Voyez l'observation 24[e].

(*e*) Grant, *Tr. des fievr. III*, 131, dit que ces symptomes n'ont lieu que lorsque les secours sont négligés au commencement Nous osons dire avec tous les égards qui sont dus à un Praticien aussi respectable, qu'il est des cas chez nous, où les secours les plus appropriés nous ont paru très-inutiles, pour ne pas dire nuisibles; & *Valleriola* avoit déjà fait cette remarque: la nature est si déconcertée dans les fievres malignes; les fonctions de l'*économie* animale sont si bouleversées, qu'on ne peut compter sur l'efficacité des remedes, que lorsque la marche d'une épidémie étant suffisamment connue, leurs effets sont bien constatés.

La soif fut toujours très-modérée chez les personnes dangereusement malades (*f*); il falloit souvent les solliciter & les presser pour boire, pendant que l'aridité de la langue, la sécheresse, la chaleur brûlante de la peau, & les autres symptomes paroissoient l'indiquer. C'est le propre des maladies nerveuses, de ralentir la soif, & même d'imprimer au malade une répugnance très-marquée pour les liquides.

L'appétit n'étoit pas toujours éteint, plusieurs en éprouvoient même les sensations naturelles, dans un temps où l'état de mal-aise, de fievre, de colliquation, n'indiquoit sûrement pas le besoin, ni les forces capables de digérer les aliments solides. La chaleur, ni la couleur vermeille de la langue, ni l'appétit naturel, n'étoient pas des contr'indications certaines pour l'émétique ni les purgatifs. Il arrive souvent, lorsque les matieres bilieuses se portent sur le canal intestinal, que le bas-ventre est rempli d'humeurs corrompues, sans qu'il y ait la moindre indication pour les évacuants. Au contraire, si le foyer de la maladie est dans l'estomac, la poitrine, la trachée-artere, &c., si sur-tout elle est d'un genre inflammatoire, les dégoûts, la langue chargée, même les nausées paroissent se réunir pour indiquer un vomitif qui n'est pas du tout nécessaire en pareil cas. M. de Haen a observé dans ses ouvrages, plusieurs cas rares & qui présentent des indications insidieuses; mais je ne crois pas qu'il l'ait fait à l'égard des fievres malignes, non plus que ceux qui l'ont précédé. Cette observation est d'une très-grande importance, & elle ne doit point être négligée par un Médecin qui s'attache à saisir l'en-

(*f*) *Jam observavi in febribus malignis, nec magnam sitim esse, nec linguæ ariditatem.* Ballon. *Cons. med.* XIX, pag. 35. Huxham, essai sur les fievres, 113 : Grant, Trait. des fievres, III, 135, ont fait la même observation.

ſemble des ſymptomes qui eſt en même d'en apprécier les conſéquences. Il en eſt de ces ſymptomes, comme de tous ceux qu'on voudroit prendre ſéparément. Ce n'eſt que par leur enſemble qu'ils peuvent concourir à nous donner des idées juſtes ſur les moyens de guérir.

Pluſieurs ſe plaignoient de la ſurdité, tant au commencement que dans le fort de la maladie. Ce ſymptome a été ſuivi quelquefois de ſuppuration ; cependant il ne nous a pas paru des plus eſſentiels dans cette fievre. Souvent il ſe diſſipoit de lui-même, d'autrefois il étoit emporté par le flux de ventre, & diſparoiſſoit dès la premiere ſemaine (*g*); nous l'avons rarement obſervé ſur le déclin de la maladie, & s'il étoit alors de bonne augure, les autres ſignes tirés du pouls, des urines, des ſelles, &c. étoient bien plus déciſifs.

La toux, le crachement de ſang, &c.

§. VII. La toux avoit rarement lieu au commencement ; elle a été accompagnée de crachement de ſang chez quelques ſujets, mais la fievre bilieuſe étoit alors compliquée avec inflammation de poitrine. La fievre épidémique étoit ici moins ſenſible, & les maladies de cette eſpece n'ont pas été longues (*g*). La plupart des malades touſſoient ſur la fin ; ce n'étoit ſouvent qu'au bout d'un mois ou trente-cinq jours. Comme cette épidémie n'avoit pas de marche fixe ; ce ſymptome, quoiqu'il ne fût pas aſſez conſidérable pour être critique, annonçoit cependant une eſpece de coction & de changement en mieux. Si la toux étoit accompagnée de crachement de ſang dans ce

(*f*) *Surditas, licet in principio mala, tamen in ſtatu ſalutem protendit.* River. *Prax.* 332.

(*g*) Voyez la premiere & cinquieme obſervations.

dernier temps, elle étoit au contraire d'un mauvais présage (*h*). Si enfin d'autres hémorrhagies par le fondement, l'utérus, &c., paroissoient en même temps, le malade étoit presque désespéré (*i*) : plusieurs malades rendoient quelques gouttes de sang par le nez ; mais ces hémorrhagies étoient symptomatiques & peu considérables, comme nous l'avons dit en parlant du pouls.

Vomissements.

§. VIII. Presque tous les malades avoient des envies de vomir au commencement (*k*), c'étoit ce symptome, & non les frissons irréguliers qui manquoient souvent, qui annonçoit l'invasion de la maladie; quelques malades vomissoient des vers en vie, ce qui étoit de mauvais augure : d'autres évacuoient naturellement, ou par le moyen de l'eau tiede ou de l'émétique, beaucoup de bile verte ou jaune ; & ce vomissement étoit suivi d'un mal-être, de beaucoup de fatigue, d'une prostration subite des forces, de la vîtesse du pouls, de la rougeur des yeux, &c. Je ne doute pas que l'émétique n'ait été souvent donné inutilement en pareils cas; mais quel est le Praticien qui peut distinguer l'état de spasme des premieres voies sans matieres, de celui où elles contiennent des vers, de la bile, &c., lorsque les accidents sont si pressants, lors qu'une maladie épidémique est dans toute sa force, doit-on se confier aux délayants, aux légers évacuants, tandis qu'il est prouvé qu'une secousse qui n'évacue rien est souvent très-avantageuse en

---

(*h*) *Per exigua stillicidia mala.* Hipp. *apud* Duret. Coac. C. 12. Voyez les observations 18 & 19.

(*i*) *Hepatis sputum multùm cruentum, sive intùs subputridum, sive merè biliosum, statim perniciem denotat.* Bianch. *Hepat.* 204.

(*k*) Les fievres contagieuses n'attaquent gueres personne sans causer des maux de cœur. Huxham. *Essai sur les fievr.*, 133; Grant, *Traité des fievr.*, III, 157.

pareils cas ? d'ailleurs on n'eſt pas toujours appellé aſſez tôt, ſur-tout dans les campagnes, & les progrès du mal ſont trop rapides pour qu'on puiſſe ſe diſpenſer d'employer les remedes les plus actifs. Pluſieurs perſonnes prenoient l'émétique, qui n'opéroit que par les ſelles, quoiqu'auparavant elles euſſent eu de fortes envies de vomir. J'ignore ſi c'eſt par la raiſon qu'en donne Hippocrate (*l*), ou ſi c'eſt parce que cette maladie avoit ſon ſiege plus bas que l'eſtomac, comme nous l'avons obſervé à l'article de la langue, §. VI. Que les malades euſſent vomi, qu'ils euſſent même été purgés les jours ſuivants, il n'étoit guere poſſible d'éviter les diarrhées importunes dont nous parlerons plus bas (*m*).

Diarrhées ſéreuſes & colliquatives.

§. IX. La diarrhée a été chez la plupart des ſujets, pendant la durée de l'épidémie, le ſymptome le plus fréquent, le plus rebelle, & tout à la fois le plus dangereux & le plus utile. Les matieres étoient d'abord jaunes, épaiſſes, ſouvent mêlées de vers. Il eſt bon de remarquer cependant que ces inſectes ne nous ont pas paru aggraver les ſymptomes de la maladie ; les ſelles devenoient plus fréquentes, ſéreuſes, griſes, hachées, fétides, ſouvent verdâtres ; d'autrefois écumeuſes, rarement noires & poiſſeuſes. Chez quelques malades les déjections vertes ſuivoient de près le vomiſſe-

---

(*l*) *Facilè vomentes ſurſum purgare, vitantes hiemem.* Hipp. Aph. IV, 6, Ed. Hall. I, 473.

(*m*) M. Grant, *Trait. des fievr. III*, 168, aſſure le contraire, comme nous l'avons déjà dit; il ordonne même, dans les cas où la fievre maligne eſt compliquée avec la ſynoque, les purgatifs, juſqu'à ce que la diarrhée s'arrête. Je ne blâme point les avis de ce Praticien celebre, mais je n'ai pu les ſuivre ici, les circonſtances ne me l'ayant pas permis.

ment de même couleur, la maladie alors étoit très-longue, sujette à des rechûtes dangereuses pour les malades, & contagieuse pour ceux qui les servoient. Nous avons vu des excrétions blanchâtres & tenaces comme de la colle dans quelques sujets dont le cerveau étoit pris (*n*). Leurs maladies ont été très-longues, mais elles n'ont pas paru si contagieuses que celles où les matieres étoient vertes ou noirâtres (*o*). Les Auteurs qui ont le mieux observé les maladies épidémiques, nous ont tous laissé de fâcheux pronostics en pareil cas (*p*). Cependant cette épidémie a été plus

---

(*n*) *Omnes dejectiones albæ, exceptis quæ à cibis albescunt, non parùm damnantur.* Prosp. Alp. *præsag.* L. 7, C. 11.

(*o*) Les matieres vertes sont redoutables par leur crudité & par leur dépravation. Quesn. *traités des fievr. II*, 134. Les excréments clairs, écumeux, sans liaison & sans consistance, sont de mauvais augure. *Ibid.* II, 133.

(*p*) *Alvi fluxus, incertum omninò est præsagium.* River. *de febr. pestilent.* 332; *in hunc morbum valdè frequentissimum est, in eoque Medici prudentia valdè necessaria est.* L. C. 341.

Fluxus (alvi) colliquativus, inseparabilis est febrium pestiferarum. Mercur. *de feb.*, 628. Galen. *comment. III, in 3 epid.* texte 55.

M. Charmeil, Chirurgien Major de la Citadelle à Montdauphin, qui a pratiqué la Médecine avec un succès digne d'éloge pendant quinze ans, dans les vallées du Queyras, m'a écrit que toutes les maladies épidémiques qu'il a observées, étoient compliquées avec des diarrhées opiniâtres. M. Charmeil ne se borne pas, dans sa lettre, à des connoissances pathologiques; il me fait part du traitement qu'il a administré à ses malades, duquel je fais très-grand cas, non-seulement pour la clarté avec laquelle il est exposé, mais parce que je connois les lumieres de l'Auteur, qui d'ailleurs a vu beaucoup de malades dans des vallées assez analogues au Valgaudemar; cette derniere est seulement plus profonde, moins aérée & plus humide. Les bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage, s'opposent au desir que j'aurois d'insérer ici en entier la lettre de M. Charmeil. Je n'ai pas manqué de profiter de ses avis: le traitement que j'ai administré est peu différent de celui qu'il prescrit.

effrayante que meurtriere, quoiqu'elle ait été la plupart du temps contagieuse & toujours très-longue chez les sujets qui ont eu le malheur d'en être attaqués.

La diarrhée exigeoit de la part du Médecin la plus grande circonspection, non-seulement parce que le cerveau étoit menacé (*q*) & souvent affecté de délire (*r*) mais encore parce que sans être critique, elle paroissoit être la seule voie qui fournissoit une ressource à la nature, chez les malades abandonnés à ses soins. Nous avons vu un jeune homme, lequel fait le sujet de la 6.[e] observation, rester douze jours dans un délire lent, ou un *coma-vigil*, quoiqu'il répondît presque toujours aux questions qu'on lui faisoit en le pressant un peu (*s*). Cette évacuation méritoit donc le plus grand ménagement. D'un autre côté cette diarrhée devenoit colliquative, elle jetoit les malades dans une maigreur & dans une foiblesse extrêmes, occasionnoit des excoriations. L'infection dans laquelle le malade nageoit alors, entretenoit une athmosphere chargée de miasmes putrides, qui s'opposoit à son rétablissement & infectoit souvent ceux qui le servoient. Le courant des humeurs qui se portoient sur les intestins, entraînoit une fonte générale qu'il étoit aussi difficile de prévenir que d'y remédier (*t*). Nous parlerons ailleurs des moyens

---

(*q*) *Alvus intercepta, semper capitis symptomata exasperat.* Galen. *prorrhet.* II, c. 55; Quesn. traité des fievres, I, 462.

(*r*) L'on a vu des malades conserver une propension au délire, & même un délire marqué, quoique étant d'ailleurs rétablis: ce qui prouve les traces funestes & les tristes impressions de cette fievre sur le cerveau.

(*s*) Riviere *cent. I, obs. XII*, rapporte une observation analogue à celle-ci.

(*t*) Guipatin avoit observé que le courant des humeurs entraînoit nécessairement la foiblesse de la partie sur laquelle il se portoit; c'est d'après cette idée qu'il défend

que nous avons employés, & nous finirons cet article par quelques observations sur l'origine de la bile; parce que cette humeur nous paroît en effet avoir entraîné avec elle le sang, les graisses & généralement presque tous les fluides dont les filtres étoient interrompus pendant cette maladie.

Recherches sur les matieres vertes : origine de la bile.

§. X. La couleur jaune qu'acquiert le sang extravasé dans les chairs ou le tissu cellulaire par les échimoses considérables; la couleur jaune ou verte qu'acquiert le sang corrompu par la chaleur; la jaunisse qui succede souvent à la morsure de la vipere, me firent naître autrefois l'idée, que la bile pourroit bien devoir son existence à une légere altération de la partie rouge du sang (*u*). Je n'avois lu alors que rapidement l'excellent traité *De reconditâ febr. naturâ*, &c. En revoyant cet ouvrage, j'y ai apperçu la même idée; mais l'auteur ne paroit pas l'avoir assez développée. « C'est » donc plutôt, dit-il, dans la partie rouge du » sang que se trouve la matiere prochaine de la » bile (*x*); car le sang est, comme elle, savoneux; » il nettoie les mains; il est pareillement résineux, » puisqu'il brûle étant desséché, & qu'il donne sa » teinture à l'esprit de vin, &c. »

M. Grant (*y*), raisonnant en Physicien & en Praticien exercé, est obligé de supposer qu'il existe une

---

les eaux minérales & les diurétiques dans les affections graveleuses des reins & de la vessie. Voyez lettre 57, tom. I, p. 246.

(*u*) Il n'est pas étonnant que plusieurs matieres des plus importantes qu'embrasse la vaste enceinte de la Médecine, ne soient encore qu'ébauchées. Lorry, *Traité des alim. pref. xviij.*

(*x*) *De naturâ febr. reconditâ.* c. III, p. 11.

(*y*) Traité des fievres, *II, p. 1, & suivantes.*

bile toute faite dans le sang, sans en rechercher l'origine. Bianchi dit que tout ce qui est huileux, gras & concrescible, fournit ou peut fournir les premiers éléments de la bile (z) Huxham observe que la division des globules sanguins en d'autres plus petits, est capable de faire prendre au sang une couleur jaune (w). Quesnai a observé que la destruction de la partie rouge du sang, pouvoit fournir aux diarrhées séreuses & opiniâtres (a). Le passage de la couleur jaune à la couleur verte n'offre souvent que des nuances presqu'insensibles dans plusieurs cas. Grant a vu les viandes gâtées prendre une couleur verte (b). Diemerbrock (c) & Bianchi (d) ont trouvé la vésicule du fiel remplie de bile de même couleur. Galien (e) croit que cette bile est due à l'inflammation phlegmoneuse du foie. Il dit ailleurs (f) que souvent elle s'engendre dans l'estomac, d'autrefois dans les veines, par la maladie. Guipatin donne les détails d'une maladie & de la mort d'un homme bilieux adonné au vin, dont la partie convexe du foie fut trouvée verte *comme un pré*, & la partie concave remplie de pus (g). M. Collin observe (h) que deux gros de chair de bœuf infusés dans huit onces d'eau, donnent une couleur rouge qui prend une couleur jaune deux jours après, laquelle se change en vert au bout de deux autres jours. Macbride (i) observe aussi que la liqueur putride que l'on trouve

---

(z) *Histor. hepat. p.* 218.
(w) Essai sur les Fievres. 53, &c. chap. V, p. 49.
(a) Traité des Fievres. I, 507.
(b) Traité des Fievres. II, 41.
(c) *Anatom. lib. I.*
(d) *Hist. Hepat.* 617, 618.
(e) *Comm. in Prorrhet. I. cap.* 10. Et Quesn. Traité des Fievres. I, 480.
(f) *Comment. in progn. c.* 39.
(g) Lett. IV, pag. 15.
(h) *Arnicæ vires, &c. Part. V, append. de preserv. carn. à putredine. pag.* 21.
(i) *Exper.* xxxj.

autour de la viande pourrie, change les sucs bleus en un vert foncé. Le même M. Collin (*k*) dit qu'un sang phlogistiqué a cessé de fermenter le treizieme jour, & qu'il acquit ce jour-là une couleur verte & trouble. Le même (*l*) dit que le résidu de la sérosité du sang, acquiert une couleur verte au bout de trente jours: enfin que le sang inflammatoire (*m*) n'est pas moins disposé à la fermentation putride, que celui qui ne l'est pas. Je n'entreprendrai pas ici l'examen des différences qui se trouvent entre ces différentes couleurs de la bile. Silvius de le Boë (*n*) peut avoir raison d'attribuer la couleur verte à un acide. Huxham (*o*) a prouvé par des expériences que la chose étoit possible: cependant ce dernier convient (*p*) que la bile noire peut être alkaline, & que cette derniere est la plus âcre. Enfin le même Auteur, d'après Gallien (*q*), reconnoît une autre espece de bile noire qui est douce & qu'il appelle lie du sang.

Il résulte de l'observation de ces Médecins-Praticiens, que la bile jaune & verte reconnoissent la même origine, mais que la derniere est toujours altérée & de mauvais augure: à l'égard de sa nature acide ou alkaline, nous laissons à part ces discussions peu utiles, pour nous en tenir aux observations pratiques que l'existence de cette humeur altérée offre aux Médecins. S'il est possible que la bile verte soit acide, ce n'est pas en cette qualité qu'elle peut être envisagée comme dangereuse. Nous croyons avec Gallien (*r*)

(*k*) *L. C. Exper.* 3, *ferment. putrid. pag.* ix.
(*l*) *Arnicæ vires, &c. exper.* 4, *pag.* xj.
(*m*) *Ibid. pag.* xvij. *n.* 11.
(*n*) *Opera med. pag.* 45 *& suiv.*
(*o*) Hist. d'une colique. *pag.* 576.
(*p*) Hist. d'une colique. *pag.* 581.
(*q*) *Comment. in Aph. VI.* 53. *Huxham. l. c. pag.* 582.
(*r*) *Æruginosus humor quacumque parte externatur, morbum vehementer, tunc calidum, tunc siccum esse demonstrat. Comment. in Prorrhet.* 1, *c.* 10.

qu'elle annonce une plus grande âcreté dans le ſang & ſur-tout dans les premieres voies, & qu'elle indique les délayants, acéteux, tempérants, &c.

A l'égard de la matiere premiere de la bile, nous avons obſervé qu'elle ne pouvoit ſe trouver que dans la partie rouge du ſang: les obſervations rapportées plus haut le prouvent aſſez. D'ailleurs que devient cette quantité conſidérable de ſang qui exiſte au commencement des grandes maladies, & que deux ſeptenaires de fievre détruiſent au point d'amener la pâleur, la molleſſe des chairs, & la vacuité des vaiſſeaux? Que devient cette même partie rouge dans l'état de ſanté la plus parfaite, & qui ſe forme en quantité chez les plus riches tempéraments? Les urines, il eſt vrai, deviennent très-colorées durant les premiers jours de la fievre, comme nous le dirons plus bas, ainſi que durant le ſommeil dans l'état de ſanté. Mais cette partie colorée des urines exige de la part des vaiſſeaux un travail qui n'eſt pas du tout néceſſaire pour la ſecrétion de la bile. Celle-ci, au contraire, s'opere par un méchaniſme très-naturel: il paroît que le ſuperflu du ſang ne ralentit ſon cours dans le foie, que pour ſe prêter à la ſpoliation de ſa partie rouge, qui doit fournir la bile. Les filtres du foie ſont faits de maniere à procurer au ſang une circulation modérée pour ſéparer la bile, & lui donner ſa conſiſtance naturelle; ſi elle eſt trop accélérée, l'action du foie eſt trop précipitée, il en réſulte une bile imparfaite; & le peu de ſéjour qu'elle fait alors dans ſon réſervoir, joint à cette précipitation, ou au défaut des autres ſecrétions, ſont peut-être capables de lui imprimer un caractere de crudité, une couleur verte telle que nous l'obſervons dans les fievres malignes par l'effet des émétiques, des draſtiques & des poiſons.

Je ſais que les Médecins ont ſouvent eu recours

à l'action des miasmes putrides, septiques, pestilentiels, sur le sang, pour expliquer ce changement de couleur ; mais nous savons aussi que la secousse d'un émétique, le vomissement occasionné par le mouvement d'un vaisseau, ou même par la colere, l'horreur de quelque chose qui répugne fortement à une personne, sont capables de faire vomir des matieres vertes (s). Les Méchaniciens expliqueront ces effets par le spasme, ce qui peut être dans les cas où il est assez fort pour accélérer & bouleverser la sécrétion de la bile. Mais dans les fievres pestilentielles, le sang acquiert une disposition si forte pour se changer en bile, qu'il se porte en quantité sur le foie, l'unique agent de cette sécrétion ; ce qui fatigue ce viscere, le rend incapable de remplir ses fonctions, augmente considérablement son volume (t), & entretient les diarrhées *vertes colliquatives* qui sont si fréquentes dans ces maladies. La bile ne s'évacue que par les intestins (u) ; toutes les humeurs du corps, prennent une teinte jaune dans les constitutions bilieuses. La bile prédomine à un point extraordinaire dans toutes les fievres malignes & pétéchiales (x). La vésicule du fiel, les conduits biliaires, souvent l'estomac, le duodenum & les intestins sont remplis de bile noire ou verte chez ceux qui sont morts des fievres contagieuses (y). Toutes les fievres vien-

(s) Prosperalpin a vu une femme âgée de trente ans, attaquée de céphalalgie, toux, orthopnée, suppression de regles, vomir des matieres crues, épaisses, gluantes, ses excréments, la bile jaune, verte, ærugineuse, noire, & rendre ces matieres par les selles à la suite d'une superpurgation, occasionnée par cinq grains d'antimoine préparé. La malade n'en mourut pas. *Vide Medicin. ægipt. pag.* 130.

(t) Voyez les observations sur la peste de Marseille, édit. in-12. pag. 91, 104 & suiv.

(u) Grant, Traité des Fievres. II, 82.

(x) Huxham, Essai sur les Fievres, 137.

(y) Traité de la Peste ; observations sur celle de Marseille, 105. Huxham. l. c.

nent de la bile, ſelon Bianchi (*z*), ou en grande partie, ſelon Hippocrate (*a*). Cette humeur augmente par les chaleurs de l'été (*b*), comme les fievres de cette ſaiſon & la couleur des ſujets le prouvent. Les ravages de la bile ſont peu différents de ceux de la putridité (*c*). Tous ces témoignages, & tant d'autres qu'il ſeroit très-facile de recueillir, dépoſent, ſelon nous, en faveur de la formation de la bile aux dépens de la partie rouge du ſang. Auſſi la colliquation une fois introduite, eſt-il bien difficile & même dangereux d'arrêter les diarrhées bilieuſes, putrides (*d*), &c. entretenues par cette fonte du ſang. Si l'on purge, l'on affoiblit le malade; ſi on le fortifie, la fievre augmente, la diarrhée ſuſpendue revient avec plus de force, ou la tête ſe prend. Queſnai (*e*) a bien ſenti cet embarras, mais le jeune homme dont il fait l'hiſtoire, ne peut ſervir de modele, ni nous raſſurer en pareil cas.

L'examen des matieres vertes provenant de la dépravation de la bile & de la fonte du ſang,

---

(*z*) *Omnes febres à bile fieri. Hiſt. hepat.* 740.

(*a*) *Febres magnâ ex parte à bile oriuntur.* Hipp. *de Nat. hom.* Ed. Hall. I. C. vij. *pag.* 50. Bianch. 204.

(*b*) Hippoc. *de Nat. hom.* Ed. Hall. I. 42. Bianch. Hepat. 715.

(*c*) Chez les anciens, les fievres bilieuſes ſont tantôt appellées putrides, ardentes, continues; tantôt lypiries, algides, &c. Voyez Leroy, Mélang. de Méd. 180, *& ſuiv.* Pringle, Mal. des Arm. I. 260. Hipp. *de Nat. homin.* Ed. Hall. 1. 51.

(*d*) Le flux de ventre occaſionné par une colliquation putride, perſiſte fort long-temps, malgré les purgations. Queſn. Trait. des Fiev. I, 506. *In alvi fluxu, febri peſtilenti ſuperveniente, ſiſtendo prudentia neceſſaria eſt.* River. *Prax.* I. l. 17. *Corrupti humores emendari nequeunt, neque omnes ſimul ejici; retenti in deteriorem corruptelam abeunt, quare moderata evacuatio eſt facienda.* Gort. prax. I, *n.* 220. Queſn. II, 401. *Quandiu ergo admodum fœtida, nigra, livida æruginoſa, purulenta, flava, per alvum fluunt, aſtringentia nocent.* Vans-Wiet. *in aph.* 722.

(*e*) Traité des fievres, II, 405, 410.

nous offriroit des recherches plus détaillées & plus curieuses; mais nous le passerons ici sous silence, pour nous borner à quelques reflexions particulieres sur les indications curatives que cette nouvelle maniere d'envisager la bile nous présente. La saignée, la purgation, sont deux remedes qui paroissent diamétralement opposés: cependant tous les Praticiens conviendront qu'ils peuvent, en quelque façon, se suppléer par leurs effets: cette assertion éprouvera d'autant moins de difficultés, qu'on rapprochera la médecine, de l'observation, & la matiere de la bile, de la nature du sang. La saignée, outre son effet immédiat de désemplir les vaisseaux en diminuant le volume du sang, en produit un autre considérable sur les premieres voies en diminuant la sécrétion de la bile & celle des autres humeurs qui se séparent du sang. De-là l'utilité de cette opération dans les diarrhées, les dyssenteries, les fievres, &c. qui portent le courant des humeurs sur le canal intestinal. La purgation ne paroît pas d'abord diminuer la quantité du sang; mais peut-on méconnoître cet effet par la maigreur & la fatigue où elle jette les malades en peu de temps? Les diarrhées bilieuses n'operent-elles pas ces effets, ne sont-elles pas des purgations naturelles? La nature n'a rien oublié pour la perfection de ses ouvrages, mais elle n'a rien fait d'inutile. Elle a su susciter les diarrhées dans le besoin, & des hémorrhagies, lorsque les circonstances les rendoient nécessaires: la premiere de ces opérations est naturelle, mais la seconde est contre nature. Il ne faut rien moins que le déchirement des membranes, l'érosion des vaisseaux, leur relâchement forcé, pour l'opérer: elle suppose donc des effets qui ne sont pas toujours au pouvoir de la nature. Quel moyen lui restoit-il alors pour se débarrasser de la pléthore que l'âge & les circonstances rendoient inévitable? Entre cet état forcé

par lequel le ſang s'échappe de ſes propres canaux dans les couloirs qui ne doivent admettre que ſa partie blanche : entre les crachements de ſang, les hémorrhagies du foie, des inteſtins, de la veſſie, &c. n'exiſte-t-il pas un état moyen où ces humeurs tiennent autant du ſang que de leur état naturel (*f*) ? Cet état moyen qui ſuppoſe un moindre relâchement dans les filtres, ne tient-il pas de bien près au méchaniſme de la ſécrétion de la bile (*g*) ? Ces gradations des hémorrhagies rapprochent, on ne peut mieux, l'état de parfaite ſanté, de l'état de maladie; c'eſt ce que nous voyons arriver tous les jours au ſujet des rhumes, des paſſions violentes, des regles, des lochies, &c. La ſécrétion de la bile paroît ſuivre un ſemblable méchaniſme : elle opere la diminution de la maſſe du ſang ; elle ſupplée aux ſaignées, aux hémorrhagies. Auſſi voyons-nous les gens bilieux, qui jouiſſent de la meilleure ſanté, faire beaucoup de ſang, en perdre peu, & avoir la force & la bile en proportion. Il n'eſt pas étonnant alors que les per-

(*f*) Une femme bilieuſe bien conſtituée, âgée de cinquante-huit ans, qui a eu autrefois des éréſipelles & des ſaignées fréquentes, quoique toujours réglée juſqu'à cinquante-trois ans, eſſuya une fauſſe pleuréſie pendant la conſtitution regnante de 1780. Sa convaleſcence fut très-longue ; une purgation que je crus bien indiquée, par l'époque de la maladie, par l'état de la langue & par des douleurs au creux de l'eſtomac, ne produiſit aucun effet. Une doſe de ſel d'epſon donnée quatre heures après, occaſionna des douleurs très-vives & très-ſenſibles au foie. La nuit ſuivante elle rendit des urines rouges comme du ſang, qui ne dépoſerent rien & ne ſe troublerent pas. Elles venoient ſans doute de l'âcreté de la bile, & de l'inflammation du foie qui ne fut que paſſagere. Les reins m'ont paru ici ſuppléer à la fonction du foie : la malade ſe rétablit à l'aide des lavements, des boiſſons de caſſe acidulée, du petit lait, &c. Hipp. *de intern. affect.* Ed. Hall. II, 443; & Bianch. *Hiſt. Hépath.* 204, parlent d'une maladie analogue.

(*g*) Hipp. *De Nat. Hom.* Ed Hall. I. *pag.* 40. ſemble avoir obſervé ces gradations : *Primum ſanè aliquis bilem vomet, deindè pituitam, poſteà atram bilem, ſub finem verò ſanguinem*, en parlant des ſuperpurgations.

ſonnes ſujettes aux hémorrhagies, aient le ventre pareſſeux, les digeſtions mauvaiſes, la couleur pâle, & manquent d'appétit. Il n'eſt pas plus ſurprenant que les bilieux ſe trouvent bien de la ſaignée fréquente, mais non copieuſe; car la premiere allege le foie, mais la ſeconde l'affoiblit; ainſi que le reſte du corps. Si préſentement nous conſidérons les fievres malignes, non comme la léſion d'un organe, comme l'altération des fluides ou des ſolides, mais comme le trouble des fonctions les plus eſſentielles à la vie, le déſordre, le défaut d'accord entr'elles, nous ne ſerons plus ſurpris ſi des remedes oppoſés par leur nature & en apparence par leurs effets, tendent à les rétablir & guérir ces maladies. C'eſt ainſi que nous pourrons remonter aux fondements & à la ſimplicité de notre art; concilier des méthodes qui paroiſſent inconciliables & nous rapprocher de la méthode d'Hippocrate, de laquelle les théories ſur l'économie animale nous ont éloignés. Nous aurons occaſion de revenir ſur la différence des remedes curatifs, en parlant ailleurs du traitement de notre épidémie.

Les Urines.

§. XI. Les urines n'offroient pas plus de reſſources au Médecin pour établir ſon pronoſtic, qu'à la nature pour expulſer cette maladie. Elles étoient claires, ou naturelles pendant les préludes de la maladie & les premiers jours de la fievre. Lorſque le pouls acquéroit plus de vîteſſe, elles devenoient foncées avec un nuage rouge, quelquefois blanc; rarement elles dépoſoient au fond du vaſe ces mêmes matieres. Elles ſembloient alors devoir annoncer une fievre ordinaire; mais ces dépôts n'étoient pas conſtants (*h*), & ils pa-

(*h*) *Sed hæc præludia coctionis, neque augentur, neque*

roiſſoient dépendre de la colliquation du ſang, à laquelle les urines prenoient ſouvent part. Nous regardons les urines rouges comme la ſéroſité du ſang, rendue âcre par ſon ſéjour & par la chaleur chargée des débris du ſang que le battement des vaiſſeaux agités en a détachés. Auſſi voyons-nous la maigreur ſuccéder à de ſemblables urines. Dans le fort de la maladie elles changeoient ſouvent (*i*) de couleur & de conſiſtance. En général elles étoient claires, le devenoient pendant l'inſomnie, & annonçoient alors le délire (*k*). Durant les tranſports elles varioient à tout inſtant. Les urines n'ont jamais été noires chez nos malades; ce qui joint à tant d'autres ſymptomes, prouve que notre épidémie n'étoit pas d'un ſi mauvais caractere que les fievres putrides d'Huxham (*l*). Souvent le nuage paroiſſoit briqueté, & rouloit ſur le fond du vaſe; mais c'étoit ſouvent auſſi le ſigne d'une convaleſcence prochaine & non pas un indice de fievre remittente, qui exigeât le kina, ſi ſur-tout ce ſigne étoit conſidéré ſéparément. Sur la fin de la maladie, les urines dépoſoient ſouvent un ſédiment blanc; mais il falloit alors que la peau fût humectée, les ſelles liées, &c. pour que ce pronoſtic fût aſſuré. La langue venoit auſſi à l'appui de ces indices de guériſon, c'étoit alors une eſpece de criſe; mais comme la maladie étoit très-longue, elle n'obſervoit aucun temps réglé, & ſouvent le malade guériſſoit ſans que la criſe fût ſenſible.

ſtabilia ſunt. Proſp. Alp. *de præſag.*, *cap. II*, *l. 6.* Hipp. *aph.* II, 27; Queſn., traité des fiévres, I, 392.

Nubecula ſub initium apparens, indè evaneſcens, nullis aliis contentorum ſuccedentibus, contumacem morbum atque periculoſum indicabit. Bell. *de urin.*, 22.

(*i*) *Urinas in febre interdum varias reddi, longi eſt morbi.* Hipp. *coac.* Duret *apud* Bellin. *de urin.*, 43.

(*k*) Hipp. aph., IV, 72. Leroy, trait. des pronoſt. 229.

(*l*) Eſſai ſur les fievr., 114; Grant. tr. des fievr., III, 137.

Les Sueurs.

§. XII. Il seroit difficile de prononcer sur l'utilité des sueurs dans cette épidémie ; & il ne le seroit pas moins de généraliser ce que l'on a observé au sujet de cette excrétion (*m*). Quelques personnes ont eu des sueurs très-fortes (*n*) qui ont paru emporter le germe de cette maladie avant son entier développement ; d'autres ont eu des sueurs sur la fin de la maladie ; mais un plus grand nombre sont guéris avec des sueurs imparfaites ou des moiteurs soutenues pendant quelques jours (*o*). Presque tous nos malades ont eu des sueurs précordiales & expressives, qui ne se montroient qu'à la face, à la poitrine, au cou, ou au dos, pendant les deux premiers septenaires. Les extrémités alors étoient seches, devenoient même froides avec le temps, & la sueur se bornoit au visage, finissoit par laisser cette partie sale, livide, émaciée & terreuse. Les sueurs étoient par conséquent symptomatiques & de mauvais présage. Lorsqu'au contraire, la moiteur devenoit plus égale & plus universelle, le malade approchoit de la convalescence. Quelquefois cet état, qui le croiroit ! se rapprochoit de ces sueurs grasses qui annoncent la mort ; & le pouls

---

(*m*) Hippocrate, Baglivi, Bordeu, &c. ont cru que les sueurs compliquées avec le flux de ventre étoient dangereuses ; c'étoit bien le cas de nos fievres ; mais nous avons vu dans d'autres occasions ces deux évacuations se succeder & concourir également à la guérison de la maladie ; & souvent on ne peut modérer des sueurs colliquatives qui épuisent les malades, qu'en procurant une diarrhée artificielle. *voyez* Bord., *recherches sur le p.*, *Tom. III*, 565.

(*n*) Si un sujet attaqué de contagion se trouve en parfaite santé, la sueur est d'autant plus salutaire qu'elle paroit plutôt. Grant, *tr. des fievr.*, *III*, 198. Voyez la vingt-septieme observation.

(*o*) Huxham a très-bien observé que les fievres contagieuses ne guérissent que lorsque la peau commence à s'humecter. *Essai sur les fievr.*, 142.

n'offroit pas toujours un moyen pour distinguer ces deux états qui paroissent devoir être si différents.

Quoique nous ayions rencontré quelques sueurs utiles, il s'en faut bien que nous ayions pu regarder cette excrétion comme critique, comme généralement indiquée chez tous les malades, & comme aussi nécessaire dans ce pays, qu'elle l'a été ailleurs dans des maladies analogues (*p*). Notre climat plus sec que l'Angleterre, la disposition des sujets, l'exercice, la maniere de vivre, &c. sont peut-être les causes de cette différence.

Pétéchies.

§. XIII. Nous n'avions apperçu aucune éruption chez nos malades avant le mois de décembre, excepté quelques grains de pourpre rouge qui parurent chez quelques femmes, & qui s'en alloient par écailles; mais nous y faisions peu d'attention, 1.° parce qu'ils se rencontroient rarement; 2.° parce qu'ils étoient en petite quantité sur la partie supérieure de la poitrine seulement; 3.° parce qu'ils nous paroissoient être l'effet du régime ou du mauvais air renfermé & corrompu. Il n'en est pas de même des pétéchies qui parurent sur la fin du même mois; elles furent fréquentes & se rencontrerent chez tous les malades. L'on voit déjà par-là que ces tâches n'étoient pas d'un danger si généralement reconnu, comme tous les Auteurs semblent l'avoir observé (*q*). Nous ne nous étendrons pas

(*p*) Grant, *Trait. des fiév.*, *III*, *p.* 9. Le même Auteur dit, *p.* 202: „ Si dans le cas de parfaite santé, de pléthore, „ ou dans un état inflammatoire, chez un sujet atteint de „ fievre contagieuse, la sueur tarde plus de neuf jours à „ paroître, la maladie devient très-dangereuse „. J'avoue que j'ai cru devoir regarder cette assertion plutôt comme un pronostic, que comme un precepte à suivre en pareil cas.

(*q*) M. Leroy, *Mél. de Méd.*, *p.* 212, a observé qu'il se rencontroit des pétéchies bénignes; ce savant Médecin en décrit trois especes ou variétés différentes: Dans la fievre pétéchiale ces taches ont lieu chez le plus grand nombre de malades, & elles paroissent rarement après le

ici sur les causes, sur les noms & sur l'époque où cette éruption fut connue dans la Médecine : nous nous bornerons à la décrire telle que nous l'avons observée dans cette épidémie ; & nous examinerons dans un chapitre particulier la nature de la fievre régnante & le rapport qu'elle peut avoir avec celles que les Médécins-Praticiens ont décrite.

Les pétéchies sont des taches rouges ou noirâtres qui paroissent sur la peau, sans élever sa surface, & qui ne laissent après elles ni écailles, ni suppuration. Bellini croit qu'elles sont produites par la lenteur & la décomposition du sang (*r*). Elles paroissent d'abord sur la poitrine & sur la partie interne des bras près du coude. En général elles étoient petites & de l'espece que les Auteurs ont nommées *poncticulaires* ; rarement elles ont été plus grandes, livides, noirâtres, & irrégulieres. Tous

septieme jour. Leroy, *L. C.* 213. Pringle, *mal. des Arm. II*, 62, décrit les pétéchies & les distingue de ces élévations que les Grecs nommoient Εκτίματα (*Cast. Lexic.*, 285.) Il dit qu'elles ne sont jamais critiques, que quelquefois elles sont si petites qu'elles échappent à la vue. Ce n'est qu'un sang extravasé dans le tissu cellulaire. Grant, *tr. des fiev.*, *II*, 170. Nous pouvons dire avec le célebre Tralles : *Multos equidem salvari cum exanthematibus*, mais non pas *ab exanthematibus* (de Haen, *rat. med.*, *v. p.* 390.) Lafranboisiere (*de curand. febrib.*, 43) croit que les pétéchies sont bonnes les jours critiques, & au contraire : mais cette décision tient au préjugé de l'école ou à la façon de compter ; puisque nous avons observé qu'il étoit très-difficile de constater le jour de l'invasion de la maladie, & que les pétéchies paroissoient à des jours indéterminés. Sennert *de feb.*, 489, dit plus à propos : *Rariùs per modum crisis, erumpere petechias.* Il est possible que cette éruption ait été critique ailleurs ; mais ici elle nous a paru tout-à-fait indifférente à la solution de la maladie : son étendue & sa couleur plus foncée, ainsi que le nombre, annonçoient seulement une maladie plus dangereuse.

(*r*) *Petechiæ sunt simplices maculæ, nihil acutè eminentes, sed ipsam solùm inficiunt. De feb.*, 222 & 346. *Licèt autem ut plurimum hujusmodi maculæ pulicum morsibus similes sint aliquando se produnt, ut referant vibices, tuncque deteriores sunt.* River., 326, *quibus ubi sese conjungunt maculæ, certius malignitatis argumentum sunt.* Senn. *de feb.*, 490.

nos malades, les enfants même qui sur la fin du mois de février, & lors de la cessation de l'épidémie, ont pris des rhumes, avoient des pétéchies de la premiere espece : elles étoient alors bénignes. La peau n'avoit pas perdu sa douceur naturelle. Elles sortoient souvent le second jour de la maladie ; chez d'autres elles paroissoient le troisieme, le quatrieme ou le cinquieme, le septieme ou dixieme jour ; rarement elles attendoient le dix-septieme & le vingtieme. Toutes ces différences ne méritoient nos attentions qu'autant que les autres symptômes, tels que la diarrhée, la foiblesse du pouls ou des forces, le transport, la sécheresse de la peau, &c. augmentoient ou diminuoient ; & c'étoient ces derniers symptomes & non les pétéchiales qui paroissoient régler la marche de la maladie, diriger les indications curatives. J'ai eu moi-même la poitrine assez bien garnie de ces pétéchies ponćticulaires, de couleur de rose, pendant le 10, 12 & 13 février, n'ayant éprouvé aucun symptome, que quelques douleurs de tête passageres quinze jours ou trois semaines auparavant. J'éprouvois dans ce premier temps, contre mon habitude ordinaire, une disposition à suer dans le lit, un sommeil plus long, plus interrompu ; & le peu de vin que je buvois, me causoit des pesanteurs de tête. Mes urines parurent aussi plus chargées, & je maigris un peu pendant ce temps-là. Comme mon appétit ni mon pouls ne me firent pas appercevoir des changements sensibles, ne pensant pas aux pétéchies alors, ayant éloigné toute crainte pour me livrer à mon état dans un pays où j'étois tout seul (*s*).

(*s*) M. Laugier, Médecin à Corp, est le seul Médecin qui ait été appellé pour quelques malades ; j'ai lieu de me féliciter de ses avis, plus exercé que moi dans la pratique, il connoissoit déjà la marche & le traitement de cette maladie, que je voyois pour la premiere fois.

Je crus que ces mal-aiſes pouvoient dépendre de la fatigue & des ſollicitudes que j'eſſuyois.

Les pétéchies ne ſont pas les ſeules éruptions que nous avons obſervé durant cette épidémie. Une eſpece d'échauboulure appellée par les Médecins, *ſudamina*, qui conſiſte dans de petites phlictenes tranſparentes, rondes comme des gouttelettes de ſueurs, & preſqu'imperceptibles, s'eſt montrée chez quelques malades. Grant (*t*), Huxham, M. Leroy (*v*), & Riviere (*x*) en ont parlé. Ce dernier obſerve que les urines de ſon malade, qui étoit de Grenoble, étoient ſaines, comme nous les avons remarquées dans la plupart des nôtres. Nous avons auſſi obſervé quelques fievres pourprées, des milliaires, & une fievre pourprée particuliere dont les exanthemes étoient larges comme des piqures d'orties, & ſe portoient principalement aux jambes & à la poitrine. Toutes ces éruptions n'étoient pas ordinaires, elles accompagnoient quelquefois les pétéchies; mais celles-ci n'ont pas manqué depuis le mois de décembre, comme nous l'avons déjà dit. Ceux de nos malades qui ont eu des diarrhées vertes, des ſymptomes de fievres putrides, qui ont été les plus malades pendant long-temps, ont eſſuyé une véritable milliaire rouge preſqu'univerſelle, qui s'eſt terminée par la deſquamation de la peau, ſans néanmoins occaſionner des rechûtes. Cette milliaire s'eſt déclarée environ un mois après la terminaiſon de la premiere maladie, a duré un eſpace de temps à-peu-près égal, & s'eſt terminée ſans occaſionner aucun ſymptome fâcheux.

(*t*) Trait. des fiév., vol. II, 177 & III, 141; Huxham, eſſai ſur les fiev., *p.* 117.

(*v*) Mélang. de médecine, *p.* 212 *& ſuiv.*; ce célebre Médecin met ces éruptions au nombre des ſignes des fievres malignes. *L. C.* 167.

(*x*) *Oper. omn. cent. I, obſ. xxi*, p. 5, trad. fr. p. 27 & ſuivantes.



CHAPITRE V.

Recherches ſur le caractere particulier de l'épidémie de 1780.

APRÈS avoir expoſé en détail les ſymptomes de cette fievre dans le chapitre précédent, nous allons rapprocher ici les plus eſſentiels, pour, d'après ce précis, entrer dans le détail des maladies analogues, obſervées par les Médecins en différents temps.

Nous avons dit que le début de cette fievre ſe faiſoit d'une maniere fort incertaine, que des laſſitudes ſpontanées, les douleurs dans les membres, à la tête, au dos (*y*), les friſſons vagues & un air triſte, étonné, étoient les premiers phénomenes qu'elle offroit aux yeux du Médecin (*z*); le pouls lent, inégal, la proſtration des forces, la grande ſenſibilité, & même la rougeur des yeux, les tremouſſements dans le bras, ou le jeu des tendons, les nauſées, la diarrhée, étoient des ſignes moins équivoques, & en même temps plus dangereux; les ſueurs partielles, le manque de ſoif, les urines claires, l'aſſoupiſſement, les déjections vertes, la grande foibleſſe, l'indolence, la langue vermeille, ſeche, tremblante, le pouls petit & fréquent, étoient des ſymptomes les plus funeſtes (*a*).

(*y*) *Quæ ex dolore dorſi, principia febrium dicuntur, difficilia ſunt.* Klein. Clin. 81.

(*z*) *Latet anguis in herba.* Dod. *exempla rara. Obſerv. Med. cap.* 54.

(*a*) M. Grant, Traité des fievres, *vol.* III. *pag.* 101, rapporte la plupart de ces ſignes aux fievres peſtilentielles. On ne doit tirer aucun pronoſtic d'un ſigne ſeul; & tous

Les malades qui n'avoient pas au-delà de quarante ans; ceux qui étoient colorés, ni maigres ni gras, les gens pâles, les enfants; ceux qui n'étoient pas d'abord persécutés par la diarrhée, qui avoient le pouls souple, dilaté; ceux qui avoient la langue blanche ou noirâtre (*l*) dont les matieres étoient liées, rassuroient nos espérances.

Ceux au contraire qui étoient bruns, maigres, bilieux, qui avoient passé cinquante ans, qui vomissoient des vers vivants, des matieres vertes, ou qui étoient d'abord attaqués de délire, d'assoupissement ou de diarrhées séreuses (*c*), vertes (*d*), noirâtres, qui avoient le pouls lent, petit, fréquent, inégal ou intermittent, étoient dans un très-grand danger: si à ces derniers symptomes se joignoient des pétéchies larges, irrégulieres, vineuses ou noirâtres, les convulsions, la constriction de la machoire, les déjections involontaires, l'état des malades étoit presque désespéré.

La durée de ces fiévres s'étendoit depuis dix-sept, dix-huit ou vingt-un jours, jusqu'à trente-cinq, quarante-cinq & même cinquante: souvent les deux premieres semaines étoient moins mauvaises que la troisieme; dans le plus grand nombre, la maladie augmentoit jusqu'au quinzieme jour, & se soutenoit jusqu'au vingt-un; chez d'autres elle étoit moins violente & tenoit les

---

les signes réunis sont plus trompeurs dans les fievres malignes que dans les autres. Pringl. *Mal. des Arm.* II, 68.

(*b*) Bordeu observe avec raison que l'inflammation est souvent une ressource pour la nature dans les fievres malignes. *Rech. sur les pouls critiq.* I, 324.

(*c*) *Alvus involuntaria pluries plus terriculamenti adfert, quàm terroris veri.* Weitbr. *apud* Klein. Clin. 224.

(*d*) *Egestio viridis, fœtida, mortem annuntiat.* Savonarol. Febr. 765. Quesn. I. 498.

malades alités, ſans forces & ſans les faire ſouffrir.

Ceux qui éprouvoient la violence des derniers ſymptomes, reſtoient foibles pendant deux mois, éprouvoient des appétits, & même une faim extraordinaires (*e*), tomboient dans des rechûtes: quelques-uns ont ſuccombé; d'autres, quoique jeunes, ont eu bien de la peine à ſe relever.

La ſeule voie, ou au moins la voie la plus générale que la nature a ſuivie pour terminer cette maladie, c'eſt la diarrhée; cette évacuation a eu lieu chez tous les malades, quoiqu'elle n'ait pas été toujours ni ſi conſidérable, ni ſi longue, ni ſi opiniâtre.

Nous n'avons pas héſité de regarder cette maladie comme une fievre maligne (*f*) de mauvais caractere; mais juſqu'à quel point a-t-on abuſé de ces épithetes (*g*)? Hippocrate nous a laiſſé des avis excellents pour les malades & pour les Médecins (*h*); mais ce ſilence qu'il recommande au Médecin dans les cas douteux, ne ſoulage pas les malades preſſés par la violence de la maladie. Lorſqu'une fievre auſſi grave ſe préſente pour la premiere fois à un jeune Médecin, il eſt embarraſſé & pour la connoître & pour la traiter (*i*).

(*e*) *Si febre hiemali, lingua aſpera ..... in eo tamen qui per famem fit cruciatu, ægrum conſervare oportet, neque febris quieti eſt fidendum, nempè qui ſigna hujuſmodi habent, his mortis periculum impendet.* Hipp. *Vict. acut. apud* Galen. 73.

(*f*) Bordeu. Rech. ſur les criſ. I. 320, rapporte les ſymptomes de ces fievres.

(*g*) *Popularibus morbis nihil eſt familiarius, ſed & iiſdem nihil magis incultum.* Bianch. *Hepat.* 711.

(*h*) *In morbis quos quis minimè cognoſcit, medicamentum minimè vehemens potui exhibendum.* Hipp. *De nat. hom.* Ed. Hall. I. 80. *Inconſtantes febres, donec conſtent, ſinere oportet.* Hipp. *Vict. acut. apud.* Gal. *Com.* IV.

(*i*) C'eſt tendre à la perfection de notre art, que d'en donner des deſcriptions particulieres. Leroy, *Mélange de Médecine*; 271.

Le défaut d'observations analogues au climat & à la saison (*k*) où il se trouve, l'incohérence des symptomes de ces fievres (*l*), le manque de rapport entre les indications curatives, & la route que la nature prend pour guérir, la difficulté de distinguer les mouvements qu'il faut aider, de ceux qu'il faut modérer ou arrêter, sont autant d'obstacles qui le tiennent dans une juste perplexité.

Les maladies épidémiques (*m*) compliquées avec une constitution particuliere à la saison (*n*) & au pays (*o*), sont cause que les travaux des Médecins cliniques sont d'un bien foible secours pour le traitement des fievres malignes (*p*); nos efforts

---

Exactè autem tenere oportet propriam cujusque temporum anni conditionem ipsum, & quidnam boni sit constitutioni cum morbo. Hipp. *De morb. vulg.* Bianch. *Hepat.* 709.

Debet autem (Medicus) differentias morborum assiduè in vulgus grassantium, citò animadvertere, nec temporis statum ignorare. Hipp. *Progn.* Ed. Hall. I. 168. Quesn. *des fievres.* I. 532.

(*k*) On doit avouer de bonne foi, qu'on ne peut faire connoître les fievres que par de bonnes descriptions. Leroy, *Mélang.* 167.

(*l*) *Quum multi homines uno morbo eodem tempore corripiuntur, in id quod maximè commune est, quoque omnes utimur, rejicienda causa est; id autem est quod inspirando trahimus.* Hipp. *De nat. hom. apud.* Hall. I. 44.

(*m*) Grant considere les fievres pestilentielles comme inséparables des constitutions régnantes. *Traité des fievres*, III, 93. Il décrit ailleurs, *pag.* 101, les symptomes essentiels & caractéristiques de ces fievres. Nous ne les rapporterons pas ici; parce que, excepté les fortes douleurs de tête qui ont eu rarement lieu chez nos malades, nous avons donné l'exposé de tous ces signes, en parlant de ceux qui accompagnoient les fievres épidémiques de notre pays.

(*n*) *Variæ regiones, varios tum morbos patiuntur, tum medicinas ferunt ad eos persanandos accommodatas..... neminem posse perfectum esse medicum, qui varias regiones & loca non peragraverit, diversosque hominum mores non observaverit.* Prosp. Alp. *Med. ægypt.* 2.

(*o*) *Primùm ex historiâ morbi & excretis innotescere potuit id quod principio erat implicitum & involutum, nimirùm quæ morbi species & causa.* Baillon. *Consil. Med. de febr. purpuratâ, n.* lix. 319.

(*p*) Quesn. *Traité des fiev.* I, 486.

pour acquérir ſur ces cauſes des connoiſſances utiles, ne doivent tendre qu'à diſcerner & à développer leurs effets dans nos corps (*q*); cependant la recherche des cauſes a ſouvent occupé les Médecins en pure perte (*r*).

Les ſymptomes des premiers malades attaqués de cette épidémie, avoient ſouvent du rapport avec la fievre ardente des Praticiens (*s*), ou avec le Καυσος d'Hippocrate; mais l'iſſue n'étoit pas la même, car la ſolution de notre épidémie étoit plus longue; chez d'autres malades, elle avoit le plus grand rapport avec une fievre ſynoque prolongée, ou avec la fievre nerveuſe d'Huxham. Ce dernier a obſervé (*t*) une complication des fievres nerveuſes, bilieuſes & putrides, qui nous paroît être celle où ſe trouvoient la plupart de nos malades; mais ces cauſes, à ſuppoſer qu'elles ſoient les mêmes, ont agi ici différemment. M. Leroy (*v*) obſerve avec raiſon, que la fievre ardente des Anciens, eſt nommée fievre putride par d'autres; que les modernes l'ont nommée fievre bilieuſe, &c. Notre fievre a été preſque toujours accompagnée de pétéchies, mais ſous le

---

(*q*) Queſn. *Traité des Fiev.* I, 335.

(*r*) M. Pinard, *Rech. ſur la Fiev. milliaire*, *pag.* 41 & *ſuiv.*, croit que la cauſe des fievres malignes eſt l'obſtruction des nerfs, &c. M. Pringle, *Malad. des Arm.* I. 160, attribue le peu de ſuccès de Silvius de le Boé, dans le traitement de la fievre épidémique de Leyde en 1669, à la cauſe de cet acide dominant, que cet auteur admet, parce qu'il dirigea ſon traitement en conſéquence.

(*s*) Pringle, l. c. I. 160 & *ſuiv.* Hipp. *De Morb.* I. Ed. Hall. *vol.* III, 32, 98, donne la deſcription de cette fievre: *Lingua valde ſicca eſt, induratur, exaſperat, craſſeſcit, deinde nigreſcit.* Ailleurs, *De vict. acut. apud. Galen. comment.* IV, 58, 29. . . . . . . *ventriſque morſu dolet, dejectioneſque & liquidæ & pallidæ fiunt; vigiliæ, atque interdum mentis aberratio.* Et Gallien ajoute: *Nihil eorum quæ ad cauſum bilioſum prætermiſſum. In comment. epid.*

(*t*) Eſſai ſur les Fievres, *pag.* 88.

(*v*) Mélang. de Méd. 277, 278.

nom de fievre pétéchiale (*x*), les Auteurs ont compris plusieurs fievres qui exigent certainement un traitement bien différent. Dans la peste, les pétéchies sont funestes; dans la petite vérole, leur apparition n'est pas moins redoutable; dans les fievres putrides, milliaires, malignes, &c. le danger dépend de l'intensité de ces fievres, de la saison où elles paroissent, & de la complication des lieux & des tempéraments. Le mélange des fievres ardentes bilieuses, d'une constitution, qui par quelque cause ont contracté un degré de malignité, devient très-difficile à traiter, & encore plus difficile à guérir, comme Grant (*y*) l'a très-bien observé.

(*x*) Baillou parlant d'une fievre pétéchiale, dit: *Noctem insomnem duxit, deindè magna liquidorum excrementorum copia, nihil autem crassum excretum est. Consid. med.* 318. Ce qui convient bien à la plupart de nos malades, qui se sont épuisés par des diarrhées crues, séreuses, &c. Cette maladie dura deux mois; le malade fut agité, son pouls fut intermittent: c'étoit dans le mois d'Octobre.

Klein après avoir dit (*Interpr. Clin.* 221) que les pétéchies sont contagieuses, épidémiques, &c. comme plusieurs autres Médecins, observe, d'après Stahl, à la page suivante, que celles qui paroissent plus tard, accompagnées du pourpre blanc laissent des espérances, & que la diarrhée est salutaire dans ce dernier cas. Cette observation a plus de rapport avec les nôtres.

Gui Patin, lettr. 30, pag. 131, dit que Veslingius mourut de la fievre pétéchiale au mois d'août 1649. Le même, p. 166, lettr. 38, regrette qu'un sujet n'eût été saigné que quatre fois; ce qui, pour le dire en passant, est une suite de la grande confiance que ce Médecin avoit dans ce remede, d'ailleurs plus usité & plus nécessaires à Paris qu'ici.

Sennert, *de febr.* 486, parle d'une fievre pétéchiale, laquelle me paroît être, aussi bien que sa maladie hongroise, p. 494, une variété des fievres putrides malignes des Médecins de Vienne. Cet Auteur cite Ætius au sujet de cette éruption.

Silvius-de-le-Boë, *oper.* 190, dit que les pétéchies sont les marques les moins équivoques des fievres malignes: cet Auteur avoit observé ces petites vessies remplies d'eau dont nous avons parlé sous le nom de *sudamina*.

(*y*) Traité des fievres, III, 215. Lorsqu'une contagion maligne se joint à la veritable constitution putride, il en résulte une fievre composée, de la plus mauvaise espece. *Ibid. pag.* 245.

A l'égard des fievres bilieuſes, ardentes, putrides, &c. tous les Médecins obſervateurs, depuis Hippocrate, les ont vu régner pendant l'été. Quant à ce caractere de malignité, trop fréquent dans les livres, & dont la nature eſt ſi peu connue, nous n'en rechercherons pas l'origine. Nous entendons par fievres malignes, celles qui par leurs ſymptomes inſidieux, par les ravages, les morts inopinées, le défaut de criſes, &c. trompent nos eſpérances, & nous empêchent de les regarder comme des maladies réglées; en effet, elles éludent & les théories & les obſervations les mieux faites, elles ſouffrent à peine de bonnes deſcriptions, puiſqu'elles changent de type chez la plupart des individus. Nous avons eu ſoin de lire & de citer les meilleurs Praticiens, qui ont eu occaſion d'obſerver les épidémies dans différentes contrées; nous en trouvons pluſieurs, & ſur-tout ceux qui ont obſervé ſans préjugé, qui ont éprouvé les mêmes embarras que nous; mais aucun n'a décrit une épidémie ſemblable à la nôtre (*r*). Dodoens (*s*) a vu que les enfants & les gens commodes étoient plutôt pris & plus maltraités par la fievre pétéchiale; & ſon obſervation a été ſouvent confirmée chez nos malades.

(*r*) Bianchi *conſtit. ann.* 1718, *p.* 737, a parlé d'une épidémie qui a quelque rapport avec la nôtre: *febres pleræque continuarum naturam, nullum in acceſſu rigorem vel horrorem, præ ſe ferentes; &c.*

(*s*) *Corripiuntur hujuſmodi febri præcipuè pueri, juvenes, & qui molliter ac in otio vivunt (in peſte contra) & per cæli quidem conſtitutionem calidam ac humidam*: Dod. *prax. de feb. puncticulari*, C. 19, p. 85. Les Médecins envoyés à Marſeille, ont obſervé que les enfants à la mammelle ne contractoient pas toujours la peſte, quoique leur mere fût agoniſante; *voyez obſ. ſur la peſte de Marſ.*, *ed. in-12*, *p.* 206; nous avons pluſieurs exemples du contraire: ſeroit-ce parce que notre épidémie étoit ſouvent accompagnée d'éruptions, auxquelles on ſait que les enfants ſont diſpoſés? ſeroit-ce parce que la rougeole avoit régné pendant l'été précédent?

Les Auteurs qui, comme M. Leroy, ont cherché à simplifier les fievres, ont rendu un très-grand service à l'art & sur-tout aux jeunes Médecins. Mais vouloir réduire la fievre nerveuse d'Huxham, la fievre épiale des Anciens, la lypirie, l'assodes, &c. à la synoque simple, comme l'a fait le Docteur Grant (*t*), je crois que c'est s'exposer à vouloir confondre les especes, leur traitement, & ensévelir un grand nombre d'observations précieuses. Je vois plus de rapport entre la fievre nerveuse, la fievre putride, pétéchiale, bilieuse, &c. qu'entre ces fievres rémittentes malignes, que nous avons souvent observées chez les personnes du sexe durant notre épidémie. Un savant Praticien regarde la fievre nerveuse comme une fievre décidément maligne (*v*), comme ayant plus de rapport avec les fievres d'hôpital, de Pringle, &c. avec la fievre pestilentielle de Grant & de Sidenham, qu'avec la synoque simple.

Il est encore aussi difficile de bien constater si le poison des fievres pestilentielles s'épuise en se communiquant à un premier & à un second malade, de maniere qu'il s'anéantit nécessairement, au point de ne pouvoir se transmettre au-delà du troisieme (*x*): si le froid & l'humidité (*y*) avoient le pouvoir de le bor-

(*t*) Trait. des fiév., I, 237; les régles pratiques de ce savant Médecin, *vol. II*, 129 *&* *suiv.*, m'ont été plus utiles que cette réduction d'especes déjà citée.

(*v*) M. Leroi *mel. de med.*, 172; cet Auteur dit ailleurs, *p.* 188, que la fievre maligne des jeunes gens, qu'il a observée à Montpellier, a souvent une marche synoque; mais cette observation ne justifie point l'idée de M. Grant, qui veut rapprocher ces fievres sous une même espece. La fievre maligne dont parle M. Leroi, *p.* 187, 188, a le plus grand rapport avec notre épidémie, avant qu'elle eût acquis sa plus grande intensité, si l'on excepte les abcès des parotides que nous n'avons jamais observé ici.

(*x*) Grant, Traité des fiev. III, 15.

(*y*) Grant, pag. 16.

ner, de le concentrer, il n'auroit jamais dû paroître dans un pays aussi froid & aussi humide que le Valgaudemar (z). Si l'on fait attention aux causes déjà énoncées des épidémies, aux évaporations putrides, à la constitution inexplicable de certaines années plus meurtrieres que d'autres, aux causes endémiques, aux circonstances tirées du régime, des sujets, de leurs travaux, &c. l'on sentira l'inutilité de semblables recherches. Prosper Alpin (a) a observé qu'en Egypte une épidémie pestilentielle est d'autant moins dangereuse, qu'elle se montre plus près de la fin de l'année; & l'on peut dire avec autant de vérité, que dans une même épidémie, les sujets qui en sont atteints, courent d'autant moins de danger, qu'ils en sont attaqués plus près de la fin de sa durée.

Outre les causes communes générales des épidémies, il en est une qui influe particuliérement sur les gens de la campagne; c'est le travail. Bianchi qui a vu des malades dans des climats analogues au nôtre, ne l'a pas laissé échapper (b); & Hippocrate (c) avoit déjà fait cette remarque. Les chaleurs de l'été qui operent la fonte du sang & la génération de la bile, quoique moins violentes

(z) Nous ne faisons pas ici ces observations dans la vue de critiquer M. Grant: c'est la recherche de la vérité, c'est le plaisir que nous avons toujours eu à lire son excellent livre, c'est l'utilité que nous en avons retiré dans tous les cas, qui nous engagent à nous arrêter sur ces passages qui ne sauroient s'accorder avec ce que notre pratique nous a fourni. L'ouvrage de ce Médecin est bien digne d'être critiqué par une main plus habile & plus exercée que la mienne. Je fais des vœux à ce sujet, dans la vue de le rendre d'une utilité plus générale, bien loin de le faire mépriser.

(a) *Medic. Ægypt. pag.* 32.

(b) *In agricolis & pauperculis, alius certè quàm in civibus & delicatulè victitantibus, per æstatem & autumnum cacochimiæ genius apparatur.* Hist. hepat. 668.

(c) *Lib. de prædict.* Ed. Hall. I, 196.

dans nos campagnes, sont bien compensées par le travail auquel nos habitants sont exposés. Un travail trop forcé opere comme une fievre violente; la rougeur de la face, les douleurs de tête, les sueurs copieuses, les urines rouges, chargées, graisseuses, la foiblesse, l'affaissement des chairs, la maigreur, &c. en sont les suites.

Les fievres malignes sont des maladies individuelles, dépendantes des constitutions ou des maladies ordinaires, auxquelles se joint une cause qui attaque les nerfs, la texture du sang les rend irrégulieres, anomales & acritiques. D'après cet exposé, ces maladies se ressemblent très-rarement entr'elles, & ce ne sera que d'après un grand nombre d'observations que nous pourrons parvenir à en connoître la marche, & avoir sur leur durée & leur traitement, les mêmes idées que nous avons sur les autres maladies. Le manque de bonnes descriptions & d'observations analogues aux différents pays, est cause que les Écrivains ont si souvent répété certaines maladies, & en ont oublié d'autres (*d*). M. Leroy ayant remarqué des pétéchies à une fievre catharrale qui fit périr cinq personnes dans une même maison, la regarda comme une épidémie avortée (*e*). Chaque Auteur a sa maniere de voir les objets & de présenter ses idées. Quesnai (*f*) rapporte la nouvelle fievre de Sidenham (*g*) aux fievres synoques, qu'il appelle excrémenteuses malignes, observant que cette fievre

---

(*d*) Les objets de notre art ne sont pas toujours distingués avec autant de précision dans la nature que dans les livres. Leroy, Mélang. 168, not. Cet Auteur caractérise les fievres malignes par l'abbattement extraordinaire des forces; 2.° par la foiblesse & l'inégalité du pouls; 3.° par les nausées, 4.° le vomissement opiniâtre; 5.° par le cours de ventre séreux, bilieux, très-liquide.

(*e*) Mélang. de Méd. 211.

(*f*) Traité des fiévres. II, 360.

(*g*) Schn. nov. feb. ingr.

a du rapport avec les fievres critiques malignes ; tandis qu'il assure ailleurs que les fievres malignes sont sans crises ou acritiques. Galien fait dépendre la fievre maligne d'une sueur perpétuelle, partielle, & du froid des extrémités (*h*) ; tandis que ces symptomes conviennent manifestement aux fievres bilieuses remittentes, que cet Auteur nomme ailleurs Καυσος, ou *causus*, & même aux lypiries, &c.

Plusieurs femmes attaquées de nos fievres régnantes, ont eu des redoublements très-violents (*i*), & souvent avec de vrais symptomes de fievres lypiries (*k*). Ces maladies étoient rebelles & très-compliquées ; le traitement le plus approprié devenoit très-souvent inutile. Si ces fievres ont été moins meurtrieres que du temps d'Hippocrate (*l*), nous devons attribuer nos succès au climat, ou au quinquina, car elles sont par elles-mêmes très-suspectes. Les Médecins de Montpellier observerent pendant leur séjour à Marseille, que le virus pestilentiel occasionnoit tantôt des fievres lypiries, tantôt des fievres intermittentes malignes ou bénignes, selon la disposition des sujets (*m*). Nous avons vu aussi des redoublements en demi-tierce, comme Sennert (*n*) l'avoit observé. Quelqu'un a dit, & je crois que c'est Gui-Patin, que Sennert n'avoit jamais été Praticien ; mais il a su voir que des fievres pareilles étoient aiguës & très-longues en même temps, & qu'elles se guérissoient par le flux de ventre (*o*).

(*h*) Galen. *Comment. I in lib. I epid. C.* 23. Quesnai *I*, 454.

(*i*) Voy. la vingt-troisieme observation.

(*k*) *In lypiriâ febre, interiora calent, exteriora frigida sunt.* Dod. *Prax. C.* 13. *Manifestum quidem rigorem ac non aquè fervorem.* Voyez notre trente-troisieme observation.

(*l*) *Si partes exteriores frigidæ, interiores uruntur & sitim habent, lethale.* Hipp. *Aph. IV*, 48. *Velut in lypiriis . . . &c.* Galen. *in Comment. ejusd.*

(*m*) Observat. sur la peste. Ed. 12, obs. 5.e p. 274 & 278.

(*n*) *De febrib.* 291, 296.

(*o*) Sennert. *L. C.* 297, 298.

Hippocrate semble n'être pas d'accord avec les caracteres qu'il donne ailleurs de la fievre ardente (*o*), lorsqu'il dit (*p*), que dans cette fievre l'intérieur du corps est brûlé par la fievre, que les parties extérieures sont froides, & que la langue, le gosier, sont desséchés par la respiration; ce qui se rapporte évidemment aux fievres lypiries, & fait voir que M. Leroy, dans l'ouvrage cité déjà plusieurs fois, a eu raison de rapporter aux fievres malignes les fievres bilieuses & ardentes des Anciens. Presque tous les malades qui sont morts de l'épidémie, ont traîné en langueur comme le premier malade du troisieme livre des Epidémies d'Hippocrate (*q*).

Les redoublements chez les hommes étoient le plus souvent irréguliers & insensibles; chez les femmes ils étoient rarement précédés d'un frisson marqué. M. Collin (*r*) rapporte une observation analogue aux nôtres. Le sujet dont il parle étoit une femme de trente ans, attaquée d'une fievre *pétéchiale* au mois de février; elle eut des redoublements pendant cinq jours; sa maladie finit le vingtieme jour. M. Collin ne la vit que le dixieme, & n'administra l'*arnica* que le dix-septieme (*s*).

A l'égard de la putridité des humeurs, dont les Anciens ont souvent parlé, elle n'est que le premier degré, souvent très-éloigné, de celle dont nous avons parlé dans cet Ouvrage.

(*o*) Hipp. *IV*, *Aph.* 54.

(*p*) Hipp. *de morb. I*, *Ed. Hall. III*, 32.

(*q*) *In Thaso Parium quemdam* . . . . 24, *recidiva facta est*, ... *& alvus adstricta erat & rursùs soluta*, *febricula continua &c.* Ed. Hall. *I*, 154.

(*r*) *Arnicæ vires & obs. part. V*, 146.

(*s*) Nous avons cru devoir tenter l'usage de cette plante dans cette maladie; mais nous n'avons pas été aussi heureux que M. Collin. Les effets de ce remede n'ont pas non plus été si marqués dans cette maladie, que dans plusieurs autres où nous avons eu occasion d'employer les différentes parties de cette plante avec un succès marqué.

Les Anciens donnoient le nom de fievres putrides, à celles où la bile se manifestoit particuliérement. Quelques modernes ont restreint ce nom pour exprimer les fievres qui annoncent un amas de matieres glaireuses, stercorales, &c. dans les premieres voies; d'autres qui s'embarrassent peu des noms, donnent le nom de putride à toute fievre accompagnée de symptomes sérieux, qui n'est pas bien dangereuse (*t*). Nous croyons d'après Quesnai (*v*), les Médecins de Vienne, &c., devoir réserver le nom de putride pour ces fievres qui attaquent plus promptement la texture du sang, & qui se manifestent, soit par des diarrhées, des sueurs colliquatives, ou simplement d'une maniere imperceptible, mais rendue sensible par les pétéchies, les exanthemes, & par les symptomes plus graves de fievres malignes qui les accompagnent (*x*). Il est probable que les fievres épidémiques malignes, indépendamment des causes communes, & même de l'exhalaison de plusieurs corps ou de leurs excréments rassemblés, sont souvent occasionnées par un levain, un délétere quelconque, qui nous est transmis par l'air que nous respirons. Ce principe agit sur nos humeurs ou immédiatement, ou médiatement par le moyen des nerfs qui en sont affectés; de cette action combinée avec l'état actuel où se trouvent nos corps, tant par rapport à leur tempérament, à leurs maladies habituelles, aux vices acquis ou héréditaires, à la différente constitution des climats, des saisons, résultent les maladies anomales ou acritiques, dont les véri-

---

(*t*) Quesnai, Traité des fiev. II, 53, & suiv. Leroy, Mél. de Méd. 243. not. *p*, & pag. 251.

(*v*) Voyez Quesnai, L. C. 53.

(*x*) Collin, *Arnicæ vires & obs. p. V, pag.* 132, 208. De Haën, *Rat. med. I*, 241, *II*, *p.* 5. De Haën, *de divis. febr. IV*, 25.

tables causes échapperont toujours à nos recherches; leur effet cependant existe, il n'est que trop sensible. Les fonctions languissent ou sont interrompues, delà le désordre & la destruction plus ou moins prompte de l'économie animale.

Si nous abandonnons cette théorie inutile des causes, pour nous borner à observer leurs effets & à chercher à y remédier, nous paroissons suivre les vues de la nature, qui ne travaille à les écarter que lorsqu'ils lui deviennent sensibles par leur désordre; mais comme les ravages qu'ils operent sont souvent trop considérables pour qu'elle puisse les réparer, craignons aussi que nous n'en soyons avertis que lorsqu'il ne sera plus temps d'y porter remede. Suivons donc la marche de nos peres, & cherchons à connoître les maladies par de bonnes observations; mais soyons très-réservés pour ce qui regarde leurs causes; n'en admettons même que lorsque liées très-étroitement avec les faits, nous ne pourrons plus les méconnoître. Peu nous importe donc de savoir si ce délétere est occasionné par l'exhalaison de quelques marais fort éloignés; s'il est le produit d'une semblable maladie qui a régné ailleurs, & dont les vents nous ont transmis ces restes fâcheux. Le progrès de l'art & le bien de l'humanité exigent principalement que nous en observions les effets, qui une fois bien connus sur un grand nombre de personnes, doivent mettre un Médecin instruit en état de profiter des observations de ceux qui l'ont précédé; c'est à lui à les apprécier, relativement à l'identité ou à la différence des symptomes qui se présentent. D'après ce plan, nous avons cherché à nous rassurer dans le traitement de nos fievres épidémiques, en consultant les meilleurs Auteurs qui sont venus à notre connoissance; nous avons profité des observations d'Hippocrate, qui est le meilleur maître pour apprendre à observer; de

Baillou, qui joignoit à une étude profonde des ouvrages de ce pere de la Médecine, un génie observateur, très-exercé dans un climat moins éloigné; de Bianchi, qui a vu des malades dans un pays encore plus voisin, & même analogue au nôtre.

Les déléteres putrides; la stase ou l'épaississement du sang (*z*), les vents humides (*a*), les saisons ou les pays de même nature, dissolvent le sang & operent la désunion de ses parties. L'action des vaisseaux, la fievre par conséquent, ne contribuent pas peu à cette dissolution (*b*); il est bien étonnant que Quesnai, qui a tant travaillé sur l'économie animale & sur l'altération des humeurs, ait soutenu le contraire (*c*): ce préjugé est sans doute un reste de la doctrine Boërrhaviene que ce Médecin méchanicien avoit embrassée; car il ne faut pas beaucoup d'expérience pour observer que la fievre en général dissout le sang, au lieu de l'épaissir.

Pour résumer, en deux mots, les recherches éparses dans ce chapitre, au sujet de la fievre épidémique du Valgaudemar & du Champsaur, nous observerons qu'aucun Auteur n'a approché de plus près les caracteres de cette maladie, que

---

(z) *Omnes enim humores, sive crassitie, sive copiâ obstruentes, aliquo tempore necessariò putrescunt.* P. Alp. *Med. Ægypt.* 29, *b.*

(*a*) *Putredines humidis temporibus & pluviosis fieri atque videri.* Hipp. *Aphor. III*, 11 & 16. P. Alp. *Med. Ægipt.* 28, *b. Auster corpora dissolvere consuevit, adeòque putrefacere simul, ubi cum largioribus sit conjunctus imbribus.* Gal. *epid. I*, *text.* 26. P. Alp. *Ægypt.* 30, *a.*

(*b*) Les frissons fondent les humeurs visqueuses qui sont contenues dans le sang. Home, *Princip. de Méd.* 104. La chaleur augmentée dompte les causes fébriles, en atténuant les humeurs visqueuses & glutineuses; en divisant les parties cohérentes, en évacuant les superflues. Home, *pag.* 92.

Un accès de fievre atténue le sang, &c. Huxham, Essai sur les fievres, 123.

(*c*) Traité des fievr. II, 42 & suiv.

Riviere (*d*) & Bianchi. La premiere constitution épidémique d'Hippocrate (*e*), a aussi beaucoup de rapport avec notre épidémie; mais le pere de la Médecine n'a prescrit ni régime ni remedes. Le traitement de Riviere est bon jusqu'à un certain point, mais il nous paroît avoir trop multiplié les saignées, les vésicatoires & même les purgatifs.



CHAPITRE VI.

Régime.

AVANT de passer au traitement, il convient de nous arrêter un moment sur les aliments que nous avons cru pouvoir soutenir les forces des malades, & seconder l'effet de nos remedes. Grant observe avec raison (*f*) qu'il faut plus de précautions pour se préserver des maladies putrides & du scorbut dans les pays humides,

---

(*d*) *Totius corporis lassitudo .... urina aliquandò sanorum similis, interdùm concocta apparet, licèt ad interitum ruant ægroti ..... alvi fluxus biliosi, vel ex se vel à levi causâ oriuntur ..... lumbricorum copia ...... sudores parvi, frequentes, inutiles in principio .... oculorum rubor, denique maculæ purpureæ.* .... River. *Prax.* 330, 331, *&c.*

(*e*) *Febres horridæ continuæ acutæ in totum non intermittentes. Sudores non per totum, frigiditas extremitatum. Alvi turbata biliosa ex paucis tenuibus mordacibus. Urinæ tenues, crudæ, decolores, concoctæ, vix educentes. Brevi colliquescebant (ægri). Judicabantur ii, qui brevissimè, circà 20, plurimi circà 40, multi circà 80, quibusdam vago modo & circà judicationem deficiebant.* Hipp. *morb. popular.* Ed. Hall. I, 112, 113. Peut-on dire autant de choses en si peu de mots!

(*f*) Traité des fievr. II, p. 42, & 45. Le corps nage dans une athmosphere humide; il repompe, il résorbe une grande partie de l'eau qui l'environne de tous côtés; il n'y a dans ce pays d'irritation, ou s'il y en a, elle est irréguliere & ne tend jamais à la coction. Lorry, Essai sur les aliments, II, 319, 320.

que dans les pays secs (*g*) ; l'on pourroit ajouter que c'est sur-tout dans ceux-là qu'un Médecin doit être plus circonspect sur le choix des aliments qu'il permet à ses malades.

Lorsqu'un malade est attaqué de la fievre, il convient de le priver d'aliments solides, de l'humecter par les boissons, pour le disposer aux remedes & aux efforts de la nature pendant la maladie : en général, il faut être bien moins sévere sur le régime dans les campagnes que dans les villes ; les habitants de la campagne n'ont que les chairs nécessaires pour résister aux travaux auxquels ils sont destinés ; leurs pores sont ouverts, toutes les excrétions se font promptement chez eux ; l'état de sécheresse où se trouvent la plupart, par l'excès de travail & le manque de nourriture, exigeroit une diette propre à les humecter & à les refaire, au lieu de les exténuer. Dans cet état où il se fait très-peu de digestion, il faut les soutenir par des aliments légers (*h*), & leur procurer la tranquillité & le repos, qui sont souvent pour eux de très-grands remédes. J'ai toléré l'usage du bouillon jusqu'à un certain point, même dans les maladies putrides, ayant soin seulement de le faire léger, avec du mouton, de le bien dégraisser, & de le corriger par l'usage des tisanes acidules, dont nous parlerons plus bas : chez les malades qui étoient très-mal, mé-

(g) *Siccitas ipsa, morbis vacua non est.* Ballon. *constit.* 1570, p. 4. *Multis sudores primis diebus, parùm levantes, nec morbum solventes. Æstate ficciori ac fervidâ, cùm maximè nec imbribus, nec ventorum flatibus, siccoque & australi succedente autumno, biliosæ perversitates, orgasmi & irruptiones medentium operam fatigant.* Bianch. *Hepat.* 224. *Siccatio vero aëris constitutio, febres pestilentes producit, præsertim si cum calore juncta sit.* River. *Prax.* 327.

(h) *An æger ex victu durare possit ad morbi vigorem, & utrum ille priùs defecturus sit.* Hipp. *Aph.* I, 9. Ed. Hall. I, 462.

naces ou attaqués d'hémorrhagie, j'en donnois très-peu, mêlé avec de la crême de riz, altérée avec le jus de citron; souvent je défendois les bouillons, & je m'en tenois à cette crême ou aux panades, aux crêmes d'orge, aux gelées de groseilles, d'épine-vinette, &c.

A l'égard de la quantité & de l'intervalle entre chaque bouillon, il n'y a pas de regle fixe: il faut faire attention à l'usage & aux tempéraments. En général, demi-livre de bouillon fait avec une livre de viande, sur quatre livres d'eau réduites à trois, donnée six fois toutes les vingt-quatre heures, étoit la dose ordinaire pour les gens qui n'étoient pas épuisés, pendant la premiere quinzaine de la maladie. Les premiers jours, les bouillons étoient plus légers & moins faits; on en donnoit plus le jour que la nuit, & plus souvent le matin que le soir. Après la premiere quinzaine, je permettois deux, trois ou quatre onces de crême de riz par jour, si la fievre avoit diminué. S'il n'y avoit pas de diminution sensible, j'avois égard aux forces, à l'état de maigreur, à la diarrhée, ou aux autres évacuations, pour augmenter ou diminuer, selon les circonstances. J'ai très-rarement rencontré des sujets en état de pouvoir se soutenir, en ne prenant des aliments qu'aux heures habituées pendant l'état de santé (*l*). Cette regle d'Hippocrate n'est guere applicable qu'aux maladies aiguës, & aux gens bien constitués, pourvus d'un certain embonpoint. Lorsque les malades trop foibles ne prenoient chaque fois qu'une quantité au-dessous de huit onces de bouillon, nous avions soin d'en donner toutes les trois heures, & même plus souvent (*m*).

(*l*) Hipp. *de vict. rat. in morb. acut. lib. II.* Ed. Hall. I, 237, 1237, & suiv.

(*m*) J'avois pour moi l'exemple d'un grand homme, (Pringl. Mal. des arm. II, 98,) qui n'a pas fait comme la

Lorſque les trois premiers ſeptenaires étoient paſſés, je permettois quelques tranches de pain grillé dans le bouillon, ſi la fievre étoit tombée. Dans les cas douteux, je m'en tenois aux crêmes d'orge, de riz, aux gelées, &c. J'ai été très-réſervé ſur la viande; & il m'eſt arrivé pluſieurs fois de voir, par ſon uſage, rappeller la fievre, le mauvais goût à la bouche, la diarrhée, &c., quoique donnée en petite quantité, & plus de dix jours après que le malade avoit commencé à manger du pain, du fruit, ou des crêmes farineuſes. Je n'ai jamais vu de mauvais effets du ris, donné même entier, dans le temps de la maladie, pour contenter les deſirs du malade qui étoient quelquefois très-importuns. Les poires, les pommes bien cuites, & les griottes, ou autres fruits confits, m'ont été d'une grande reſſource.

La boiſſon de mes malades étoit, pour les moins pauvres, la limonade cuite avec un peu de ſucre, ou avec quelques gouttes de ſirop de capillaire, de vinaigre, ou de limon, dans le fort de la maladie (*n*). La quantité n'en étoit pas réglée, elle dépendoit de la ſoif du malade; mais je les obligeois d'en prendre au moins autant que du bouillon, dans les intervalles qui leur étoient plus commodes pendant les trois premieres ſemaines. La moitié d'un citron avec une pincée de fleurs d'*arnica* ou de tuſſilage, de fleurs de ſureau, de racine de ſerpentaire de Virginie, de capillaire, ſelon le goût & l'eſtomac de malades, ſuffiſoit

plupart de nos Ecrivains, qui ont répété les remedes de tous les temps & de tous les pays, ſans daigner nous dire quelque choſe de précis touchant la quantité des aliments qu'ils ont permis à leurs malades.

(*n*) Sennert parlant de la coction & de la préparation des humeurs, recommande le vinaigre, le ſuc de limon & autres acides, dans les affections putrides. *De febr.* 109. River. *Prax.* 333, veut qu'on les mêle aux boiſſons & aux aliments.

pour trois livres d'eau (*q*). Pour les pauvres, je faisois mettre une once & demie ou deux onces de fruit de *berberis* frais (*r*), ou *épine-vinette*, dans la même quantité d'eau, ayant soin d'y ajouter quelque plante apéritive, légérement diaphorétique, ou antiseptique. Par ce moyen, mes tisanes étoient légeres, agréables à la plupart des malades, & appropriées à leur situation. Chez les tempéraments délicats, pâles, cachéctiques, chez les femmes, j'employois moins d'acides, & je rendois la tisane tonique & antiseptique avec les fleurs de camomille commune (*s*), ou de tilleul; la racine d'impératoire, qui m'a paru très-antispasmodique dans plusieurs cas, ou celle de polygala amer, &c., selon les indications & le goût des malades. Le vinaigre seul avec le miel ou le sucre, l'acide vitriolique, les tamarins, la casse, les pruneaux, &c, m'ont servi en plusieurs cas. Il est arrivé à bien des personnes avancées en âge, de mieux supporter le fruit pendant cette constitution, qu'elles ne l'avoient fait depuis long temps auparavant (*t*). Les acides convenoient aussi au plus grand nombre,

(*q*) Dans l'obligation où l'on est de donner les acides doux dans les fievres malignes & pétéchiales, pour conserver la texture du sang & le ton des vaisseaux, il faut y joindre les diaphorétiques, parmi lesquels le camphre tient le premier rang. Grant. Trait. des fievr. III, 225. Huxham, Essai sur les fievr. 151.

(*r*) J'ignore pourquoi ce fruit n'est pas plus usité dans nos maladies. Sa saveur est aussi agréable que son usage est salutaire en plusieurs cas Prosp. Asp. l'a vu très en vogue chez les Egyptiens; aussi il en dit des merveilles. Voyez *Med. Ægypt.* 117, *b.* & 148.

(*s*) *Anthemis arvensis Linn. spec.* ou la *matriscaria Chamomilla* du même Auteur. J'aurois préféré l'*anthemis nobilis*, ou la camomille romaine; mais cette espece ne se trouve pas dans notre pays.

(*t*) M. Grant, Traité des fiev. II, 75, a fait sur lui-même & sur d'autres personnes la même observation. Le même Auteur, pag. 81, dit que le fruit mûr est le vrai savon de la bile.

mais il falloit les mitiger pour les perſonnes délicates ; & celles qui les prenoient avec plus de répugnance, n'ont pas été ſi dangereuſement malades.

Je n'ai pas trouvé dans le vin autant de reſſouces que les Médecins Anglois (*v*). J'ignore ſi c'eſt par la raiſon que nos vins ſont plus lourds, plus chargés, ou ſi c'eſt parce que notre épidémie étoit moins putride que celles de Londres & de Plimouth. Quoi qu'il en ſoit, ſon uſage, hors le temps de la fievre, au bout d'un mois de maladie, rappelloit ſouvent la noirceur de la langue qui avoit diſparu pluſieurs jours auparavant. Je l'ai quelquefois donné à titre de cordial dans les cas de foibleſſe extrême, mêlé avec du bouillon, ce qui, pour le dire en paſſant, eſt un aliment très-ſalubre, quoique dégoûtant pour la plupart des malades en général ; il falloit le donner avec précaution (*x*), même chez ces perſonnes qui n'avoient pas eu de délire pendant leur maladie.

Le lait ne convenoit pas, même dans la convaleſcence de la maladie. Un jeune homme (obſ. 20.[e]) âgé de douze ans, mangeoit du riz cuit au gras qu'il ſupportoit très-bien ; la même ſoupe au lait lui occaſionna un dévoiement ; Hippocrate (*y*) avoit obſervé qu'il étoit nuiſible à ceux qui, pendant les fievres, avoient des déjections bilieuſes, ou des hémorrhagies par les inteſtins ; ces cas n'ont pas été rares chez nous, & il ſemble que cet aphoriſme eſt fait pour notre

---

(*v*) Huxham, Eſſai ſur les fievr. Pringle, Mal. des Arm. Grant. Traité des fievres.

(*x*) *Cùm verò in hujuſmodi morbis, fortem capitis gravitatem vel mentis læſionem ſuſpicatus fueris, à vino penitùs eſt abſtinendum.* Hipp. *de vict. acutor.* Ed. Hall. *I*, 237, *apud* Galen. *Comm. p.* 51, *lin.* 18.

(*y*) *Quibus bilioſæ alvi egeſtiones, in febribus acutis, & quibus ſanguinis multi egeſtio facta eſt, lac, malum.* Hipp. *Aphor. V*, 64. Ed. Hall. *I*, 486.

épidémie : le petit lait acidulé auroit ſans doute mieux convenu ; mais le trop grand uſage que la plupart des gens de nos campagnes en font, comme aliment, hors l'état de maladie, les diarrhées habituelles auxquelles ils étoient ſujets dans ces maladies, ou la difficulté de conſerver cette boiſſon au-delà de quelques heures, m'ont empêché de le preſcrire.

Nous avons conſeillé aux malades de ſe lever tous les jours lorſque les forces le permettoient ; par ce moyen le mal-être étonnant dans lequel ſe trouvoient la plupart, l'inſomnie, les agitations étoient appaiſés ; les ſueurs ou la foibleſſe empêchent ſouvent cette pratique, & il eſt arrivé de voir les malades tomber en ſyncope le ſecond ou le troiſieme jour de la maladie, & ne pouvoir ſe ſoutenir levés au-delà d'un quart-d'heure.

Tels ont été les ſecours diététiques & gymnaſtiques, adminiſtrés à nos malades. Souvent l'état de foibleſſe, & un appétit déſordonné, marchoient de pair pendant des ſemaines entieres ; cet état ſuccédoit aux trois premieres ſemaines de maladie. Le défaut de criſe, la foibleſſe du pouls, une moiteur graſſe, nous tenoit alors dans la plus grande perplexité ; il ſembloit quelquefois que la maladie étoit terminée ſans l'être effectivement ; le malade prenoit des aliments, & il retomboit dans des rechûtes très-graves, qu'il n'étoit pas toujours poſſible d'éviter. Queſnai (*z*) a bien décrit cet état embarraſſant pour un Médecin ; Pringle a obſervé qu'il n'y avoit aucune ſûreté contre les rechûtes, dès que les malades reſtoient expoſés à l'air infecté par les fievres malignes (*a*). Je crois avoir obſervé un cas de cette nature (obſ. 20.e) ; cependant il eſt très-difficile de

(*z*) Traité des fievres, II, 403, & § IX.
(*a*) Mal. des Arm. I, 39.

diſtinguer

distinguer cette rechûte de celle qui dépend des aliments ou de l'état de foiblesse, dans lequel cette fievre laisse les organes ; lorsque la maladie étoit bien terminée en trois semaines, les malades reprenoient leur embonpoint ordinaire en très-peu de temps, quoique très-exténués (*b*), conservant néanmoins un état de foiblesse & de sensibilité extrêmes.

CHAPITRE VII.

Traitement.

LES remedes ne sont que trop souvent inutiles dans les maladies malignes & pestilentielles (*c*), la nature opprimée par les déléteres putrides, qui en portant leur action sur les nerfs, ou directement sur le principe de la vie, troublent l'harmonie de nos fonctions, ne présente que le désordre de l'économie animale, l'incohérence des indications curatives, & l'incertitude du succès & de l'événement. Les Médecins, dans ces circonstances, redoublent leurs attentions, pour tâcher de démêler à travers une foule de symptomes qui se présentent, celui qui est le plus urgent, & le côté foible par où la machine menace ruine, pour y porter remede.

Il n'est pas surprenant que dans les maladies contagieuses, les Médecins aient suivi quelquefois des routes opposées (*d*). Le siecle où nous

(*b*) *Ægri ex hôc morbo notabiliter contabescunt, superato autem isto brevi rursùs carnes recipiunt.* Klein, *Clin*, 224.

(*c*) *In morbis lethalibus irrita esse soleant quæ in auxilii vim adhibentur.* Valleriol. *Obs.* 158.

(*d*) *In ipsâ verâ malignitate morborum, haud rarò diversæ, imò oppositæ curandi Methodi in quâvis constitutione epidemicâ, pluribus à se servatis gloriantur.* De Haën, I, 286.

vivons, les préjugés, changent notre maniere de voir (*e*) : d'autres fois après avoir varié & erré dans la recherche ténébreuse des causes, les Médecins se rapprochent par le traitement (*f*). L'action des vaisseaux sur nos humeurs, l'état des forces, l'ouvrage de la coction, les observations des anciens Médecins, touchant la solution des maladies analogues; les indications curatives, les symptomes graves, le penchant des humeurs vers quelque couloir naturel, sont autant d'objets que le Médecin ne sauroit perdre de vue. Les habitudes, le climat, le tempérament, n'entrent pas moins dans le tableau des faits, qui doivent le déterminer à agir ou à suspendre ses remédes, selon les circonstances.

L'axiome *concocta movere, non cruda* (*g*), a souvent embarrassé les Médecins, & a donné lieu à des longs commentaires, & même à des livres entiers (*h*); mais Sidenham (*i*), Grant (*k*) & son savant traducteur, ont restreint le sens trop général de cet aphorisme; nous n'avons rien à y ajouter, persuadés que de nouvelles recherches à cet égard

---

(*e*) Les Anciens voyant la nature opprimée par des symptomes très graves, ne pensoient qu'à soutenir les forces par des cordiaux, des alexiteres, &c. *Voyez* Sennert, *de morb. Ungar.* 504. Sidenham a proscrit cette méthode, mais elle peut trouver son application dans certains cas, comme nous le dirons ailleurs. Aujourd'hui notre pratique a acquis plus d'uniformité en acquérant plus de lumieres & de certitude.

(*f*) C'est ainsi qu'un Médecin moderne, après s'être égaré dans la recherche subtile d'un certain *air animal infecté*, qu'il prétend exister dans les nerfs & occasionner les fievres malignes, convient néanmoins que les acides sont nécessaires dans la cure de ces maladies. *Voyez* Pinard, *Recherches sur la miliaire*, *pag.* 114.

(*g*) Hipp. *aphor. I*, 22.

(*h*) *Voyez* le Médecin ministre de la nature, par M. Carrere. *Paris*, 1776.

(*i*) Réponse au Docteur Brady, art. 82.

(*k*) Traité des fievres, II, 139, 140. Notes, p. 141.

ne ſauroient être utiles, ſi elles ne ſont directement appuyées ſur l'obſervation.

Les indications qui ſe préſentoient à remplir dans le traitement de nos fievres, peuvent être réduites aux huit ſuivantes.

1.° A la ſaignée, ſi le malade étoit dans les premiers jours de ſa maladie, & que les circonſtances ne s'y oppoſaſſent pas.

2.° A faire vomir lorſqu'il n'y avoit pas de contr'indication.

3.° A donner des contrevers, parce que preſque tous les malades en ont rendu, & que la plupart des anthelmintiques ſont antiſeptiques.

4.° A purger avec des laxatifs doux & aigrelets.

5.° A s'oppoſer à la putréfaction, ſans négliger la tranſpiration qui devenoit toujours néceſſaire dans les ſuites.

6.° A procurer le ſommeil, calmer les tranſports, les jeux des tendons.

7.° A ſoutenir les forces & procurer les moiteurs & les crachats, qui terminoient preſque toujours la maladie.

8.° A détourner les efforts qui ſe portoient avec trop de violence ſur une partie, en fixant les oſcillations ou le jeu des ſolides, par un remede irritant appliqué en dehors.

Le livre du Docteur Grant eſt un chef-d'œuvre ſur les maladies épidémiques. Le morceau inſéré dans ſon III.e volume, pag. 236, 250, en forme de récapitulation, auroit mérité mieux que bien d'autres, le nom *d'opusculum aureum.* S'il nous laiſſe quelque choſe à déſirer, c'eſt qu'il eſt fait pour un pays où les fievres d'accès ſont fréquentes, où le ſang eſt moins conſiſtant, où les ſujets ſont d'une texture plus molle & mieux diſpoſés à la diette que dans notre pays. Cet Auteur propoſe de détruire la plethore, s'il y en a, de vuider les premieres voies, provoquer les ſueurs,

& les entretenir (*l*). Mais il obſerve que lorſque le Médecin eſt appellé trop tard (*m*), la maladie a déjà fait tant de progrès, qu'il n'eſt pas poſſible d'établir aucune regle générale pour le traitement. Riviere (*n*) employoit les alexiteres, la chair de vipere, les beſoards, les ſudorifiques, la thériaque, les citrons, limons, &c. Roſenaw (*o*) a décrit une fievre pétéchiale tout à fait analogue à la nôtre, & le traitement (*p*) qu'il a employé n'eſt pas à mépriſer.

§. I. La ſaignée étoit ſi peu néceſſaire dans cette maladie, que nous avons cru devoir plutôt faire attention aux ſymptomes qui contr'indiquent cette opération, qu'à ceux qui paroiſſent devoir l'exiger. La foibleſſe du pouls (*q*), la proſtration des forces au commencement (*r*) la colliquation

---

(*l*) Traité des fievres, III, 230.

(*m*) Même ouvrage, p. 247.

(*n*) *Praxis Med.* Le même Auteur recommande l'application des animaux ſur la région du cœur, remede uſité par nos payſans dans les pleuréſies, & qui nous a paru avoir quelque ſuccès lorſqu'il falloit exciter la tranſpiration, ou fixer des douleurs vagues, nerveuſes ſans matiere; mais nous le croyons dangereux dans les maladies putrides & malignes, par la raiſon qu'il ſert à multiplier les miaſmes volatils, & à contracter une odeur des plus mauvaiſes.

(*o*) *Caput dolebat, febris foris mitis, intùs petulans, alvus fluida, die quartâ erupuerunt petechiæ, &c. Conſil. med. col.* 800, 801, 816.

(*p*) *Curatio in exſiccatione, quæ reſiſtat putredini, nam purgatio vel ſanguinis miſſio, niſi in initio fiant, malum, plerumque exitioſiùs reddunt poſt quartam diem. Conſil. med. med. L. C.* Cet Auteur rapporte une obſervation très-analogue à pluſieurs cas que nous avons rencontrés. Il commença ſon traitement par les remedes chauds diaphorétiques, & n'eut recours à la camomille & à l'huile de vitriol, qu'après le 20.e jour, lorſqu'il vit des hémorrhagies, des marques de putridité manifeſte, &c.

(*q*) *Quò magis comprimitur, magis evaneſcat.* Bianchi, *Hiſt. hépat.* 301.

(*r*) *Si vires ſtatìm collabuntur, Signum eſt febrem acutiſſimam eſſe. . . . Mercur. de febr.* 482. Hipp. *Aph. II*, 28.

des humeurs (*s*), la longueur de la maladie (*t*), la modération avec laquelle les Médecins, même les plus voués à ce remede, l'ont pratiqué (*u*), la crainte que les plus grands Médecins ont eu de l'employer dans les fievres malignes (*x*), lors même que des hémorragies, des crachements de ſang, paroiſſoient l'exiger (*y*), ſont autant de raiſons pour n'uſer de ce remede que dans la plus grande néceſſité. Je n'ignore pas que pluſieurs médecins croyent que la ſaignée releve le pouls (*z*), qu'elle développe la fievre (*a*), dégorge les vaiſſeaux, prévient les dépôts, les inflammations, les tranſports, &c. Mais d'autres qui ont obſervé les mêmes maladies dans notre voiſinage, ont vu que la ſaignée occaſionnoit le délire (*b*), le jeu des tendons, &c.; d'autres ont obſervé qu'elle étoit pour le moins inutile dans les maladies bilieuſes (*c*).

(*s*) *Phlebotomia multoties facit putrefactionem.* Avincenn. *apud* Bianch. *Hepat.* 646.

(*t*) Ballou, *Conſil med. lib. I, c.* XXI, *p.* 392, n'oſa pas ſaigner un malade attaqué de fievre maligne en hiver, ni donner des calmants, *ne naturam pigram magis redderemus.*

(*u*) Dans un pays où la ſaignée étoit très en vogue, les Egyptiens avoient appris à la ménager lorſque les pétéchies ſe joignoient à la dyſſenterie. *Voyez* Proſp. Alp. *Med. Ægyp.* 51, *b.* Le même Auteur, d'après Galien, nous recommande de ménager la purgation dans les diarrhées colliquatives.

(*x*) Toutes les fois qu'on ſoupçonne qu'une fievre eſt contagieuſe, l'on doit ſaigner avec réſerve. Huxham, *Eſſai ſur les fiev.* 131. Grant. *III*, 149.

(*y*) Bianchi d'après Hippocrate, Baillou, Proſper Martian parle de ces complications fébriles, avec crachement de ſang, qui exigent la purgation & non la ſaignée. *Hiſt. hép.* 650.

(*z*) Gui Patin croyoit que la nature ſoulagée & miſe à l'aiſe par la ſaignée, étoit capable de ſurmonter les venins. *Lettr.* 32, *p.* 146.

(*a*) Chirac, Traité des fievres. . . . . .

(*b*) M. Charmeil dans ſes lettres manuſcrites. . . . . . .

(*c*) *Si os ventriculi ab humore quodam acri aut vomitionem moleſtante offendantur, vena ſectionem inſtituere non licet.* Sennert. *Inſt. med. l. V, p.* 2, *ſect. I, c.* 17. Il obſerve auſſi qu'un pareil ſymptome n'indique pas toujours la purgation. Baillou, *epid. I, c.* 8, penſe de même.

Si la saignée peut être utile, c'est au commencement, même avant l'invasion de la fievre, & avant la colliquation des humeurs, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage. Si l'on veut l'employer en d'autres temps, que ce soit plutôt à titre de remede irritant, qu'en qualité d'évacuant; c'est peut-être le moyen de concilier tant d'observations disparates, qui se trouvent répandues dans les livres. Il est des Médecins qui ne font faire les saignées que par onces; alors elles agissent comme une sang-suë, une ventouse scarifiée, un vésicatoire (*d*), &c., remedes dont l'efficacité est généralement reconnue. Les fortes saignées abbaissent le pouls, le rendent plus fréquent, occasionnent une foiblesse passagere. Les petites saignées n'ont pas un effet si marqué, mais en accélérant la circulation dans une partie, elles stimulent les vaisseaux & augmentent leur ressort, si à une legere évacuation locale (*e*), on réunit un stimulant dont l'action soit plus durable. Il est prouvé par plusieurs bonnes observations, que cette irritation augmente les forces toniques, fait cesser les spasmes, & fixe en dehors la métastase des humeurs, dont le transport sur les visceres est souvent funeste. Je doute si le sel alkali volatil des cantharides, qui ne passe dans le sang qu'en très-petite quantité, peut accélerer

(*d*) Nous parlerons ailleurs plus au long de l'effet des vésicatoires & des autres topiques.

(*e*) La saignée pratiquée proche de la partie enflammée, la dégorge avec efficacité. Pinard, *Miliaire*, *p.* 81. Prosp. Alp. *Med. ægypt. p.* 51, (6), après avoir applaudi à la Méthode de tirer du sang aux cuisses, par des scarifications, chez les enfants, les eunuques, les gens pâles, gras, &c. usitée chez les Egyptiens, convient que la saignée est utile au commencement des maladies malignes pestilentielles, lorsque les symptômes l'exigent & que les forces le permettent. *Voyez p.* 54 *&* 118. Galien dans son *Ars parva*, ... a dit d'excellentes choses touchant la saignée pratiquée près de la partie malade.

sa dissolution, comme des Médecins très-habiles l'ont cru (*f*). Je crois plutôt avec M. Grant (*g*), qu'ils nuisent, ou parce qu'on les applique trop tôt, ou parce que le sang déjà en très-mauvais état, se dissout plus promptement, dès que par une cause quelconque son mouvement intestin est accéléré.

Nous avons cru devoir entrer dans ces détails pour rendre raison du succès également avantageux, qu'on obtient par des remedes qui paroissent diamétralement opposés. Deux grands praticiens, Morton & Sidenham (*h*), suivoient une méthode opposée pour guérir les fievres : le premier employoit la méthode échauffante & sudorifique : le second, au contraire, employoit sa méthode antiphlogistique & tempérante. Vanhelmont (*i*) disoit qu'il importoit peu qu'on chassât la cause de la fievre par les échauffants ou par les rafraichissants. L'effet des irritants bien approfondi, l'origine de la bile dont nous avons parlé plus haut, & l'observation libre de préjugés, rendent raison de ces variations dans les traitements.

Je ne rapporterai pas ici les excès pour ou contre la saignée, dans lesquels les Médecins tombent tous les jours. J'en connois particuliérement un très-savant, qui ne fait jamais faire de saignée. Chirac au contraire saignoit copieusement, & ne guérissoit pas moins. Nous avons vu un homme attaqué d'une fievre aiguë bilieuse, être saigné six fois & perdre plus de cinq livres de sang en moins de trois heures. L'effet de ces saignées outrées fut une convalescence qui dura six mois, quoique cet homme fût très-robuste auparavant. Je connois une Dame qui a

(*f*) Huxham & Grant, Traité des fievr. III, 221, 222.
(*g*) Traité des fievres, III, 218.
(*h*) *Voyez* les réflexions sur les fievres, par le Docteur Curri, *pag.* 741.
(*i*) *Oper. pag.* 741.

eu des regles excessives durant six ou sept ans, au point de perdre du sang pendant quinze jours ou trois semaines à chaque époque. Elle fut réduite à un état de pâleur extrême ; ses digestions ne se firent pendant & après ses hémorrhagies que bien imparfaitement & avec peine. Une femme supporta une hémorrhagie par la rupture des vaisseaux de l'estomac, de cinq livres le premier jour, de trois le lendemain, & de deux le surlendemain, sans compter une quantité de sang pur, moulé & noir, qu'elle rendit par les selles, & qu'on auroit pu estimer à une livre & demie. Cette femme se rétablit en partie, elle a fait un enfant depuis ce vomissement de sang; mais ses forces ne reviendront probablement jamais.

(Il seroit difficile de décider jusqu'à quel point nous pouvons supporter les pertes de sang. Il ne le seroit pas moins de concilier ce qu'ont dit les Médecins de plus positif à l'égard des saignées dans les fievres malignes(*k*). Nous avons rarement pratiqué cette opération, excepté pendant les préludes de nos fievres. La saignée alors nous a paru très-utile; nous avons même lieu de croire qu'elle a arrêté la maladie chez quelques personnes bien constituées. Nous l'avons faite d'environ dix onces dans ces circonstances. D'autres l'ont pratiquée plusieurs jours après l'invasion de la maladie, mais sans aucun effet. Nous n'hésitons cependant pas à croire qu'elle peut être pratiquée en certains cas. Nous avons vu en 1776 une fievre maligne, à la Fare dans le Champsaur, au traitement de laquelle la saignée étoit très-avantageuse. La marche en étoit continue comme dans l'épidémie de 1779; mais elle régnoit dans le printemps, sans aucune éruption.

(*k*) *Voyez* les observations du Docteur Curri, *pag.* 346. Sennert est d'avis qu'on saigne au commencement; si les symptomes l'exigent. *Voyez* ses Instit. *lib. V*, *p.* 405, 406.

La qualité du ſang nous a paru peu différente de l'état de ſanté. Pendant les préludes, le *coagulum* ſe couvroit ſouvent d'une coënne légere. Pendant la maladie, il n'étoit pas diſſous, mais un peu plus noirâtre qu'à l'ordinaire; il ſe figeoit cependant (*l*), même celui que les malades rendoient par les hémorrhagies du fondement, &c. Les crachats de ſang étoient vermeils & écumeux. Je ne m'arrêterai pas long-temps à examiner ici les différentes couleurs du ſang, ni leur cauſe (*m*). Je ſuis perſuadé que lorſque nous obſervons des changements conſidérables dans ſa conſiſtance & dans ſes couleurs, nous devons plutôt le regarder comme des effets du tempérament des malades, de l'ouverture du vaiſſeau, de la profondeur du vaſe où il eſt reçu, &c. que comme des ſignes pathognomoniques des maladies. En effet, il y a ſouvent plus de différence entre le ſang de deux hommes en parfaite ſanté, qu'entre celui d'un homme ſain & d'un homme malade. Et il eſt prouvé que le ſang de l'homme le plus ſain & le mieux conſtitué, ne ſauroit paſſer dans les veines d'un autre ſans lui devenir funeſte.

Nous appliquerons aux diſſections ce que nous avons dit du ſang. Le célebre Pringle (*n*) a trouvé des abſcès au cerveau des cadavres qu'il a ouverts,

---

(*l*) Le ſang a paru tantôt naturel, tantôt diſſous, tantôt dans un état inflammatoire chez les perſonnes attaquées de la peſte. *Voyez* Obſ. ſur la peſte de Marſeille, *II.ᵉ Mém. p.* 2. *In aliis autem malignis febribus, in quibus (peticulæ) apparuerunt, neque albicans ſerum vidi; neque molliſſimum craſſamentum.* Morgan. *de ſed. morb. Epiſt.* 49, *n.* 22. Bordeu, *Rech. I*, 324, obſerve que l'abſence des ſucs muqueux eſt le plus mauvais ſigne dans les fievres malignes. Huxham, *Eſſai* 128, a fait la même remarque.

(*m*) *Admirandæ machinæ, hoc ipſum liquidum, ex rebus alieniſſimis conficientis conſervantis, reparantis, natura nos latet, ſtructura intima nos fugit.* De Haën, *Rat. med. V*, 421. Bordeu, *Rech. ſur les malad. chron. Analyſ. du ſang*, eſt de ce ſentiment.

(*n*) Mal. des Arm. II, 74, & ſuiv.

nous aurions ſans doute rencontré des dépôts ſemblables chez les ſujets morts dans le délire, l'aſſoupiſſement, &c. des gangrenes internes dans la poitrine ou le bas-ventre; mais nous n'avons jamais pu trouver une occaſion favorable, ni obtenir de perſonne un ſeul cadavre pour nous livrer à ce travail. Le préjugé eſt ſi fort dans les campagnes à ce ſujet, une vénération mal entendue des parents à l'égard des morts, eſt ſi outrée, que le Médecin qui tenteroit pareilles choſes, courroit le riſque d'être victime de ſon zele.

§. II. L'émétique n'a pas moins éprouvé de conteſtations dans les fievres malignes, que lá ſaignée, de la part des Médecins. J'avoue que les menaces du Docteur de Haën (*o*) m'en ont impoſé, & m'ont fait craindre l'uſage de ce remede; mais lorſque j'ai été au chevet des malades, j'ai cru devoir penſer différemment. Le mot d'orgaſme a retenti dans les écrits de ce ſavant Médecin, comme chez bien d'autres; mais toutes ſes diſcuſſions ne nous ont pas encore appris à diſtinguer cet état de turgeſcence, d'une maniere ſûre.

Dans une fievre maligne, qui débute preſque toujours par des nauſées répétées pendant quelques jours; par des vomiſſements effectifs & ſpontanés; qu'on ſait être ordinairement accompagnée de vers; dont la durée doit être très-conſidérable; qui regne avec des complications bilieuſes, ſuivie des diarrhées de cette nature, doit-on différer d'employer ce remede? J'avoue, avec le Docteur Curri (*p*), qu'il doit être adminiſtré avec prudence; mais quoique moins prévenu en ſa faveur

---

(*o*) *Rat. med. I*, 244, 248, *&c.*

(*p*) Réflex. ſur les fievr. wintringham, *Comment. Noſel.* 123, s'eſt déclaré contre ce remede.

que Sidenham (*q*), Guidet (*r*), &c. je ſuis perſuadé que dans les cas douteux ſon uſage eſt bien moins dangereux que celui des purgatifs.

Lorſque j'ai été appellé chez un malade attaqué depuis peu de la fievre, s'il n'a pas été poſſible de faire précéder la ſaignée, par les raiſons détaillées dans le §. précédent, ou parce que j'ai été appellé trop tard, j'ai eu ſoin de le mettre à la diete, de lui faire avaler pluſieurs verres de tiſane ordinaire le ſoir & pendant la nuit. Le lendemain, j'adminiſtrois un vomitif compoſé de dix-huit grains d'ipécacuanha en poudre, ou de quatre grains de tartre ſtibié, délayés dans trois verres d'eau. Si ce remede, malgré les nauſées qui avoient précédé, ne faiſoit que peu d'effet, ſi les matieres étoient très-claires, vertes & ſuivies de beaucoup de fatigue ou de foibleſſe, j'augurois que la maladie devoit être violente. Souvent l'émétique, par une ſingularité de cette maladie, n'opéroit que par le bas (*s*); alors ſi les matieres étoient claires, ſi l'effet du remede ſe prolongeoit au-delà de douze heures, mon pronoſtic étoit fâcheux. Si au contraire l'émétique opéroit deux ou trois fois ſans beaucoup de fatigue; ſi le malade en même temps alloit une ou deux fois à la ſelle; ſi les matieres étoient liées, bilieuſes, & que la langue reſtât blanche, ces ſignes étoient favorables. Souvent les malades avoient une très-grande repu-

(*q*) *Oper. I, conſt. de 1662, &c.*

(*r*) *Mirabile dictu quantum illis profuerit advertendis emeticum tempeſtivè datum apud* Bianch. *Hiſt. hépat.* 630. Sennert, *de purg. in febrib. p.* 90, veut auſſi qu'on emploie ce remede au commencement.

(*s*) Cette inverſion de l'effet des émétiques peut bien dépendre du ſiege du mal, ou du penchant de la maladie, ou même de la ſaiſon. Hipp. *Aph. IV*, 4, a obſervé qu'il falloit purger en Hiver, & faire vomir en été. *Medicari æſtate ſuperiores ventres magis; hieme vero inferiores.* Bianch. *hepat.* 703.

gnance pour boire, ce qui n'étoit pas consolant. Si la nuit qui suivoit l'usage du vomitif étoit bonne, procuroit du sommeil & un mieux-être le lendemain, c'étoit d'un présage avantageux : lorsque le contraire arrivoit, je ne pouvois avoir recours aux calmants, parce que les évacuations duroient jusqu'au lendemain & même plusieurs jours.

§. III. Souvent les malades rendoient des vers le jour de l'émétique : s'ils étoient vivants & qu'ils sortissent avant ce remede, c'étoit un mauvais signe ; s'ils étoient morts & mêlés avec des matieres, c'étoit moins mauvais. Je plaçois alors un vermifuge composé de six grains d'*aquila alba*, & de vingt ou vingt-quatre grains de *semen contrà* pour les adultes, le soir de la médecine ou le lendemain. Si le malade rendoit beaucoup de vers, je réiterois ce remede ; mais comme c'est un vermifuge sûr, j'avois rarement besoin de le répéter. Chez les enfants, le vermifuge au quart ou à moitié de la dose, tenoit souvent lieu d'émétique. Chez les personnes délicates, chez ceux où j'étois appellé trop tard, où la colliquation des humeurs étoit déjà décidée, je n'osois pas employer le mercure doux de peur d'accélérer la dissolution des humeurs (*t*), je préférois alors le *semen contra*, mêlé avec un gros de racines de fougere mâle en poudre, que je donnois dans du miel ou dans une cueillerée de lait. Je faisois prendre dans la journée un ou deux verres de décoction de racine de mûrier noir, ou de racine de gentiane, ou de *polygala*

(*t*) M. Grant observe avec raison que le mercure est le plus grand dissolvant du sang. Il dit que la partie réguline de l'antimoine, le jalap, l'aloès, l'eau de laurier-cerise, la ciguë aquatique, les purgatifs résineux, l'exalaison des insectes morts, les miasmes des fievres pestilentielles, &c. operent le même effet. *Traité des fiev. II*, 48. Les Médecins de Montpellier ont observé que les emplâtres mercuriels étoient nuisibles aux bubons pestilentiels. *Obs. sur la peste de Marseille, édit. in-12. p.* 44.

amer, lesquelles je regardois comme vermifuges & antiseptiques. D'autrefois je donnois le vinaigre pur ou avec une pincée de fleurs de soufre. Souvent les paysans faisoient avaler, avant mon arrivée, un vermifuge composé de demi-gros environ de semence de chou commun, ou de deux gousses d'ail, écrasées dans un peu de lait.

§. IV. Le lendemain du vermifuge, si le malade n'alloit pas en diarrhée, s'il n'avoit pas été purgé par l'émétique, ni par le mercure doux, je donnois un purgatif ordinaire composé avec les follicules de séné, le sel d'epsom dans du jus de pruneaux ou de tamarins. D'autrefois j'employois l'émético-cathartique de M. Tissot, composé de trois onces de manne & deux grains de tartre stibié. Souvent j'avois recours à la rhubarbe en poudre, mêlée avec la moitié de son poids de crême de tartre, & ce remede m'a rendu de très-grands services. C'est un purgatif sûr, qui n'est jamais violent & qui fait cesser les diarrhées rebelles, bien-loin de les provoquer : aussi l'ai-je employé avec succès pendant le cours & sur la fin de ces maladies. Je me suis bien trouvé aussi d'un demi-gros de rhubarbe en poudre mêlée avec douze ou quinze grains d'yeux d'écrevisses : quelquefois j'ajoutois à ce remede quelques gouttes de liqueur minérale d'Hoffman, pendant le cours de ces diarrhées habituelles. Chez d'autres sujets, j'y joignois quelques gouttes de jus de citron au lieu de la liqueur d'Hoffman, & j'incorporois le tout avec du sirop de limon, de capillaire, ou avec un peu de diascordium.

Tels ont été les purgatifs ordinaires que j'ai employés pendant cette maladie. Plusieurs malades n'ont été purgés qu'avec l'émétique, d'autres l'ont été deux fois, rarement trois (*x*). La rhubarbe seule

---

(*x*) M. Grant propose pour modele du traitement de ces fievres, l'observation de M. Brand, dont la maladie avoit

ou mêlée avec la crême de tartre, les yeux d'écrevisse, &c. ne peut pas être regardée comme un purgatif complet; elle n'a jamais procuré qu'une ou deux selles; aussi la donnois-je plutôt pour prévenir les diarrhées, que pour évacuer. Lorsque les matieres paroissoient abondantes, j'y substituois d'autres purgatifs.

Les purgatifs sont sans doute très-nécessaires dans toutes les fievres bilieuses (*y*), & ils l'étoient sûrement dans cette épidémie, puisque tous nos malades ont eu des diarrhées plus ou moins abondantes. Le canal intestinal offre un égoût considérable pour ramasser & porter au dehors tous les immondices de notre corps, même toutes les humeurs superflues, lorsqu'il est fréquemment provoqué (*z*). C'est d'après cette théorie que le Charlatan Ailhaud auroit pu expliquer les succès de ses poudres, pour guérir toutes les maladies; & non d'après les idées imaginaires d'un sang incorruptible, que son remede réitéré dément manifestement, puisqu'il décompose le sang, & le fait dé-

---

réellement beaucoup de rapport avec celles qui ont régné ici; mais ce n'est pas nos paysans, usés par le travail, qui n'ont aucun embonpoint, qu'on peut purger sept fois en sept jours. *Traité des fiev. III*, 183.

(*y*) *Biliosæ febres, non quidem per sudores, sed per alvinas aut alias excretiones curantur.* Bianch. *hepat.* 303. *Nec morbum ullum Regium quod sciam, ac hujusmodi aut alio quocumque sudore fuisse sublatum, tanta est lentoris biliaris cum diaphoresi improportio.* Ibid.

(*z*) *Ego etiam plures vidi à diuturnis in pulmones distillationibus languidos ac penè tabidos effectos ac redditos, ut vix eorum salus amplius sperari liceat, semel à devorato scamonio, vel stibio, vel colocynthide validissimè purgatos, continuò sanos evasisse.* Prosp. Alp. *Med. ægypt.* 131, *b.* Nous avons vu un cas de cette nature. Une jeune femme, dont le frere & la sœur étoient morts de consomption, devint poitrinaire après sa premiere couche, par la métastase des lochies & des autres humeurs sur le poumon; elle crachoit des matieres purulentes, avoit des sueurs nocturnes & une toux habituelle avec redoublements. L'émétique un peu violent, suivi de quelques prises de quinquina, la guérit. Elle a fait deux enfants depuis, & continue à se bien porter.

génerer en sérosités & en bile, ainsi que les autres humeurs. Mais parce que la purgation est avantageuse, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse en abuser.

Il faut savoir seconder la nature, pour opérer la guérison par la voie la plus courte; mais il ne s'agit pas toujours de vouloir l'imiter (*a*). La diarrhée étoit décidément l'ouvrage de la nature dans nos fievres; mais bien-loin de guérir, elles épuisoient les malades & prolongeoient les maladies. Un corps vivant contracte des habitudes dans l'état de maladie, comme dans l'état de santé. La diarrhée devenoit ici, au bout d'un temps plus ou moins long, un vice entretenu par l'habitude & la foiblesse des parties: aussi la peau devenoit seche; les urines ne couloient pas; il n'y avoit plus de sécrétion dans la bouche, la langue étoit seche, sans soif & sans mucosité; & le corps tomboit dans un état de marasme affreux, parce que toutes les humeurs se portoient vers les intestins. Il n'y avoit ordinairement ni tension ni coliques, parce que la source de ces diarrhées étoit dans le foie, par une filtration analogue à celle de la bile. Les hémorrhagies même qui nous ont fait périr quelques malades, paroissoient avoir la même origine; mais dans ce dernier cas le foie étoit très-douloureux & sensible.

Les Anciens qui ont parlé des effets des purgatifs dans des maladies analogues, ont quelquefois craint ces dévoiements colliquatifs (*b*); mais il ne

---

(*a*) *Quò vergit natura eò ducere opportet per loca convenientia.* Hipp. *aphor. I*, 21.

(*b*) *Si liquidam alvum habenti, causus supervenerit, si tibi purgatio idonea videatur; eam non tribus primis diebus adhibebis, sed quarto.* Hipp. *vict. acut. apud* Galen. *Comment. IV*, 68, *l.* 25. Galien rappelle ici les sentences de *cocta medere & non cruda, &c.* & l'on voit qu'Hippocrate vouloit donner le temps aux matieres d'acquérir un peu de consistence; car il n'étoit pas possible qu'il vînt une véritable coction au quatrieme jour d'une fievre bilieuse.

fut pas toujours en leur pouvoir de les éviter (*c*). Sidenham (*d*) a observé que les vomitifs prévenoient la diarrhée dans son pays ; mais ce moyen a été chez nous employé en pure perte. Lorsque le dévoiement avoit commencé, nous avons cru l'émétique & les purgatifs également dangereux (*e*). Dodoëns, qui a donné une bonne description de la fievre pétéchiale, a proposé les purgatifs au commencement (*f*) ; mais il craignoit, comme nous, l'action des forts purgatifs (*g*). Il est tombé, comme ses contemporains, dans l'abus des cordiaux ; mais il n'a pas oublié les délayants, les acides & les parfums, comme prophilactiques. Prosper Alpin (*h*) a remarqué que les purgatifs étoient dangereux aux personnes trop livrées à la boisson & à leurs appétits ; mais nous pouvons

---

(*c*) Riviere, *Prax. cent. I. pag.* 50, *obs. lxxxvij*, nous apprend avec quelle prudence il faut manier les purgatifs en pareil cas. Il préfere (*p.* 336) les clisteres laxatifs aux purgatifs, de peur d'exciter la diarrhée. Trop assujéti à l'axiome, *concocta medicari, non cruda*, &c. *aphor. I*, 22, qui n'est pas du tout applicable aux fievres acritiques, il est malgré lui forcé de suivre, en bon Praticien, des indications plus urgentes.

(*d*) *Oper. const.* 1661, *cap. IV*, *n.* 11 & 12.

(*e*) *Solvere ventrem, suprà ventris solutionem, valdè timorosum.* Avicenn. *fen.* 4, *doct.* 5. Quesn. *II*, 470. *In pestilentibus, contagiosis & aliis à venenoso humore prodeuntibus morbis, non esse temerè evacuandum.* Avicenn. *fen.* 6, 4; *tr.* 4, *c.* 9. Valleriol. *obs.* 132, *lin.* 17.

Irritationes alvinæ aut biliosæ, sapè in his febribus, intestina lacessunt, absque symptomatum imminutione, quas tamen supprimere vix audeo, nisi vires atterrantur. Bianch. 310.

(*f*) *Purgans in primis diebus & priusquam maculæ appareant, exibendum.* Dod. *Prax. C.* 19.

(*g*) *A fortioribus medicamentis abstinendum, ne ingens alvi succedat profluvium.* Ibid. *L. C. Primò ventrem saltem lenire.* Sennert, *de febr.* 490. Il dit ailleurs, *cap. de syntaxi, p.* 102, parlant des diarrhées colliquatives, qu'il faut s'abstenir des bouillonsde viande. Ce conseil est bon, mais l'état des forces nepermet pas toujours de l'exécuter.

(*h*) *Crapulis indulgentes, difficulter purgantur. Med. ægypt.* 129.

aſſurer que dans ce ſens-là toute la Médecine eſt contraire aux ivrognes. Ce n'eſt pas dans cette épidémie ſeule que nous avons eu le déſagrément de donner des ſoins inutiles à des gens adonnés au vin : nous avons commencé plutôt à nous appercevoir combien les reſſources de l'art ſont peu utiles en pareil cas. Un homme uſé par les excès de bouche, a l'eſtomac ruiné, tous les organes digeſtifs ſont dans un état d'inaction, d'inſenſibilité & d'induration, incapable de correſpondre à l'effet des remedes. Ils périſſent ſans fievre & en peu de temps; leur pouls conſerve un état de roideur, effet du travail & de la boiſſon, qui imite déjà celui de nos fievres continues & nerveuſes pendant l'automne. Auſſi ſont-ils quelquefois attaqués de fievres nerveuſes & autres maladies anomales (*h*), pendant que le reſte des hommes, qui vit dans la tempérance & la modération, jouit d'une parfaite ſanté. Que les hommes qui ne ſont pas encore abrutis par les boiſſons, apprennent donc à ſe ménager, & à ne pas vouloir imiter ces buveurs qui ont pouſſé leur carriere aſſez loin, malgré leurs déreglements.

Lorſque cette diarrhée colliquative épuiſoit entiérement les malades par ſa durée & par ſa fréquence, nous n'aurions pu mieux faire que d'employer les abſorbans, la rhubarbe, les acidules, les farineux & autres ſecours que preſcrit le Docteur Grant (*i*). L'opium & ſes préparations nous ont été peu utiles dans ces cas : la liqueur d'Hoffman, au contraire, nous a rendu de très-bons offices, comme

---

(*h*) J'ai vu un ivrogne de profeſſion, avoir une inflammation ſi terrible à la langue, qu'elle en devint comme une boule, au point d'intercepter la reſpiration.

(*i*) Traité des fievres, III, 176, 177.

nous le dirons plus bas. Bianchi (*k*) dit s'être bien trouvé de l'usage des plantes vulneraires, pour arrêter ces diarrhées en partie critiques & en partie symptomatiques qui regnent pendant l'été ou l'automne. Mais M. Grant (*l*) observe que lorsque la fievre maligne est compliquée avec la synoque putride, la transpiration ne peut avoir lieu qu'après les autres évacuations. Si quelqu'un est surpris de ce que nous ne parlons pas des vésicatoires, des ventouses, des diurétiques, &c. pour détourner cette affluence des humeurs qui se portoient vers les intestins, nous le prierons de se rappeller l'état de foiblesse extrême où étoient réduits nos malades, avant qu'on dût penser à arrêter une évacuation qui seule paroissoit opérer la solution de la maladie. Tenter de l'arrêter plutôt, c'étoit s'exposer à voir survenir des transports au cerveau, des embarras douloureux au foie, qui souvent avoient lieu au commencement. Le délire, l'assoupissement carotique, ordinaires à cette fievre, n'avoient presque jamais lieu chez les personnes attaquées de diarrhées continuelles. Si à l'aide des absorbants, des cordiaux, du laudanum, &c. on suspendoit la diarrhée, la maladie n'étoit qu'interrompue, pour revenir deux jours après avec plus de violence. Nous avons donc cru devoir nous occupper de soutenir les forces & de modérer l'âcreté des humeurs, par des tisanes acidules, des gelées de fruit savoneuses, qui étoient des aliments médicamenteux appropriés à ces circonstances.

§. V. Les antiseptiques très-bien indiqués dans tous les cas de colliquation & de redoublement dans les fievres, étoient par cette double raison nécessaires dans cette épidémie. Le kinkina tient parmi ces remedes le premier rang ; mais nous

---

(*k*) Hist. hépat. 671.
(*l*) Traité des fievres, III, 180.

avons très-ſouvent été obligés d'en différer l'uſage juſqu'à la fin de la maladie, pour nous en tenir à d'autres plus doux & moins reſineux. La plupart des hommes attaqués de nos fievres, avoient la peau dans un état de ſécheresſe extrême, la langue étoit ſouvent dans le même état ; & une très-petite doſe de kina donnoit des chaleurs d'entrailles, des âcretés, des pincements, des agitations, & des inſomnies (*m*). Ce remede, mêlé avec une égale quantité de rhubarbe, étoit plus ſupportable ; mais ce n'étoit pas chez les ſujets dont nous venons de parler qu'il falloit l'employer. Une légere décoction à l'eau de cette écorce, acidulée avec quelques gouttes d'acide vitriolique, ou avec le citron, aromatiſée avec très-peu de camphre, faiſoit un remede pour les hémorragies, les larges pétéchies, la proſtration des forces, les excoriations des malades, &c., dans les cas les plus déſeſpérés.

La ſerpentaire de Virginie dont nous avons déjà parlé à l'article du régime, a très-ſouvent été employée en décoction, rarement en ſubſtance. Cette racine donne à la tiſane un goût déſagréable que les malades ne ſupportent pas long-temps.

Le camphre diſſous dans le vinaigre avec une égale quantité d'amandes, dans lequel on verſoit quelques gouttes minérales d'Hoffman, faiſoit un diaphorétique ſûr, mais dont le goût répugnoit à beaucoup de perſonnes. Le camphre même à la doſe de deux ou trois grains, faiſoit vomir pluſieurs malades : Sennert (*n*) s'étoit déjà apperçu de ces inconvénients.

(*m*) *Cortex peruvianus, quâcumque formâ adhibitus, in hiſce morbi ſtadiis nullius efficaciæ mihi ſemper viſus eſt; ad quem è contrà velut ad ſacram anchoram confugio, quoties poſt elutriatam bilis, cacochimiam, cutis mollitiem ſuam æquanda febris mitior & tertianæ indoles.* Bianch. Hiſt. hepat. 629.

(*n*) *Non magna tamen ejus copia opus, ſed duo vel tres gr. ſufficere poſſunt.* Curat. peſtis, 427.

Les fleurs de camomille (*o*) à petite dose dans la boisson des malades, étoit un antiseptique plus agréable, & qu'on pouvoit donner plus long-temps avec les acides.

Les fleurs, feuilles & racines d'arnica, qu'un savant Médecin de Vienne (*p*) a mis en usage depuis peu, pour la guerison de ces fievres, n'a pas eu chez nous autant de succès. Nous avons suivi la méthode que prescrit M. Collin pour administrer ce remede : nous avons employé les fleurs & les feuilles de cette plante, dans des cas assez analogues & dans la même saison où ce savant l'a employé, mais avec des succès moins marqués (*q*). Nos malades, il est vrai, n'ont jamais pu supporter les doses entieres que M. Collin prescrit; il falloit mettre presque autant de sirop de capillaire que de cette décoction, & encore les plus robustes n'en vouloient prendre que deux ou trois fois par jour. J'ai fait administrer l'extrait aqueux du suc frais, & celui de la forte décoction de cette plante; mais ces préparations n'équivalent pas à une légere décoction. Par une singularité peu commune, l'infusion seule n'est jamais si foncée ni si active qu'une légere décoction. Comme je fais un fréquent usage de cette plante depuis quelques années, & long-temps avant de connoître les ouvrages de M. Collin, je suis parvenu, comme ce Médecin, à connoître que la meilleure façon de la donner, étoit de

---

(*o*) Nous n'avons employé que l'*anthemis arvensis*, Linn. *Spec. plant.* 1261, ou la *matricaria camomilla* du même Auteur, *pag.* 1256. La premiere nous a paru plus efficace : elle donne un goût aigrelet & amer à la tisane; ce que ne fait pas la seconde, qui est seulement amere & aromatique. La camomille romaine est préférable à l'une & à l'autre, mais elle ne se trouve pas ici, comme nous l'avons déjà dit.

(*p*) M. Collin *arnicæ vires & observat. Pars V.ª* Viennæ, 1776, *in-8*.

(*q*) Voyez *de arnic. in febr. putrid. p.* 208.

mettre les parties de cette plante à l'eau bouillante, & de continuer à la faire bouillir légérement pendant une demi-heure à pot couvert (*r*).

La racine d'anthora donnée à petite dose (*s*), fait un remede antiseptique, diaphorétique & vermifuge. Je n'ai pas beaucoup d'expérience au sujet de ce remede, mais le petit nombre de cas où je l'ai administré, m'engage à le continuer, & à croire cette plante moins suspecte pour les hommes que pour les animaux.

La racine d'imperatoire (*t*) a été donnée à plusieurs malades en décoction, à la dose de trente grains sur trois livres d'eau, & ce remede m'a paru excellent pour calmer les spasmes & le jeu des tendons.

(*r*) L'usage de la décoction de cette plante, donnée sur la fin de la maladie, lorsque les forces du malade paroissoient languir, que la fievre n'étoit plus assez forte pour opérer aucun mouvement critique, nous a paru utile dans quelques cas. Elle rendoit les urines plus chargées, donnoit plus de fermeté au pouls, & occasionnoit des moiteurs salutaires. Avant ce temps-là ce remede n'étoit pas nuisible, mais ses effets étoient peu sensibles. Souvent elle augmentoit un peu la sécrétion des urines, mais bien moins dans cette fievre, que dans d'autres cas où nous l'avons employée, comme tonique, diurétique & apéritive. C'est un remede excellent dans les cacexies, les pâleurs, les obstructions glaireuses, *&c.* Je suis surpris que M. Collin ait trouvé des vertus cordiales, dans un remede qui fatigue toujours plus ou moins l'estomac. *Corrigentes & cardiacas vires pluriès expertus. L. C. p.* 132. Les acides corrigent, ou plutôt mitigent bien un peu ces sentiments de pression, d'anxiétés, &c. mais les sirops, le miel, les mucilagineux operent encore mieux cet effet.

(*s*) Plusieurs Médecins anciens ont regardé cette plante comme un contrepoison excellent. *Voyez* Hall. *Hist. stirp. n.* 1199; Vicat. *pl. venen. p.* 11; Garidel. *Hist.* 12; *&c.* D'autres l'ont cru émétique, purgative & dangereuse. Il est certain que c'est une plante très-active, & qu'elle exige beaucoup de précautions; il n'est pas moins vrai qu'il n'y a rien à craindre de celle de nos montagnes, au poids de 15 à 30 gr.

(*t*) *Imperatoria struthium.* Linn. *Spec. plant.* 371.

La racine, les feuilles & fleurs de *polygala amara* (*v*), à la dose de deux gros sur quatre livres d'eau, édulcorée avec le sucre ou le miel, m'a paru convenable dans le cas de relâchement d'estomac, des redoublements fébriles, & pour exciter la transpiration. J'ai fait usage de quelques autres plantes actives inusitées chez les modernes; mais comme elles ne sont pas aussi appropriées à ces fievres, nous n'en parlerons pas ici.

Les femmes, les tempéraments pâles, phlegmatiques, &c. n'étoient pas, à beaucoup près, aussi tourmentés par ces aridités de la peau, ces agitations, ces sécheresses à la langue, &c. leurs dévoiements annonçoient moins d'âcreté dans les humeurs: mais ils avoient des redoublements violents, des transports affreux, qui faisoient craindre pour eux; lorsque ces redoublements violents, mêlés de transports, de sueurs froides, de syncopes, &c. s'annonçoient, un ou deux accès suffisoient pour me déterminer à donner le kinkina pour les arrêter. C'étoit alors que ce remede, quoiqu'à peine indiqué (*x*), seul ou mêlé avec la rhubarbe, les gouttes d'Hoffman, la crême de tartre, &c. opéroit ces *miracles* qui lui ont mérité le nom de divin.

(*v*) Linn. *Spec. plant.* 987. Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1739, 184. Hall. *Hist. stirp. n.* 343.

(*x*) Quoique l'usage du quina ne soit pas aussi sûr dans ces fievres où les redoublements ne sont pas précédés de frisson, on n'est pas moins obligé de l'employer quelquefois. Je me suis conduit alors non d'après les indications, mais d'après l'abstraction des indications contraires à ce remede, c'est-à-dire, en suivant l'inverse de la méthode ordinaire. Cette marche m'a réussi, & elle m'a appris que la ligne de séparation entre ces fievres n'étoit pas tracée, ou qu'elle étoit difficile à saisir. L'on doit faire attention aussi aux temps de ces fievres, car le quina, indifférent ou utile dans leur déclin, seroit dangereux dans leur état ou leur augmentation. Voyez M. Leroy, *Mélang. de Méd.* 179.

Le Docteur Grant (*y*) a réfuté en vrai Médecin, ces expériences plutôt chymiques que médicinales, pour ou contre les antiseptiques, relativement à leur maniere d'agir sur la viande, les sucs animaux, mucilagineux, ou sur les différents mêlanges, liqueurs, &c. & les usages ou les effets qu'on a prétendu en déduire, relativement au corps humain. Bordeu (*a*) a parlé fortement aussi contre ces expériences chymiques, auxquelles il ne croit pas. Hippocrate n'étoit pas chymiste, il ne savoit qu'une anatomie grossiere, & ne s'occupoit pas de la connoissance d'un grand nombre de remedes. Cependant, avec des connoissances médiocres dans ce qui s'appelle les accessoires de l'art, il devint le plus grand Médecin qui ait jamais paru, il porta sur-tout ses connoissances sur le pronostic des maladies aiguës, à un point de perfection que nous n'avons encore pu atteindre, quoique aidés de ses ouvrages.

Je ne veux point infirmer les travaux des savants Médecins qui se sont étudiés à développer la marche de la nature, dans le travail de la fermentation, & le rapport que certaines substances, au moyen de l'action de certains agens, de certaines liqueurs, ont avec l'altération ou le mêlange de nos liqueurs; mais je voudrois faire sentir que le corps humain, quoique lié avec tout ce qui l'environne, ne ressemble à rien qu'à lui-même; qu'une fois livrés à ces expériences, à ces analyses, il nous est bien difficile de contenir notre imagination dans les bornes qu'on doit lui prescrire. La chymie moderne nous présente des illusions séduisantes & des expériences captieuses, au sujet de certains sels qui agissent bien différemment sur un corps vivant, que sur des sels d'une nature

(*y*) Traité des fievres, II, 36.

(*a*) *Chemia usus, in Medicinâ ferè nullus*; Juncker. Bord. Rech. sur les malad. Chron. 350.

opposée. Chez nous ils stimulent, picotent, irritent, ébranlent, déchirent, agissent sur les nerfs; au lieu qu'ailleurs ils s'insinuent, s'approprient, s'entredétruisent mutuellement, pour former de nouvelles combinaisons. Nous avons prouvé plus haut que les mêmes remedes produisoient souvent différents effets, que des remedes opposés guerissoient les mêmes maladies; sources de schismes, de disputes & de controverses médicales, & qui ne peuvent se concilier que par l'étude approfondie de cet être animé, qui veut tout savoir, & qui n'a pu encore ébaucher l'art de connoître sa véritable existence physique.

§. VI. Les calmans sont nécessaires dans presque toutes les maladies, mais principalement dans celles qui affectent les nerfs, au point d'occasionner des douleurs, des crispations, des agitations, des insomnies, &c. dans des temps où le praticien ne peut pas du tout espérer de pouvoir seulement pallier ces effets, par les remedes évacuants, altérants, incrassants, &c. Les crises sont souvent précédées de ces troubles, toujours suspects pour un jeune Médecin; le plus exercé ne peut souvent trouver sa sécurité, que dans une fermeté que l'usage seul & l'habitude de voir des malades peut acquerir; mais s'il faut prononcer sur l'événement, il sera souvent embarrassé dans ces fievres malignes, dont la marche est lente, sans crises sensibles (*b*): on ne peut pas du tout espérer que cet état de trouble & d'agitation sera suivi de calme & de mieux être.

Si l'usage des calmans est nécessaire, l'application en est bien délicate. Un grain de *laudanum* donné à contre-temps, fait perdre des moments

(*b*) *Diebus criticis superstitiosè non ita confidere, ut Medicus futuram crisim otiosus expectet; sed ipsas morbi accessiones intueri convenit.* Astruc. *Pathol.* 47.

précieux, il eſt capable de ſuſpendre des ſécrétions avantageuſes, & d'occaſionner des métaſtaſes funeſtes dans les maladies. L'opium & ſes préparations, en procurant un ſommeil tranquille, occaſionne ſouvent des moiteurs favorables & dégage la tête; mais il n'eſt que trop ordinaire de voir ce remede opérer un effet contraire. Il eſt peu de moyens auſſi ſûrs d'appaiſer les actions ſyſtaltiques abdominales, mais quelquefois il ne fait que les ſuſpendre pour les voir renaître après; d'autres fois le laudanum échauffe & altere prodigieuſement, & il eſt beaucoup de ſujets vaporeux qu'il fait vomir; quelquefois il appaiſe certaines douleurs vagues, pour les concentrer ſur quelque partie de la tête.

Tout état ſouffrant, inquiet, agité; les inſomnies, les excrétions violentes, &c. peuvent indiquer l'opium; mais les cas qui contr'indiquent ce remede ſont en plus grand nombre.

1.° Tout état de pléthore, vraie ou fauſſe, eſt incompatible avec les effets de ce remede.

2.° Il eſt dangereux, lorſque le corps eſt ſurchargé de bile ou de matieres glaireuſes, excrémentitielles, dans les premieres voies.

3.° Il ne l'eſt pas moins chez les perſonnes qui ne peuvent le ſupporter, à cauſe de l'idioſincraſie de leur tempérament (*c*).

Par une diſpoſition particuliere de cette épidémie, les préparations d'opium produiſoient rarement ce calme tranquille, qu'on a vu opérer à ce remede dans d'autres cas. Je le crois même nuiſible dans les fievres pétéchiales, & dans toutes les diſpo-

---

(*c*) Les avis que je donne ici, ſur l'uſage des calmants, ne ſont relatifs qu'aux obſervations que nous avons faites ſur les différents ſujets attaqués des fievres épidémiques, auxquels nous les avons adminiſtrés. Ces obſervations ſont par conſéquent bien éloignées de pouvoir ſuffire dans les cas où ces remedes ſont indiqués pour d'autres maladies.

ſitions putrides des humeurs. Souvent l'uſage du laudanum étoit ſuivi le lendemain d'une éruption ſubite des pétéchies, le malade ſe trouvoit plus fatigué. Grant (*d*) a fait cette remarque avant nous, & a ſubſtitué les évacuants & les acidules à ſes préparations.

Un calmant qui nous a très-bien réuſſi pendant la durée de cette fievre, & qui n'a eu aucun des inconvéniens des préparations de l'opium, c'eſt la liqueur minérale anodine d'Hoffman. Nous en avons fait un fréquent uſage; & bien-loin d'en avoir éprouvé des foibleſſes, des anxietés, des chaleurs, &c. nos malades ont toujours paru auſſi ſoulagés par ce remede, que rebutés par ſon odeur qui déplait ſingulierement, ſur-tout aux gens délicats & aux femmes. Cette répugnance ne m'a jamais empêché de l'adminiſtrer; c'étoit au contraire ſouvent un indice de ſes effets ſalutaires. Nous ne nous ſommes pas apperçus que ce remede à la doſe de dix ou quinze gouttes dans de l'eau pure, dans une légere diſſolution de camphre, ou dans la tiſane ordinaire dont nous avons parlé, ait été nuiſible aux perſonnes dont la poitrine nous paroiſſoit délicate, ni aux femmes enceintes. Aux hommes robuſtes, nous en donnions le double de cette doſe, pour calmer l'état de fatigue & de mal-aiſe, dans lequel les jetoient ces diarrhées ſéreuſes, bilieuſes, &c. qui duroient quelquefois pendant trois ſemaines ou un mois; c'étoit même le moyen le plus ſûr & le moins dangereux pour moderer ces évacuations. Nous donnions alors cette liqueur avec le kina, la rhubarbe, les abſorbants, les cordiaux, &c. & toujours avec un ſuccès plus ou moins marqué.

L'effet des remedes les plus appropriés à la

(*d*) Traité des fievres, III, 125.

maladie, n'eſt pas toujours ſûr (*e*); auſſi le Médecin eſt-il obligé de douter tous les jours, d'étudier, & d'apprendre à chaque inſtant à ſe méfier de ſes connoiſſances. C'eſt ainſi qu'il eſt obligé de revenir ſouvent ſur ſes pas, de faire des tentatives que la néceſſité rend inévitables, & de rendre conjectural un art, qui, malgré ſes difficultés, a ſes regles & ſes principes.

§. VII. Les cordiaux & analeptiques ont paru ſi néceſſaires & ſi utiles aux anciens, dans les maladies malignes, que ces remedes faiſoient ſouvent chez eux la majeure partie du traitement. Plus avancés qu'eux dans la connoiſſance de l'Art de guérir, nous faiſons moins d'uſage de ces moyens, nous ſavons même qu'ils ſont dangereux dans le progrès & pendant l'état de la maladie; mais ils deviennent néceſſaires dans cet état des forces abbatues, où les organes affoiblis par la durée & les ſymptomes du mal, ne font plus de fonctions; dans ces circonſtances où les ſucs recrémentitiels ſont notablement altérés, ou lorſque leur ſecrétion eſt interrompue; dans cet état, enfin, où la digeſtion des vrais aliments eſt impoſſible; c'eſt alors que les poudres toniques, quoique peu nutritives, ſont néceſſaires pour ſoutenir l'action des mouvements vitaux; que l'eſtomac a beſoin d'un topique, capable de s'oppoſer à ſon inaction totale, & à ce déſordre qui intercepte l'action du principe de la vie, & qui tient de ſi près à la deſtruction de la machine. Les forces épigaſtriques exercent un empire preſque abſolu, ſur les fonctions de l'économie animale: une goutte de liqueur, la préſence d'un corps amer, âcre, ſtupéfiant, ſont capables de les amuſer pendant quelque temps, & de les empecher d'in-

(*e*) *Vix ullum enim fuerit adeò certum medicamentum, quod ſubindè ſpem Medici non fefellerit.* Hall. *Hiſt. ſtirp.* II, 86; *n. de ellebor.*

terrompre ces oscillations, ces forces toniques & simultanées, qui font le lien le plus principal du cercle de nos fonctions & de la vie.

Lorsque ces maladies avoient duré plus de quinze jours, que le malade avoit maigri considérablement; lorsque la force du pouls avoit diminué, & que le malade refusoit de boire, sans néanmoins laisser appercevoir un mieux être sensible, n'ayant eu aucune apparence de mouvement critique auparavant, nous permettions l'usage de quelques cordiaux. Les mieux indiqués & ceux qui nous ont le mieux réussi, c'étoient les aliments légers & acéteux; les gelées de coins, de groseilles, les griotes ou cerises aigres confites, la panade acidulée avec un peu de jus de citron, une décoction de corne de cerf, dans un verre de laquelle on versoit une cuillerée de vin, le sirop de limon, l'eau de fleurs d'orange, la confection d'Hyacinthe, la thériaque, le diascordium, ont été employés selon les indications, selon les circonstances & le goût des malades. Un analeptique assez dégoûtant, mais qui nous a souvent servi pour les pauvres, c'est le vin rouge dans du bouillon. J'ai observé ailleurs qu'il nous avoit fallu beaucoup de précautions pour user de vin dans cette maladie. Ce dernier moyen nous a paru excellent pour empêcher l'impression du vin sur les nerfs de l'estomac; nous l'avons aussi employé dans la même vue, mêlé avec les tisanes acidules; mais les malades n'en pouvoient supporter qu'une très-petite dose qui ne réparoit pas leurs forces, comme lorsqu'il étoit mêlé dans le bouillon.

Les crêmes farineuses, faites avec le riz, l'orge, le pain, &c., aromatisées avec un peu d'eau de cannelle, de gerofle, une goutte d'huile de muscade, ou même avec du vin dans lequel on avoit fait infuser quelqu'un de ces aromates, faisoient le restaurant le plus sûr & le plus usité. La viande n'a

pu être permiſe qu'avec des précautions : des perſonnes qui avoient mangé pendant plus de dix jours, qui ſupportoient très-bien les ſoupes farineuſes, ſont retombées ou ont eu de légeres indigeſtions pour avoir mangé un peu de bouilli ; les fruits au contraire étoient très-convenables dans preſque tous les cas.

C'étoit dans les moments de la premiere convaleſcence que les malades éprouvoient les moiteurs univerſelles qui annonçoient la fin de la maladie, ou une légere expectoration ſouvent précédée d'une toux importune. Les diaphorétiques légers, tels que la ſerpentaire de Virginie à très-petite doſe, la fleur de ſureau, de coquelicoq, &c., ou une goutte de ſirop de bourrache, de capillaire, d'ériſimum, de fleurs ou de feuilles de tuſſilage dans un verre de tiſane appropriée, ſecondoient les efforts de la nature.

§. VIII. Les véſicatoires, les rubéfians, les irritants, n'ont pas été employés fréquemment. 1.° Nous ſommes perſuadés que l'uſage de ces remedes eſt inconſidéré, & ſouvent dangereux au commencement des maladies. 2.° Dans une maladie qui dirige conſtamment ſa marche vers une partie quelconque, on craindroit de troubler par ces remedes les mouvements de la nature. 3.° Lorſqu'il y a une ſi grande âcreté dans les humeurs, une diſſolution dans le ſang, des hémorragies, il eſt peut-être prudent de les employer avec ménagement (*f*). L'adminiſtration de ces remedes exigeroit un traité plus étendu & plus praticien que celui de Baglivi (*g*) ; ils ſont certainement d'un très-

---

(*f*) Huxham, *Eſſai ſur les fiev.* 118. Grant. *Trait. des fiev.* 218, 221, &c. craignent l'effet des véſicatoires dans les fievres putrides, & ils les emploient dans les maladies inflammatoires dans la vue de fondre le ſang.

(*g*) *De uſu & abuſu veſicantium. Oper. p.* 583.

grand ſecours, mais leur uſage n'a pas été juſqu'ici aſſez bien déterminé.

Lorſque pour avoir été appellé trop tard chez un malade, ou que par la violence de la maladie, l'inconduite des malades, ou le défaut des évacuations, nous avons obſervé des tranſports, le délire, la phrénéſie, nous n'avons pas héſité à faire uſage des cantharides. Leur effet a été ſouvent marqué, ſurtout ſi les malades étoient pâles, avoient des chairs, & ſi leur état n'étoit pas déſeſpéré. Si au contraire les malades étoient maigres, exténués par la diarrhée, avec la peau ſeche, &c., les véſicatoires étoient ſouvent inutiles. J'ai eu occaſion, ſoit par le défaut des mouches cantharides, ſoit parce que j'en craignois les effets relativement à quelque vice des voies urinaires, ou à la diſpoſition gangreneuſe du ſang, d'employer la renoncule bulbeuſe (*b*), écraſée & appliquée ſur la peau pendant deux, trois ou quatre heures. Ce remede m'a réuſſi ſans autre inconvénient que celui d'opérer plutôt ou plus tard, ſelon que la ſaiſon eſt plus près ou plus éloignée du printemps, ſelon que le ſol eſt plus chaud, plus humide ou gras, ou enfin ſelon la ſenſibilité & l'âge des ſujets : ſans ces inconvénients, je n'héſiterois même pas à préférer cette racine aux cantharides.

L'effet des véſicatoires eſt d'attirer les humeurs ſur la partie où ils ſont appliqués ; mais indépendamment de cet effet, qui eſt le plus ſenſible, ils en produiſent un autre qui n'eſt pas moins utile, & qui eſt ſouvent regardé comme miraculeux. Une emplâtre quelconque pince la peau, la préſerve des impreſſions du froid ou de l'air extérieur, entretient la partie dans une douce tranſpiration, fait croupir cette humeur ſur la partie, l'humecte, excite la rougeur, la ſortie de quelques puſtules,

(*b*) Linn. *Spec. plant.* 778. Hall. *Hiſt. ſtirp. n.* 1174. *

fait élever des cloches, évacue la sérosité, le sang & les autres humeurs. L'application la plus douce, la plus tempérée & la plus insipide, un morceau de flanelle sur une seule partie, tandis que le reste du corps est couvert par un linge doux, sont capables d'opérer des changements inexplicables sur un corps vivant. Il semble que ces remedes operent, parce qu'ils changent l'uniformité de la peau, parce qu'ils interrompent l'uniformité des sensations, & que les nerfs différemment affectés dans cette partie, changent l'ordre de leurs mouvements, & la convergence de ces irritations douloureuses, qui se portoient auparavant sur une autre partie.

Si un remede si foible peut occasionner des changements si avantageux sur un corps malade, il n'est pas douteux que la plus légere cause peut occasionner ces douleurs vagues, spasmodiques, nerveuses, sans matiere, qui tourmentent les malades, & embarrassent souvent les Médecins; delà l'explication la plus naturelle de ces maux de nerfs cruels, de ces humeurs vagues & de ces douleurs errantes çà & là, que Bordeu a prétendu expliquer par l'action du tissu cellulaire. (*i*)

Il faut donc d'abord dans l'usage des vésicatoires considérer cet effet, qui a toujours lieu avant & indépendamment de l'évacuation d'une humeur quelconque. Il ne faut pas oublier cependant que les corps peuvent à la longue s'habituer à l'un & à l'autre effet. S'il n'y a chez les malades que sensibilité & peu d'humeurs, l'usage d'une application extérieure peut être permis; mais il faut alors que cette application soit moins irritante en raison de cette trop grande sensibilité. Chez les personnes au contraire où il y a moins de

(*i*) Recherches sur le tissu muqueux. *Paris*, *in*-12. 1767. *chez Didot.*

délicatesse, plus d'humeurs à évacuer, il faut irriter davantage pour en faciliter l'écoulement; l'irritabilité étant alors en raison inverse de ces mêmes humeurs, il s'ensuit que l'on devra la calmer au lieu de l'augmenter en certains cas. Mais si une petite partie de la surface de la peau arrêtée & fixée par une application quelconque, attire à elle, ou fait cesser les crispations, les douleurs qui se portoient ailleurs, il s'ensuivra que ce topique deviendra un excellent antispasmodique en plusieurs cas.

Les topiques, les applications de toute espece, les sinapismes, les rubéfiants, épispastiques, &c. les ventouses seches & scarifiées, les setons, les cauteres, les saignées locales, les frictions, les bains partiels & même universels, les immersions de certaines parties dans l'eau ou dans un milieu quelconque de densité différente, produisent à peu près les mêmes effets.

Le peuple qui ne prononce en faveur des remedes que d'après l'expérience, est en usage d'employer des applications extérieures dans beaucoup de maladies. Un peu de blanc d'œuf avec une pincée de farine, appliqué sur le sommet de la tête d'un enfant nouveau né, calme des convulsions auxquelles ces enfants sont sujets. Dans ce pays, le peuple est encore en usage d'appliquer des pigeons, des poulets, des chats ouverts tout en vie sur la poitrine, sur le côté, sur la tête, ou aux pieds de ceux qui souffrent des douleurs pleurétiques, phrénétiques, rhumatismales dans ces parties. Une peau de mouton fraîchement tué, appliquée sur les parties contuses, engorgées par les humeurs, sur les œdémes, a souvent réussi. Les limaces écrasées, appliquées sous la plante des pieds, guérissent quelquefois la cachexie & l'anasarque dès son commencement. Riviere fit une semblable application chez un malade attaqué de fievre maligne, lequel ne vouloit

prendre

prendre aucun remede, & réussit par-là à lui procurer une sueur favorable (*i*). Prosper-Alpin ayant appris des Médecins Egyptiens à guérir beaucoup de maladies par les ventouses profondément scarifiées, employa cette méthode en Italie à son retour avec succès (*k*). Ce remede, à l'aide d'un seul purgatif, guérit un enfant de dix ans attaqué d'une fievre tierce; une femme qui avoit un hépatitis, une autre qui avoit une fievre aiguë, &c. La liste des remedes spécifiques seroit trop longue, s'il falloit recueillir le nom de tous ceux qui ont guéri des maladies; ces collections sont dignes des charlatans, des gens à secrets; mais un Médecin doit s'étudier à en connoître les effets, & à déterminer les moments favorables où il convient de les placer.

Nous avons dit ailleurs que des légeres scarifications à la langue guérissoient les bêtes à corne d'une maladie mortelle qui leur fait légérement enfler cette partie. Nous sommes témoins tous les jours des bons effets d'un petit nombre de remedes que les gens de nos campagnes administrent indifféremment à toutes les maladies de ces animaux. Des saignées légeres à la queue, un seton avec la racine d'ellebore (*l*) au fanon, un sachet plein d'avoine bouillie dans le vin rouge, & appliquée brûlante sur le dos, quelques incisions qui ne sont que des scarifications pour ces animaux; voilà des remedes qui operent des effets aussi sûrs, aussi

(*i*) Observ. communicat. viij. Le même auteur, cent. I. 46, ne craignoit pas d'appliquer successivement cinq vésicatoires sur le même malade.

(*k*) *Medicin. Ægypt.* cap. IV, p. 82.

(*l*) *Elleboraster maximus*, Lobel. icon. 679. Blakv, tab. 57. Hall. hist. stirp. n. 1193. Quelques personnes préferent l'ellébore verd, *elleborus viridis.* Linn. Spec. 784. Hall. n. 1192; mais cette espece est plus rare, il faut la cultiver, au lieu que l'autre se trouve par-tout. D'ailleurs la chose est indifférente, elles sont également bonnes l'une & l'autre; mais l'éllebore puant est plus violent; il ne faut pas l'employer intérieurement.

sensibles & aussi salutaires, que ceux de la thériaque, de l'huile de cade, du vin poivré, & autres remedes internes, sont obscurs & souvent nuisibles.

La maniere dont on guérit les avives (*m*) des chevaux, & autres bêtes de somme, & celles des cochons dans ce pays-ci, n'est pas moins intéressante. On se contente d'inciser la peau pour ouvrir une glande qui se trouve entre les maxillaires & les veines jugulaires; on irrite avec la lance des flammettes cette plaie nouvellement faite; on introduit un peu de graisse pour entretenir la plaie ouverte, & un grain de sel pour l'irriter. Ce traitement est aussi sûr qu'il est aisé à pratiquer, & il est rare que l'animal en meure, s'il est administré de bonne heure, & avant que le mal ait fait beaucoup de progrès.

Les moutons sont sujets dans ce pays à une maladie aiguë, qui accélere fortement la respiration & le pouls, fait battre les flancs, &c.; & l'on voit chez eux l'image d'une jeune personne attaquée d'une simple mais vive inflammation de poitrine. Cette maladie regne au printemps, & plusieurs en deviennent pulmoniques, & meurent de sécheresse. L'on coupe le bout des oreilles, ce qui fait une saignée de deux ou trois onces qui soulage l'animal; ensuite on leur lie fortement la queue aussi près du corps qu'il est possible, & on la laisse ainsi douze ou quinze heures à proportion de la violence du mal; si la respiration est moins précipitée, & que l'animal ait l'air étonné & beaucoup de chaleur, on dit qu'il a le *felage*, c'est-à-dire un amas de fiel ou de bile, maladie souvent mortelle, & qui ordinairement est une inflammation du foie; alors on fait peu ou point de saignée, mais on attache & on serre promptement la queue,

(*m*) Maladie qui se connoit par l'enflure & l'engorgement des glandes du cou & des parties voisines.

comme on l'a dit ci-dessus. Le lendemain, ou dix, douze, ou quinze heures après, la queue est plus ou moins enflée en dessous de la ligature, en raison de la force de la pression & de la violence de la maladie. On scarifie cette partie, il en sort une sérosité claire ou rougeâtre dans le premier cas; jaune, verdâtre ou brune dans le second : il est bien rare que l'animal périsse si le remede a opéré cet amas de sérosités; plusieurs prétendent que la saignée est contraire dans le dernier cas; ce qui peut être vrai quelquefois, mais non pas toujours.

Je regarde ces différents remedes comme des irritants, capables de faire une diversion avantageuse aux oscillations nerveuses, aux forces vitales, &c., d'agir à cet effet comme des antispasmodiques excellents, & d'opérer une résolution avantageuse sur la partie malade, en attirant au dehors le courant des humeurs qui suit ordinairement l'irritation douloureuse des parties.

La médecine chez les Egyptiens, du temps de Prosper Alpin, se bornoit à un petit nombre de grands remedes; elle se rapprochoit par-là de celle de nos Vétérinaires & de celle des anciens: la nôtre, en se perfectionnant, est devenue plus étudiée, plus bénigne, plus recherchée, plus compliquée, & souvent moins utile.

Nous avons dit plus haut que les frictions, les bains & même les saignées, se rapprochoient en quelque sorte des vésicatoires par leurs effets. Ne perdons pas de vue le double effet d'irritation & d'évacuation de ces remedes, & nous verrons que plusieurs moyens usités dans l'art de guérir, quoique différents en apparence, n'en ont pas d'autres. Les frictions irritent plus & évacuent moins; les bains froids irritent beaucoup & évacuent peu; les bains chauds évacuent peut-être plus qu'ils n'irritent; les bains tiedes semblent d'abord n'opérer ni l'un ni l'autre de ces effets, mais il faut les en-

visager ainsi que les autres relativement au relâchement de la peau, à l'effet qu'ils produiront à l'avenir, au degré de chaleur dans lequel nous vivons, & par rapport à l'état de nos solides. La saignée irrite peu & évacue beaucoup : si cependant elle est très-médiocre, ou souvent réitérée sur la même partie, ou sur une partie voisine, elle devient irritante par l'effet de la piquure, de la ligature, de l'impression qu'elle produit sur le systême vasculeux, & elle se rapproche beaucoup alors de l'effet des ventouses, des sangsues, des scarifications, &c.

En résumant quelques idées éparses dans ce chapitre, observons que la médecine pourroit être simplifiée ; 1.° Relativement à l'origine de la bile, aux effets de cette humeur dans nos corps, & aux moyens de l'évacuer ; 2.° En présentant l'effet des vésicatoires, & autres remedes irritants, &c., sous leur vrai point de vue ; 3.° Que d'après ces idées plus simples, on trouveroit le moyen de rendre raison du succès de certaines méthodes opposées, & en apparence inconciliables ; 4.° Que c'est sur-tout dans les traitements des fievres malignes que les Médecins ont été peu méthodiques, employant tantôt un traitement & tantôt un autre, & que nos observations prouvent que l'une & l'autre méthodes peuvent guérir par leur effet sur les parties sensibles, sur le principe de la vie.

Si je suis entré dans quelques discussions théoriques à ce sujet ; c'est bien malgré moi, car je n'ai jamais prétendu rendre raison des causes, mais seulement tâché d'observer les effets, & de les exposer tels qu'ils se sont présentés dans le cours de mes observations.





CHAPITRE VIII.

Des Crises.

LA crise est regardée comme le terme ou l'excrétion de toute maladie (*a*) ; on la définit un mouvement des forces vitales, un effort de la nature suivi de quelque évacuation qui termine la maladie. La crise se présente sous plusieurs faces ; tous les couloirs de notre corps, les dépôts même sont réputés critiques ; de sorte que toute évacuation sensible ou insensible qui termine la maladie, ou qui soulage considérablement le malade, est regardée comme une crise. Il dépend des Médecins de donner le nom de crise à ces évacuations tranquilles, ou peu marquées, peu ou point différentes des excrétions naturelles. Nous sommes portés à ne regarder comme telles que les évacuations ou autres mouvements sensibles, suivis d'un changement considérable en mieux. (*b*)

Nous n'avons observé aucune crise marquée chez nos malades attaqués des fievres malignes de cette constitution. Leur terminaison s'annonçoit par la douceur de la peau, l'état naturel du pouls,

(*a*) M. Leroy, traité des pronostics, pag. 91 & suiv. M. Pringle, mal. des armées, I. 220, ont déjà rejetté les jours critiques. Je conviens avec eux d'avoir observé des crises salutaires aux jours pairs, & des crises mauvaises, la mort même, les jours impairs. S'il est arrivé à la plupart des Médecins d'observer le contraire, n'ont-ils pas vu, comme nous, plusieurs cas exceptés ? Il en est peu de vraiment instruits qui puissent le nier.

(*b*) *Omnes crises cum manifesta evacuatione fiunt*, *vel cum abscessu.* Hipp. Progn. ex Dod. prax. P. H. C. I. *Corpulenta reddatur dejectio*, *morbo eunte*, *in judicationem oportet.* Hipp. prædict. apud Galen, n. xvj.

des urines, des déjections, & par un sommeil tranquille. Quelques malades avoient des moiteurs marquées, d'autres des crachats bien conditionnés, mais tenaces ; le plus grand nombre guérissoient d'une maniere insensible, & passoient de l'état de maladie à l'état de convalescence par des nuances imperceptibles. (*c*)

Plusieurs Médecins, persuadés qu'aucune maladie ne peut guérir sans crise, regarderont comme telles ces sueurs ou ces moiteurs salutaires, que nous avons dit avoir observé chez le plus grand nombre de nos malades sur la fin de leur maladie. Ils iront plus loin encore, ils croiront que la crise ne m'a pas été sensible lorsque je n'en ai pas observé, ou qu'étant peu marquée je n'ai pas su la voir. Je conviens de tout, pourvu qu'on s'entende ; mais je me mets peu en peine de savoir comment la nature opere, lorsque ses mouvements sont pour nous imperceptibles.

De ce que nous avons observé quelques sueurs, comme paroissant sur la fin de la maladie, il ne s'ensuit pas que cette évacuation ait été regardée comme avantageuse dans l'état ni au commencement. Huxam (*d*) & Grant (*e*) les ont regardées comme toujours nécessaires pour la guérison des fievres qu'ils ont décrit ; mais je puis assurer les avoir observé le plus souvent symptomatiques, puisque la plupart du temps elles étoient partielles, & ne contribuoient nullement au soulagement du malade.

(*c*) Les fievres putrides & pestilentielles n'ont ni coction ni crises. Grant. traité des fievres, III. 207. *Ex hisce epidemicis febribus, tam mixtis quàm simplicibus, nulla crisis perfecta apparuit unquam.* Bianch. Hist. Hepat. 747. Home parlant d'une fievre épidémique qui regna parmi les troupes angloises, dans la Flandre, en 1742, observe que cette maladie duroit souvent cinq à six semaines, & qu'elle n'avoit nulle crise sensible. *Princip. de Med.* 447.

(*d*) Ess. sur les fievr. 143.

(*e*) Traité des fievr. III. 196 & 237.

Les hémorragies & les crachements de ſang, n'étoient pas plus déciſifs que les ſueurs dans cette maladie (*f*); en général ces ſymptomes étoient d'autant moins dangereux, qu'ils paroiſſoient plutôt, ils étoient l'effet de la fievre dans le premier cas; au lieu qu'ils dépendoient de la diſſolution du ſang dans le ſecond.

Les urines dépoſoient ſouvent pendant le premier ſeptenaire de la maladie : ſi la fievre étoit modérée, le nuage étoit petit, & touchoit rarement le fond du vaſe ; ſi elle étoit plus forte, le nuage étoit briqueté, & il y avoit un peu de ſédiment blanc ou de même couleur ; ſi la fievre étoit violente, le ſujet robuſte, bilieux, &c., les urines étoient rouges d'abord, devenoient troubles & *jumenteuſes* (*g*) par le refroidiſſement : dans le progrès de la maladie, ces urines devenoient claires, comme nous l'avons dit ailleurs, inconſtantes, & ne changeoient que ſur la fin.

Nous n'avons obſervé que deux fois le pouls vraiment critique & dilaté dans cette fievre ; on ne pouvoit donc pas plus s'en rapporter au pouls qu'aux ſignes tirés des autres parties ; le pouls intermittent accompagnoit la diarrhée, & s'obſervoit chez les ſujets dont la maladie a été très-longue.

Lorſque les ſelles prenoient de la conſiſtance, elles s'éloignoient inſenſiblement, & la maladie approchoit de ſa fin. Il n'eſt pas rare d'avoir obſervé des glaires, des mucoſités, des raclures d'inteſtins; mais ces matieres n'étoient dangereuſes qu'autant qu'elles étoient accompagnées de ſymptomes graves; ſouvent elles annonçoient la convaleſcence.

Les crachats dont nous avons déjà parlé, n'étoient

(*f*) Il en eſt des hémorragies comme des ſaignements du nez ; il n'eſt aucun ſigne certain qui indique ſi elles ſont ſalutaires ou ſymptomatiques. *Bord. Rech. chron. p.* 142.

(*g*) Ainſi nommées, à cauſe de leur couleur trouble & ſemblable à celles des chevaux.

ni abondants, ni constants chez tous les malades; de sorte qu'ils guérissoient lorsque le sang étoit suffisamment purgé & diminué par la fievre & par la diarrhée colliquative, que l'une & l'autre cessant, les secrétions reprenoient leur cours & leur consistence : quelquefois avant qu'il se fît aucune secrétion de salive & de mucosité dans la bouche, les malades éprouvoient des crachotements de sang, qui ne venoient que du palais, ou des autres parties de l'arriere-bouche : ces crachats étoient alors plus allarmants que dangereux; cependant ils exigeoient quelques acidules & la diete végétale.

CHAPITRE IX.

Remedes préservatifs.

LES anciens ont fait des recueils & des listes très-longues contenant les remedes prophilactiques ou préservatifs des maladies dangereuses. Il en est un petit nombre qui méritent d'être rapportés; il seroit bien à souhaiter que les Médecins pussent découvrir un remede au moyen duquel ils pourroient affronter tous les périls, & se livrer sans réserve & sans crainte au salut de leurs semblables. Mais il n'est que trop vrai qu'ils partagent souvent en pure perte les ravages du fleau qu'ils cherchent à détruire (*h*); il n'est que trop vrai encore que la crainte s'empare souvent de leur esprit, & qu'il en résulte ce triple malheur d'être par-là moins en état de se prêter au secours des malades, de se disposer à contracter plutôt la maladie, & d'augmenter la terreur du peuple, de le disposer même à renoncer aux secours de la médecine. Nous ne

(*h*) *Medicus . . . . ex aliorum calamitatibus, proprias sibi demetit molestias.* Hipp. de Flat. Ed. Hall. III. 434.

connoiſſons aucun remede pour guérir la prévention ; s'il en exiſte, ils ſont pour des gens plus crédules & moins inſtruits ; chaque Médecin doit être ſon juge à cet égard, mais il auroit tort de reculer, de refuſer ſon miniſtere & ſes ſecours à l'humanité, après s'être obligé ſur la foi d'un ſerment ſolemnel, de vouer ſes jours, ſes talents & ſa vie pour la ſanté des hommes. Ce que nous pouvons dire de plus vrai & de plus conſolant pour les gens deſtinés au ſervice des malades, c'eſt qu'ils ſont d'autant moins diſpoſés à contracter leurs maladies, qu'il ſont plus habitués à vivre parmi eux. C'eſt une vérité connue de tout le monde ; le corps humain, par une propriété qui lui eſt particuliere, s'habitue au bien & au mal, & ſait convertir l'un & l'autre avec le temps en une parfaite indifférence. C'eſt ainſi qu'élevés parmi les malades dans les Hôpitaux, nous apprenons à les ſervir, à compatir à leurs ſouffrances ſans nous ébranler, & que nos corps habitués au contact des miaſmes morbifiques, à la tranſpiration des corps malades, à l'exhalaiſon des plaies les plus infectes, ne ſe reſſentent plus de leur impreſſion. La Providence a ſi bien ordonné les choſes, que les hommes peuvent profiter des malheurs de leurs ſemblables, même des reſtes de la mort, pour s'inſtruire & ſe rendre utiles, s'ils ont ſoin de s'habituer peu à peu à ce pénible exercice. Il leur falloit un moyen pour ſe garantir eux-mêmes ; ils l'ont trouvé tout naturellement ; ils n'ont qu'à vivre pendant un certain temps dans un Hôpital, & ils ſeront à l'abri de la plupart des maladies à l'avenir.

La pratique d'un Médecin exercé, eſt pour lui un hôpital ambulant ; ſon corps, ſes humeurs peuvent, comme ſes nerfs, s'habituer peu à peu à recevoir impunément les impreſſions de l'exhalaiſon des malades ſans en être altérés ; ſes yeux & ſon odorat affectés par des objets diſgracieux,

& par des odeurs rebutantes dans les premiers temps, n'éprouvent plus dans la suite les mêmes sensations; aussi vit-il tranquille dans un état qui paroît si rebutant pour les autres. Il faut détourner les yeux du malheur d'autrui lorsqu'on ne veut pas en faire le sien, disoit un celebre Médecin (*i*), c'est-à-dire qu'il ne faut pas s'alarmer; il faut jouir d'une bonne santé, & de la perfection de ses fonctions, c'est-là le meilleur préservatif (*k*).

C'est d'après ce double moyen, l'habitude du corps & la tranquillité d'esprit, que les gardes-malades mangent, vivent & couchent parmi les malades, même parmi les pestiferés, sans contracter de maladie (*l*). Ce sont ces mêmes moyens que je crois devoir proposer à ceux de mes confreres qui pourroient se faire une peine de remplir ce devoir le plus sacré de leur état, celui de voir les maladies populaires. Ceux qui par état, comme les Juges, les Curés, les Notaires, & autres personnes publiques, pourroient craindre en exerçant leurs devoirs & leurs charges, trouveront ici le meilleur préservatif dans l'exercice fréquent de leurs fonctions. Il n'en est pas de même du peuple, on ne doit pas l'obliger à voir les malades : peu attentif aux moyens de se préserver, trop susceptible au contraire de se laisser prévenir & de s'épouvanter, il faut plutôt lui défendre de se trop communiquer : il faut néanmoins le ménager encore à cet égard; il n'aime jamais à être brusqué, & il s'effarouche ou s'épouvante facilement. Je laisse à MM. les Magistrats les autres précautions à prendre en pareil cas; je me contente ici des moyens que j'ai employés, & que je crois devoir employer comme préservatifs pour les maladies épidémiques & contagieuses.

(*i*) Lorry, traité des aliments. II. 355.
(*k*) *Ibid.* pag. 353.
(*l*) Grant. traité des fievr. III. 22.

Les remedes préſervatifs qui ſont à la portée du peuple & au pouvoir du Médecin, ſont de deux claſſes ; les uns ſont généraux & les autres particuliers : les premiers ſont employés utilement en tout temps ; mais les derniers regardent plus particuliérement le temps de l'épidémie.

Dans la premiere claſſe que nous pourrions appeller préſervatifs éloignés, il faut comprendre les moyens de corriger le mauvais air d'un pays, ou ſa diſpoſition à occaſionner des maladies. Les cauſes de l'air ne ſont pas en notre pouvoir ; mais nous avons bien des moyens pour modérer ſes effets, lorſque nous ſavons en profiter. La maniere de conſtruire les habitations influe beaucoup auſſi ſur les maladies épidémiques ; & l'exercice, les travaux, les aliments, les boiſſons, &c. ; tout concourt plus ou moins à favoriſer, ou à retarder le progrès de ces maladies.

Le Valgaudemar étant une vallée étroite, profonde, ombragée, où un air épais & humide croupit preſque toute l'année par le défaut des vents, il faut d'abord chercher des moyens pour rendre les habitations plus ſeches & plus aérées. On ne ſauroit mieux remplir cette double vue, qu'en ſubſtituant des planchers au pavé qui forme l'aire des maiſons ; élevant ces planchers au-deſſus du ſol extérieur, donnant aux planchers ſupérieurs au moins huit à neuf pieds de hauteur, faiſant agrandir les fenêtres, & abattre les arcs qui les bornent, en les mettant à couvert, évitant la communication des écuries ; il faudroit auſſi éloigner des murs les groſſes ſources d'eau, les foſſés, les aqueducs ; entretenir du feu pendant l'hiver, & conſeiller aux habitants de travailler au moins une heure ou deux tous les jours, ou de deux jours l'un, dans cette ſaiſon. Il faudroit auſſi que les maiſons les plus baſſes, les plus humides, ou qui n'ont pas de ſoleil pendant deux ou trois mois de l'hiver,

eussent une petite fenêtre opposée à la grande, & qu'on ouvriroit quelquefois dans un temps sec, & lorsque la rigueur du froid le permettroit. A l'égard des aliments, il faudroit recommander un régime un peu dessechant à ceux dont les facultés sont aisées, quelques aromates, des épiceries, un peu de vin, mais sans abus ; du pain bien cuit : il faudroit avoir soin aussi d'élever les lits, & de ne jamais coucher dans les écuries (*m*).

Dans le Champsaur, comme le pays est naturellement sec & aéré, on auroit peu de ces moyens généraux à mettre en usage pour se préserver des maladies épidémiques. La propreté, l'éloignement des fumiers qu'on entasse souvent devant les portes ou les fenêtres, les maisons un peu plus aérées, l'exercice en hiver, ayant soin d'éviter ces passages subits du chaud au froid, du travail au repos, seroient des précautions faciles, dont on ressentiroit bientôt l'utilité. Par ce moyen, on empêcheroit le développement de ce caractere de malignité, si fréquent dans les maladies du peuple. Dans le Valgaudemar, on verroit non-seulement les épidémies plus bénignes, mais encore les maladies endémiques moins fréquentes, & peut-être parviendroit-on un jour à les éteindre entiérement. Le goître défigure la moitié du sexe dans cette vallée ; cette maladie se perpétue ensuite souvent chez les générations futures ; elle se complique avec différents vices chez les différents

(*m*) M. Charmeil, dont nous avons déjà parlé, a observé que le mauvais usage dans lequel sont les gens du Queyras, de coucher dans les écuries, les rend quelquefois sujets aux œdématies, aux coups de sang, & même à un délire chronique, qui dégenere souvent en démence. Cet habile Chirurgien m'a ajouté qu'il ne pouvoit soupçonner d'autre cause de certaines folies assez ordinaires dans ces vallées. L'air humide des écuries peut agir de maniere à empêcher la transpiration; & une disposition particuliere du pays, porter les humeurs à la tête pour occasionner cette maladie.

tempéraments; delà les races maladives, contrefaites, & la dépravation de l'espece (*n*).

A l'égard des préservatifs particuliers, dans le temps d'une épidémie regnante, ils regardent ou les aliments, ou les remedes. L'exercice, les travaux, & les autres occupations, doivent être modérés : tout excès est dangereux dans ce temps-là. Il ne faut pas non plus négliger la propreté, le renouvellement de l'air dans les appartements, ni les autres secours dont nous avons parlé à l'article précédent. MM. les Curés, qui sont les gardiens du peuple, doivent redoubler leurs attentions à cet égard ; souvent le Médecin n'est appellé que lorsque la maladie a déjà fait certains progrès : c'est donc à ces Pasteurs zélés que sont réservés les premiers avis ; le plus grand nombre est assez instruit pour en sentir l'utilité, & en diriger l'application. Il est inutile d'insister ici sur le danger où s'expose le peuple assemblé à l'Eglise ou autrement, dans le temps d'une épidémie regnante. C'est donc le cas d'abréger les cérémonies religieuses, de renvoyer celles qui exigent des exercices pénibles, telles que les processions, les missions, les vogues, crainte de propager le germe de la maladie, & la rendre plus meurtriere, plus contagieuse, sur-tout dans le temps des chaleurs. Des Curés pieux & trop peu instruits sur le physique du corps, ont cru devoir ordonner le jeûne dans ces temps de calamité : je puis assurer, à moins que Dieu, par une grace spéciale en faveur de cette abstinence, ne daigne préserver de maladie ceux qui l'observent, que le jeûne en lui-même

---

(*n*) Il faut lire à ce sujet l'excellent traité d'Hippocrate, *de aere aq. & locis*, que M. de Haller a placé à la tête des œuvres du pere de la Médecine : c'est un chef d'œuvre & un modele parfait pour faire naître des idées en ce genre.

est très-dangereux dans un temps d'épidémie (*o*). Notre corps est comme une éponge, perméable à tous les fluides subtils, & à tous les corpuscules qui flotent dans l'athmosphere qui l'environne ; mais avec cette différence qu'il exhale plus ou transpire en raison de la plénitude de ses vaisseaux. Si au contraire notre corps est vuide, les vaisseaux s'en ressentent, & les pores de notre peau peuvent alors absorber beaucoup plus de l'athmosphere, qu'ils ne transpirent au dehors : de sorte que dans l'état de plénitude, nous donnons à l'air ambiant ce qu'il nous rend lorsque nous faisons abstinence. La transpiration pulmonaire est à peu près soumise aux mêmes loix ; il nous importe donc beaucoup d'être toujours en état de transpirer plutôt que dans la nécessité de pomper, d'absorber les fluides qui nous environnent, puisqu'il est prouvé que l'air est un véhicule ou un moyen plus que suffisant pour nous transmettre les maladies les plus dangereuses.

Les secours diététiques & médicinaux doivent seconder les moyens gymnastiques que nous avons proposés ; quoiqu'ils puissent être moins généraux, relativement au genre de fievre ou épidémie regnante, que les secours dont nous venons de parler, il en est cependant quelques-uns dont on peut faire un usage assez étendu.

Les aliments doivent être plutôt tirés des végétaux que des animaux : il ne faut cependant pas proscrire entiérement la viande aux personnes qui y sont habituées, mais leur recommander de la prendre fraîche, jeune ; d'éviter les ragoûts, le gibier, & toutes sortes de volailles, excepté le poulet ; il faut aussi qu'ils aient attention de manger plus de pain qu'à l'ordinaire, & de manger alternativement un

(*o*) Le jeûne doit être absolument proscrit du régime en temps de peste. Lorry, traité des alim. II. 355.

peu de maigre, des herbes tendres, des racines, ou du fruit (*p*) ; ceux pour qui le régime au maigre est indifférent, feront très-bien de le préférer : ici, les aliments les plus convenables sont ceux qui se digerent le plus facilement, les végétaux frais, les fruits acidules, les fruits cuits, les gelées, conserves, &c. : il faut cependant proportionner ces aliments aux usages & aux tempéraments.

Le vinaigre parmi les remedes préservatifs, occupe le premier rang ; on peut en mêler dans les boissons, dans les aliments, en flairer continuellement, le répandre dans les appartements, ou l'évaporer dans des bouteilles exposées sur un rechaud, ou en le versant sur une brique, une pierre, ou une pêle chaufées au feu. Je ne m'arrêterai pas ici à rapporter les éloges que les Médecins ont fait du vinaigre, comme préservatif de plusieurs maladies ; il suffit d'observer que ses bons effets ont justifié le grand usage qu'on en fait depuis des temps immémorés, & qu'il fait la base des liqueurs de senteur, ou des compositions prophylactiques les plus estimées (*q*). Le vinaigre est une liqueur acide volatile, très-propre à corriger les qualités sceptiques de l'air, à répandre un parfum agréable, & à exciter les forces vitales, en irritant, en stimulant la bouche ou l'estomac. On l'a employé contre les effets des poisons les plus terribles,

---

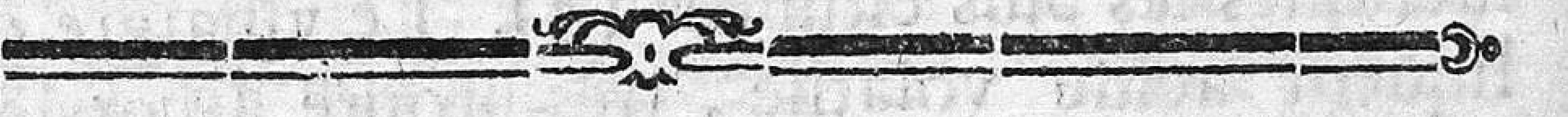
(*p*) Comme j'écris dans un pays (le Dauphiné) où les fruits sont généralement sains, je me crois dispensé d'entrer dans le détail des exceptions de ceux qui sont nuisibles relativement au climat, ou qui ne sont pas usités comme aliments.

(*q*) *Præservationis causâ oximelite meo utor, alterutro vel mixtis, nec puto efficacius quidquam reperiri posse.* Gesn. epist. p. 76. a. Les formules de ces compositions se trouvent à la fin du même ouvrage, dans son livre des Aconito p. 21. C'est un composé d'aromates amers, de racines purgatives, de feuilles d'ellebore blanc & noir, infusées, ensuite bouillies & évaporées dans le vinaigre, & le résidu est édulcoré avec le miel, le sucre, & aromatisé avec les épiceries.

contre l'opium, la belladonna, &c. (*r*); il remplit tout-à-la-fois plusieurs indications, & il est peu de personnes auxquelles il soit nuisible.

Les autres liqueurs antiputrides, comme le vin, l'eau-de-vie, l'esprit de vin, le cidre, la biere, le tafia, &c., peuvent être employés, mais avec moins de succès que le vinaigre. On peut brûler aussi des aromates, de la lavande, du genievre, de l'encens, &c., pour parfumer l'air, & chasser ou corriger les miasmes putrides, par l'évaporation de ces aromates qui sont tous antiseptiques.

Une précaution salutaire en temps d'épidémie, & qui mérite d'autant plus notre attention, que le peuple est dans ce pays, par un préjugé ou par une erreur grossiere, dans un usage contraire, c'est de changer souvent les lits des malades, pour éviter de le laisser croupir dans l'infection & la mauvaise odeur; séjour aussi triste pour lui que dangereux pour ceux qui l'approchent : l'on craint mal-à-propos le linge blanc de lessive; mais lorsqu'il est bien sec, il ne peut produire aucun mauvais effet.



CHAPITRE X.

OBSERVATIONS CHOISIES, servant de modele à toutes les variétés principales de l'épidémie.

LES Médecins paroissent tous fort savants & fort méthodiques dans leurs écrits, mais les observations fidellement rapportées sont le creuset d'épreuve de leur capacité. Ailleurs, l'imagination

(*r*) Observ. sur la peste de Marseille, *Ed. in-12. p. 8.*

fait

fait souvent le principal mérite de celui qui, au moyen de certains apperçus, sait la faire jouer, pour présenter ce qu'il dit & ce qu'il veut persuader, sous le point de vue le plus frappant : les tropes, les figures, le beau, le merveilleux, n'y sont pas oubliés ; mais ici ces lieux communs ne servent qu'à déparer les observations : c'est un tableau fidele qui ne souffre que très-peu de coloris, les traits de la vraisemblance, cette série nuancée, cette gradation de faits qui ne se ressemblent pas, & qu'il ne faut pas chercher à vouloir expliquer, mais les présenter tels que la nature les produit, en sont les seuls ornements. Si j'écrivois dans l'espoir de me faire un nom, j'aurois évité de lever ici le masque qui laisse voir à nud la marche que j'ai suivie, mais qui peut-être ne me justifiera pas toujours. J'écris pour les Médecins, pour des gens instruits, capables de me juger ; ils trouveront peut-être de la pusillanimité, de la naïveté, des détails minutieux dans mes observations ; mais je les prie de remarquer que mon travail regarde un pays presque inconnu & presque inaccessible aux sciences. Il est peu d'observateurs qui puissent imiter Hippocrate dans sa précision ; il possédoit supérieurement l'art de généraliser les faits, d'esquisser les grands tableaux par des coups de crayon qui, quoique peu suivis, décelent les grands maîtres. Je sens combien je suis éloigné de cette énergie & de cette force qui le caractérisent, mais je me propose de me rapprocher de lui par la franchise & la candeur qui lui sont propres.

J'ai suivi dans ces observations l'ordre dans lequel elles se sont présentées. Je ne donne que très-peu d'explications des faits observés ; je me contente de quelques-uns qui ne se trouvent pas dans le corps de cet ouvrage.

I.re *Observation. 18 septembre.* Champsaur.

Une femme, âgée de quarante-quatre ans, pâle, bilieuse, d'un caractere fort vif, ayant été réglée abondamment, & eu quelques pertes qui avoient cessé depuis un an, eut des frissons assez marqués, précédés de dégoûts & de nausées durant quelques jours.

Le 2, chaleurs ardentes dans les entrailles, douleur à l'orifice supérieur de l'estomac & à la tête, sécheresse à la langue. Tisane nitrée, avec la casse & les tamarins.

Le 3, pouls vif, fréquent (à 90 pulsations), dur. Même régime.

Le 4, quelques sueurs précordiales, beaucoup de fatigue, d'anxiétés, deux petites selles bilieuses. Tisane de pruneaux, sans autre remede jusqu'au 8.

Le 8, pouls très-vîte (110 à 120), la malade commença à rêver & à cracher du sang, les forces très-abattues, la couleur & les traits du visage se soutenoient.

Le 9, 10, 12, 13, crachats mêlés de sang. Tisane pectorale avec la réglisse, la bourrache, édulcorée avec le sirop de capillaire. Une diarrhée peu abondante survint le 9, & dura jusqu'au 15.

Le 16, moins de chaleur, moins d'acreté à la peau, cerveau un peu plus libre, moins de diarrhée; les urines furent moins rouges, ne déposerent pas, & furent troubles pendant plusieurs jours.

Le 17, un peu de calme.

Les 18, purgatif avec deux onces de manne; follicule de séné, deux gros; crême de tartre, autant. Elle opéra trois fois matieres jaunes peu liées.

Les 19, 20, 21, forces abattues, un peu de sommeil. Tisane d'épine-vinette avec le miel.

Le 22, elle fut mieux, la langue s'humecta, le pouls devint plus lent, la diarrhée disparut, la malade dormit & se rétablit en quinze jours; c'est-à-dire, elle sortit le 38.

IIe *Observation. 20 septembre.* Champsaur.

Un garçon, âgé d'environ quarante-cinq ans, maigre, brun, d'une constitution saine, eut des douleurs vagues, des envies de vomir, s'alita sans frisson marqué ; je fus appellé le 10.

Pouls vîte, chaleur acre, sécheresse mordante à la peau, urines très-rouges. Tisane acidulée avec les tamarins & le nitre ; il n'avoit pas dormi depuis huit jours.

Le 11, Laud. liquid. un grain, lequel procura un sommeil tranquille ; mais ce calme ne dura qu'une nuit.

Le 12, chaleurs importunes sous l'épigastre & dans le bas-ventre. Casse en décoction.

Le 13, purgat. follicul. trois gros, sel d'Epson demi-once, qui opéra quatre ou cinq fois, & soulagea considérablement le malade ; il avoit des forces, & pouvoit se lever & se tenir une heure sur un fauteuil. Laudan. le soir.

Les 14, 15, 16, 17 & 18, tisane acidule avec l'épine-vinette, souvent un peu de nitre, & une prise de diascordium le soir de deux jours l'un.

Le 19, le purgatif fut répété, & opéra très-bien; les matieres furent jaunes, mais peu liées.

Le 20, le malade tomba dans un assoupissement lent, sans délire marqué, avec le pouls dur, les urines claires, la peau séche, & resta dans cet état jusqu'au 32. Il fut pendant ce temps-là aux tisanes acidules & laxatives, avec les pruneaux, la casse, les sels, &c. ; il faisoit une selle séreuse tous les jours, ou de deux jours l'un. Les 30 & 31, le pouls s'affoiblit un peu ; on le nourrissoit avec du bouillon léger fait avec le mouton & avec les crêmes d'orge.

Le 33, il fut mieux & fut purgé ; la fievre diminua considérablement, & le malade entra en convalescence deux jours après ; il fut rétabli le 56.

Observat. J'ai observé chez ce malade la chaleur

acre & mordicante dont parlent quelques auteurs; en lui tâtant le pouls, j'éprouvois au bout des doigts une sensation picoteuse & désagréable; c'étoit une vraie fievre bilieuse qui n'eut que quelques redoublements vagues depuis le 13 jusqu'au 20, & qui ne venoient pas tous les jours ni à des heures réglées.

III.e Observation. 27 septembre. Champsaur.

Un cordonnier, âgé d'environ cinquante-six ans, ayant beaucoup de barbe, ce qui sembloit annoncer une bonne constitution, cependant maigre, pâle & sujet à des diarrhées habituelles.

A des travaux forcés, aux inquiétudes d'un long procès, succéda le mal-aise, les pesanteurs, lassitudes, douleurs de tête, dans les membres & aux reins, &c.

Le 10, il avoit le pouls lent, rare, mais dur, inégal, petit, convulsif, une diarrhée séreuse peu bilieuse, & avoit beaucoup maigri. Pediluves. Tisane avec les pruneaux & le sel végétal.

Le 11, Emetico-cathart. (Mann. 1 once, tart. stib. 2 gr.), lequel opéra par le bas.

Les 12 & 13, tisanes acidules, crême de riz, avec quelques gouttes de vin; les urines étoient rougeâtres & ne déposoient pas.

Le 15 au soir, potion cordiale avec le diascord. 1 gros, camphr. 3 grains, dissous avec les amandes dans un peu de vin.

Le 16, langue séche, vermeille, douleur à la tête, toux importune, peau très-séche, diarrhée continuelle, pouls dur un peu plus fort.

Le 18, tisanes avec les tranches d'orange entieres, kermès min. 3 grains, dans une bouteille d'eau. Langue plus lisse, même pouls.

Le 19, le malade avoit prodigieusement maigri, les forces lui manquoient, il n'avoit pas dormi depuis plusieurs jours. Diascord. demi-gros, goutt. anod. n. 20. Sommeil pesant avec chaleur & séche-

resse à la peau. Crêmes d'orge, de riz, panades aiguisées avec le vin, bouillons alternativement, limonade cuite, bols le soir avec le diascordium ou la confection d'Hyac. Ce régime dura jusqu'au 28; les urines parurent souvent très-louables & avec sédiment.

Le 29, foiblesse plus grande, diarrhée séreuse sans odeur. Tisanes acidules diaphoret. avec les tamar. le kermès & la racine d'impérat. Je permis quelques gouttes de vin pendant la journée. Langue lisse, mince, vermeille.

Le 32, diarrhée continuelle, sueurs partielles, avec des légers redoublements dans la nuit, langue séche, vermeille, pouls petit, convulsif, inégal.

Le 35, un gros de kina en poudre en deux prises dans du vin; le tremoussement des tendons devint plus sensible, pouls plus dur & plus fréquent. Je m'en tins aux cordiaux, aux restaurants, & aux acidules jusqu'au 39.

L'insomnie, les urines claires, un œil fixe, un air plus déterminé, avoient annoncé le délire pendant les cinq à six jours précédents.

Le 40, assoupissement carotique mêlé de délire, souvent furieux. J'appliquai deux vésicatoires aux gras des jambes; celui du côté droit avoit opéré en six heures, l'autre resta quinze ou seize heures.

Le 41, la jambe droite étoit livide, la gauche commençoit à donner de la sérosité, le pouls étoit fréquent, mais mou & profond, les chairs étoient pâles, flasques; je craignois la gangrene. Kina 2 gros en 3 prises dans le vin rouge.

Le 42, les vésicatoires avoient pris une couleur vermeille, & commençoient à suppurer, l'assoupissement devint phrénétique, & le malade se découvrit, refusa le bouillon, &c. Cet assoupissement dura quinze jours; jusqu'au 57.e jour, tantôt il se débattoit & luttoit contre les assistants, tantôt il *chassoit aux mouches*; la diarrhée continua à l'insu

du malade, les vésicatoires donnoient beaucoup, mais la peau étoit d'une aridité extrême, & elle étoit collée sur les os.

Les tisanes acidules & les cordiaux furent continués. Quelquefois le pouls étoit si foible, qu'on le perdoit sous les doigts, on ne pouvoit plus distinguer ses pulsations. Quelques gouttes de vin, ou un peu de teinture de kina le ranimoit.

Le 60, les jambes & sur-tout les pieds, devinrent très-œdématiés. Je joignis le kina aux bols, & j'en donnois alternativement avec le kermès minéral & le camphre.

Le 68, le pouls avoit repris un peu de consistance, l'œdématie avoit considérablement diminué; le malade tomba dans une espece de faim canine, il fallut lui permettre de manger malgré la fievre, il conserva une foiblesse & une maigreur extrêmes, le cerveau n'étoit pas bien libre, la diarrhée redoubla ainsi que la fievre; ce qui fit une rechûte funeste. Je le remis à la diete, & prescrivis un apozeme amer, matin & soir, fait avec un gros de racine de gentiane, demi-once de racine de chicorée amere, & demi-gros de sel de Glauber. Les urines parurent plus chargées & déposerent, la peau fut moins séche, les selles bilieuses, & la fievre diminua, mais le malade fut toujours très-foible jusqu'au 80.

Le 81, le malade se plaignit de quelque chose qui lui serroit le gosier; je soupçonnai les vers. *Aquil. alb.*, quatre grains, *semen contra*, demi gros dans un peu de conserve de roses (*s*).

Le 86, il tomba en syncope deux fois, dont il revint avec peine. Le 87, il fut très-foible, & le 88 il mourut sur le soir.

Deux raisons principales m'ont engagé à insérer

(*s*) C'est peut-être à ces sortes de maux de gorge, qu'est relatif l'aphorisme d'Hippocr. Sect. IV, n. 34. *Suffocatio absque tumore in febricitantibus, lethale....*

ici cette longue obſervation. 1.° Ce malade fut le premier qui eut des ſymptômes bien décidés de fievre maligne ; 2.° C'eſt un de ceux que j'ai ſuivi le plus long-temps, parce que j'étois à portée de le voir tous les jours une ou deux fois : je ſoupçonne qu'il eſt péri de quelque abcès au cerveau ; l'intenſité & la durée de ſon délire, l'état permanent de crudité pendant preſque toute la maladie, un air décidé, plus hardi & plus impatient, joint à cet appétit déſordonné qui parut ſur la fin de la maladie, me l'ont fait conjecturer. Grant, traité des fievres, II, 182, rapporte une obſervation qui a quelque rapport avec cette maladie, il la regarde comme un *cauſus* bilieux, mais ſon malade guérit en 42 jours.

IV.e Obſervation. 12 Octobre. D.

Un homme d'environ trente-huit ans, ſanguin, bien coloré, maigre, buvant beaucoup de vin, eut des préludes de fievre pendant huit à dix jours ; ce jour là il prit une médecine à cauſe du dégoût, des envies de vomir, &c. ſans être préparé, laquelle le mena trois fois.

Le 15, je fus appellé ; je trouvai la peau ſeche, médiocrement chaude, le pouls aſſez fort, dur, un peu dilaté, mais plus lent que dans l'état de ſanté (50 à 55 pulſations), les urines très-chargées, rouges, le malade avoit beaucoup maigri ; je le mis à l'eau de riz, & j'ordonnai les bains domeſtiques, il en prit ſix d'une heure le chacun en quatre jours. Le 24, il fut purgé avec manne, 1 once, dans laquelle je mis 30 grains de poudre de M. de *Laſſone* ; cette médecine opéra très-bien, & le malade ſe trouva mieux, ſortit le 28 & fut gueri le 36, après quelques légeres ſueurs.

Les bains domeſtiques furent très-convenables à ce malade ; ils relâcherent la peau, & parurent s'oppoſer à cette fonte d'humeurs, annoncée

par la maigreur précipitée, par les urines très-chargées, &c. La langue étoit vermeille comme chez les autres, mais il ne parut pas d'autres ſymptômes de fievre maligne.

V.e Obſervation. 1.er Novembre. Champſaur.

UN bourgeois, brun, âgé de cinquante-quatre ans, ſujets à des toux fréquentes, ſoupçonné d'avoir quelques tubercules au poumon, plutôt maigre que gras, eut un friſſon le 28 octobre; les jours ſuivants, toux ferme, douleur à la poitrine, ſans point de côté.

Le 6, il expectoroit des crachats glaireux, mêlés de ſang. Tiſanes miellées, avec une pincée de lierre terreſtre, autant de *polygala amara*, & 3 grains de kermès min., ſur une bouteille d'eau.

Le 7, looch, avec la décoction de dattes, ſirop de bourrache, kerm., huile d'amandes.

Le 8, langue très-chargée, tête libre, pouls mou, ſans être élevé (80 pulſations) ni pectoral, urines fort rouges, dépoſant un ſédiment furfuracé.

Le 9, purgation, man. 1 once, follicul. ſen., ſel d'Epſom an., 2 gros, qui évacua prodigieuſement le malade, l'affoiblit, occaſionna une ſyncope le ſoir, ſans faire ceſſer les crachats qui diminuerent le lendemain; les jours ſuivants, le malade eut des ſueurs précordiales, mais fortes.

Le 14, le malade avoit de fortes toux & des crachats moins ſanglants, qui venoient par quintes, le ſoir ou durant la nuit, & finiſſoient par une ſueur plus générale. Je preſcrivis la diette, une tiſane apéritive, avec le ſirop de bourrache ou de capillaire.

Le 20, le malade fut beaucoup mieux, & entra en convaleſcence.

Cette maladie étoit une véritable fievre bilieuſe, accompagnée d'une légere inflammation de poitrine, chez un ſujet qui y étoit diſpoſé. Si j'euſſe purgé

plutôt & une fois de plus, il eſt probable que le malade auroit été plutôt guéri; mais je craignois de déranger l'expectoration. Cette maladie n'avoit que peu de rapport avec les fievres régnantes.

VI.ᵉ Obſervation. 20 Novembre. Champſaur.

Un jeune homme, âgé de 19 ans, phlegmatique, *imberbe*, traîna long-temps avec les préludes des fievres ordinaires; il s'alita le 15, & je fus appellé le 20; il étoit aſſoupi & dormoit continuellement dans une eſpece de *coma-vigil*, qui ne l'empêchoit pas de répondre lorſqu'on le preſſoit un peu fortement.

Tiſane laxative avec les pruneaux, 2 gros de follicules, 3 grains de tartre ſtibié, dans trois livres d'eau, pour prendre en quinze heures.

Le 21, il ne fut pas mieux, quoiqu'évacué quatre fois; les matieres étoient griſes, tenaces; le pouls un peu moins lent, la langue ſeche, dents ſales; tiſane acidulée avec le fruit d'épine-vinette & le ſirop de capillaire, dont il uſa pendant ſix jours, ſe laiſſant aller ſous lui chaque jour.

Le 27, l'aſſoupiſſement continuoit, mais la langue parut humectée; les croûtes des levres ſe détacherent, & les dents commencerent à ſe nettoyer. Le pouls fut plus ſouple, plus dilaté & la peau un peu humectée.

Le 28, purg. avec la manne, 2 onces, & 3 gros de ſel d'Epſom, qui procura trois ſelles.

Le 30, il ſe trouva mieux, je lui permis de manger, il entra en convaleſcence, & fut rétabli le 48.

VII.ᵉ Obſervation. Novembre. Champſaur.

Un bourgeois, très-adonné à la chaſſe & à une vie active, buvant du vin, fatiguant beaucoup, âgé d'environ trente-ſix ans, ayant des couleurs vives, eut un peu de fievre pendant trois jours;

un chirurgien peu versé dans son art le saigna, & lui administra un émétique, mêlé avec un purgatif, ce qui occasionna le vomissement, une superpurgation, suivie de diarrhées, de coliques & de tenesme, pendant trois semaines. A cette époque, 13 novembre, je fus appellé.

Emulsion nitrée, pour boisson; lavements émolliens avec la mauve, la graine de lin, calmants le soir. Ce régime dura quatre jours; la maladie changea & prit la marche d'une fiévre intermittente, dont les accès étoient en tierce, vague & irréguliere, venant de deux jours l'un, sans frissons sensibles, tantôt plutôt, tantôt plus tard, & plus foibles ou plus forts. Le pouls, hors le temps des accès, étoit dur, mais lent, la peau étoit séche. Lors de l'accès, le pouls étoit un peu plus dilaté, la peau devenoit moite, les urines étoient rouges, & le nuage de couleur brune.

Le 7, après mon arrivée, je donnai un purgatif composé avec la manne, 2 onces; follicules de séné, trois gros, & autant de sel d'Epson, laquelle évacua bien, & les matieres furent liées.

Le 8, tisane apéritive avec l'arnica & le sel de nitre, 2 gros de kina en bol, pendant six jours.

Le 14, le malade fut mieux, la transpiration fut réglée, le malade moins affaissé, & il entra en convalescence.

J'ai rapporté l'histoire & le traitement de cette maladie, que je n'ai ni connue ni pu nommer. J'ignore si le régime ou les fatigues du sujet avoient pu contribuer à sa marche bisarre, ou si cette double médecine violente, donnée les premiers jours, dans un temps de sécheresse, d'irritation, avoit seule été cause de son anomalie, & de l'état d'irritation de fatigue, dans lequel je trouvai le malade. Il est certain qu'il étoit dans un désordre considérable. La langue gercée, la sécheresse de la peau, le pouls dur, le tenesme, l'état de

maigreur, l'abattement des forces, &c. tout annonçoit un état indéfinissable, par le défaut de caractere d'aucune maladie marquée; l'épidémie régnante ne paroissoit pas non plus avoir beaucoup de part dans cette maladie : enfin, sans les remédes donnés à contre-temps, trop violents, & sans aucune préparation, j'ai lieu de croire que la maladie eût été plus simple, plus réguliere.

VIII.ᵉ Observation. Décembre. Valgaudemar.

UNE fille bien constituée, âgée de vingt-deux ans, après les préludes de l'épidémie régnante, essuya une diarrhée de trois semaines.

Je fus appellé le 30, elle avoit la langue séche, remplie de crevasses, brune comme une écorce de grenade; son pouls étoit mou, développé, de ceux que Bordeu nomme *supérieurs*, *critiques*, avec des pulsations souples, ondoyantes, sans aucune vibration intermittente, ni irrégularité quelconque. Je prescrivis une tisane acidule avec le fruit d'épine-vinette & le miel.

Le 33, elle commença à cracher quelques matieres blanches, tenaces; cette évacuation dura plusieurs jours, elle ne fut pas copieuse, & cet état du pouls diminua insensiblement.

Le 35, j'ajoutai le kermès mineral (3 grains) à chaque bouteille de tisane.

Le 38, la langue parut très-humectée; elle commença à se lever, & fut rétablie le 50.ᵉ jour.

J'ai rapporté cette observation, quoique imparfaite, en ce que je n'ai pas vu la malade au commencement, par la raison que c'est la seule où j'ai eu occasion d'observer un pouls très-mou, dilaté, grand & vraiement critique, parmi environ cent vingt malades que j'ai vus durant l'épidémie.

IX.ᵉ Observation. Décembre. Valgaudemar.

LE pere de cette malade, âgé de soixante ans,

fut attaqué de la même maladie; il fut mis au régime & à la tisane pendant quatre jours, fut émétisé le 8.e : ce reméde opéra avec peine, & fit rendre de la bile jaune & verte, avec peu de matieres; le 9, il fut bien, à part la fatigue. Je prescrivis les mêmes tisanes pour les jours suivants; & lorsque je me proposai de revenir pour le voir, j'appris qu'il étoit mort le 19.

X.e *Observation. Décembre.* Valgaudemar.

Un ouvrier, maigre, robuste, âgé de vingt-trois ans, prit la fievre chez un parent où se trouvoient beaucoup de malades.

Le 32 de sa maladie, je le vis pour la premiere fois dans un assoupissement carotique, accompagné de sterteur & de phrénésie par intervalle; le visage affaissé, les yeux égarés, sourd, stupide, bouche entr'ouverte, les dents noires, langue vermeille, séche, tirant sur le brun, le pouls petit, convulsif, irrité (de cent dix à cent quinze pulsations), inégal, avec des soubresauts dans les tendons, la peau séche, ses excréments couloient sous lui, le ventre étoit affaissé, le coccix & la partie latérale supérieure des fesses écorchés.

Je fis d'abord appliquer des feuilles de chou, enduites de beurre frais, sur ses plaies, ce qui me tint lieu de vésicatoires.

Tisane acidule, avec le fruit d'épine-vinette & le miel.

Potion cordiale & antiseptique, avec 2 grains de camphre, cristal mineral, 15 grains; diascordium, 1 gros; eau de menthe, 2 onces, incorporées avec les amandes, réitéré pendant trois jours.

Le 36, le pouls étoit plus dilaté, le jeu des tendons avoit cessé, & la peau étoit moite, le visage étoit plus régulier.

Le 38, le transport redoubla, il ne fut plus possible de le faire boire, & il mourut le 41.

XI.e Observation. Décembre. Valgaudemar.

Le frere du malade précédent contracta sa maladie ; c'étoit un enfant âgé de quinze ans, bien constitué.

Le 3, pouls dur, peau séche & brûlante, douleurs de tête violentes, avec soif. Tisane de pruneaux & d'épine-vinette.

Le 4, hypecacuanha 18 grains, aquila alba 3 grains, dans une dissolution de manne. Il ne prit que la moitié de cette médecine, vomit quelques vers, un peu de bile jaune & verte, & fut deux fois à la selle.

Les 5, 6, 7, 8 & 10, la fievre se soutint, le malade ne voulut d'autre boisson que l'eau claire. Je le laissai à ses parents, & sa fievre cessa le 17 : il guérit au bout d'un mois.

XII.e Observation. Décembre. Valgaudemar.

Une fille, mince, pâle, âgée de onze ans ; je la vis le 22, elle étoit desséchée comme une momie, son pouls étoit vîte, petit, convulsif, & elle étoit dans un assoupissement carotique, la peau séche, les dents noires, langue un peu humectée sur les bords, elle avoit la diarrhée depuis le commencement de la maladie.

Tisane avec l'épine-vinette, les pruneaux, & 3 gr. de kermès minéral. Potion cordiale camphrée le soir. La diarrhée continua.

Le 25, aquila alba 4 grains, semen-contra 12 grains, incorporés avec du miel & quelques gouttes d'essence d'absynthe.

Le 26, elle évacua quelques matieres fibreuses, blanchâtres, qui paroissoient vermineuses.

Le 27, même régime qu'auparavant.

Le 28, selles jaunes, l'usage des sens revint, la physionomie fut plus réguliere, le pouls moins dur, la peau moins seche. Les jours suivants elle

fut mieux, & entra dans une convalescence très-longue : elle ne fut guérie qu'au bout de 68 jours.

XIIIe Observation. Décembre. Valgaudemar.

Un jeune homme de vingt-trois ans avoit eu une longue maladie, qui lui avoit laissé une tumeur considérable au genou, la jambe percluse, une carie considérable à la partie supérieure du tibia, d'où étoient sortis plusieurs esquilles deux années auparavant ; il tomba malade (je vis sa mere & une de ses sœurs, qui étoient convalescentes dans la même maison). Ce jeune homme avoit la lymphe viciée ; il avoit des sueurs expressives & partielles, des redoublements irréguliers presque toutes les nuits, souvent quelques frissons sur la fin du jour ; la langue étoit humectée & blanchâtre ; le pouls assez dilaté, & son embonpoint n'avoit pas beaucoup diminué.

Le 19, febrifug. purgat. des boëtes de M. de Lassone, 15 grains, lequel opéra trois fois, & fit rendre par haut & par bas quinze vers de grosseur moyenne.

Le 20, il fut mieux & se reposa.

Le 21, les sueurs revinrent pendant la nuit.

Le 22, apozemes avec racine de gentiane, 1 once, sel végétal, demi-once, racine de chard. à cent têtes, 1 once dans trois livres d'eau, pour en prendre deux verres par jour. Il fut un peu mieux.

Le 32, il se trouva mal, avec des anxietés, des pesanteurs, des redoublements irréguliers, des douleurs vagues aux côtés, &c. Tisane amere, avec diagrede, 12 grains, racine de fougere mâle & d'eupat. aquatique, de chaque 1 once, avec deux onces de miel, dans un pot d'eau. Ce remede fit faire deux selles sans vers.

Les 32 & 33, il fut mieux ; mais les 36 & 37 les sueurs nocturnes colliquatives revinrent.

Le 38, apozemes de gentiane ci-dessus, avec

le nitre, & un demi-gros de kina, soir & matin en bol, pendant quatre jours.

Le 42, le malade mangea un peu & eut un frisson.

Le 43, il fut purgé avec le séné, la rhubarbe & le sel d'Epsom en apozeme. Je fis continuer les apozemes amers & laxatifs, avec la gentiane, le sel d'Epsom & quelques bols de quinquina par intervalle, & ce malade fut rétabli le 58.e jour.

Cette observation & la 40.e que nous rapporterons plus bas, font voir, 1.o que le délétere fébrile qui occasionnoit nos fiévres nerveuses, malignes, &c. agissoit différemment chez les différents tempéraments; 2.o qu'il n'épargnoit pas les sujets atteints de quelques vices particuliers; 3.o & que la maladie alors plus compliquée, exigeoit plus de variété dans le traitement.

XIV.e Observation. Même époque, 22 Décembre.
Valgaudemar.

Une fille de vingt-quatre ans, qui avoit un peu de goëtre, d'ailleurs bien constituée, quoique sujette à des retards & même à des suppressions, pendant le temps des travaux forcés de l'été, marcha dans la neige, se coucha & eut des frissons le soir.

Le 2, elle cracha du sang pur, ce qui continua le 3.

Le 4, elle avoit le pouls mou, mais vîte, dilaté, élevé, s'effaçant facilement par la pression du doigt; le visage étoit rouge, tout le corps étoit en moiteur; les crachats étoient tenaces, sanglants & vermeils. Je ne crus pas devoir la saigner. Je prescrivis une tisane avec un gros de *polygala* amer, autant de fleurs d'arnica & 4 grains de nître, dans deux livres d'eau, édulcorée avec le sirop de capillaire.

Le 7, les crachats furent moins sanglants.

Le 8, ils furent presque blancs & la fiévre moins forte; les jours suivants, elle resta à la diete, & prit quelques tisanes bechiques avec l'orge & le miel.

Le 15, elle fut purgée avec la manne & les follicules.

Le 16, elle fut presque sans fievre & entra en convalescence, laquelle fut prolongée par la milliaire rouge, qui parut en abondance sur les deux avant-bras, disparut en écailles, & revint plusieurs fois jusqu'au 50.e jour, temps où elle fut en état de se passer de mes soins.

XV.e Observation. Valgaudemar.

Une femme pâle, avec assez d'embonpoint, âgée de cinquante-quatre ans, avoit eu des lassitudes, des douleurs vagues à la tête, aux reins & autres préludes de fiévre; elle passa trois semaines dans ces alternatives. Je la vis le 22, elle avoit quelque pétéchies sur la gorge & les épaules; les jambes très-ædematiées, la couleur pâle, le pouls lent, embarrassé.

Jalap en poudre, 18 grains; diagrede 6 grains, avec autant de sucre; ce remede procura trois selles aqueuses; le lendemain, je prescrivis les pilules suivantes; extr. aqueux d'arnica, 6 gros, poudre incisive de M. de Lassone, 4 gros, mêlés avec du sirop d'absynthe, pour en prendre une pilule de 10 grains deux fois par jour.

Ce remede opéra par les urines & réussit à merveille. La malade fut rétablie en 35 jours.

XVI.e Observation. Valgaudemar.

Une femme, enceinte de trois à quatre mois, assez bien constituée, attaquée des fievres regnantes, depuis quatre jours. Pouls fréquent, agitations, insomnie, terreurs continuelles, & inquiétudes.

Saignée de 10 onces; sang peu écumeux, vermeil,

meil, mou, ſans croûte inflammatoire; tiſane acidule avec le fruit d'épine-vinette & le miel, calmant, le ſoir, avec liqueur minérale d'Hoffman; 15 gouttes; confection Hyacinthe, demi-gros.

Le 10, elle fut purgée avec 2 onces de manne, un gros de rhubarbe, & 15 grains de crême de tartre.

Le 14, elle eut une hémorragie par l'uterus.

Le 15, elle fit une fauſſe couche, & mourut des ſuites deux jours après.

XVII.e Obſervation. Décembre.

Une femme délicate, d'un tempérament phlegmatico-ſanguin, âgée de trente-deux ans, enceinte de ſix mois d'un ſixieme enfant, après des préludes de fievre qui durerent dix jours, ſe coucha, & me fit appeller le 15.e de ſa maladie.

Elle avoit ſon pouls ſi vîte & ſi précipité, quoique peu élevé, que les pulſations alloient à cent trente-cinq par minute (elle eſt de taille ordinaire). Je ne crus pas devoir la ſaigner; 1.o parce qu'elle ne l'avoit jamais été; 2.o parce qu'elle avoit toujours eu ſes regles peu abondantes, 3.o ſon pouls n'étoit ni dur ni élevé; 4.o ſa maladie étoit déjà ancienne. Cette malade avoit un hoquet convulſif, très-précipité, très-violent, qui ne lui permettoit pas de ſe coucher, mais l'obligeoit de reſter aſſiſe.

Goutes anodines, n. 15; camphre, 2 grains; teinture de caſtor, 10 gouttes, nitre, 6 grains, dans un peu d'eau de menthe, pour prendre en deux fois, à deux heures d'intervalle; cette potion rendit le hoquet ſupportable.

Le 16, le pouls étoit à cent vingt-cinq; je permis 12 grains de noix muſcade que la malade deſiroit. Le ſoir, gouttes anod. avec le nitre; tiſane laxative & nitrée avec les tamarins; lavements émollients.

Le 17, le pouls étoit à cent vingt, & les pulsations étoient précipitées, & se faisoient avec une vélocité inconcevable. Même régime.

Le 18, 19, 20, 21, la fievre se calma un peu, la malade commença à se pencher sur des carreaux & à dormir. Il sortoit quelques crachats écumeux d'un blanc de neige, qui étoient plutôt l'effet de la gêne de la respiration, de sa vîtesse, que celui d'une maladie de poitrine. Cette capacité me parut très-libre, & l'événement justifia ma conjecture. Cependant, sans l'absence d'aucun frisson, d'aucun redoublement marqué, j'eusse craint la formation de quelque dépôt, par la violence de la fievre & la gêne de la respiration. La malade fit deux selles le 21, & retint ses urines, ce qu'elle n'avoit pu faire jusqu'alors, à cause de ses accès hysteriques & convulsifs.

Le 22, le pouls étoit tranquille, je crus la malade guerie, ses pulsations étoient à quatre-vingt quinze, la peau étoit dans une douce moiteur; les urines déposerent un sédiment rousseâtre & brun; la langue fut toujours aussi naturelle que le pouls étoit effrayant par sa vîtesse; le soir la fievre revint, & le pouls étoit à cent vingt; même tisane; même régime; il ne parut plus aucun relâche jusqu'au 29.

Les 30, 31, 32, 33, 34, 35, la fievre diminua un peu; le 37, le pouls fut presque sans fievre; le 38, &c., jusqu'au 44 la fievre diminua encore; le 45, elle disparut & la malade entra dans une convalescence qui dura jusqu'au 80.e jour.

Les tisanes laxatives tinrent lieu de purgatifs; les matieres séreuses devinrent bilieuses & liées sur la fin. La malade accoucha d'une petite fille quinze jours après sa guérison, laquelle ne vécut que trois semaines; les pétéchies parurent pendant la maladie, mais elles étoient vermeilles, petites, & en petit nombre.

Cette observation présente une fievre hystérique, très-aiguë, très-longue & très-singuliere, par l'*apyrexie* qui eut lieu au bout de chaque septenaire, ce que nous n'avons observé chez aucun autre malade pendant le cours de ces fievres.

XVIIIe. Observation. 26 Décemb. Champs.

Une fille brune, mélancolique, creusée de petite vérole (*a*), mal réglée, âgée de 24 ans, tomba malade en servant sa belle-sœur. La fievre se déclara d'abord, la diarrhée & les sueurs en même temps.

Le 2, tisane acidule, avec l'épine-vinette & le miel.

Le 3, émético-cathartique, composé avec deux onces de manne, & quinze grains d'ipécacuana, lequel opéra par le bas. Le même jour, les pétéchies furent abondantes sur la poitrine, les bras, &c. Elles étoient de couleur brune, & médiocrement larges.

Le 4, tisanes acidules, crêmes de riz acidulées, peu de bouillon, les sueurs diminuerent, la diarrhée se soutint, & les pétéchies n'augmenterent pas. Le pouls très-fréquent, médiocrement élevé jusqu'alors, parut plus petit & moins fréquent.

Les 8, 9, 10, 11 & 12, elle eut une hémorragie considérable des intestins, sans colique; le sang étoit tantôt pur, veineux, se coagulant d'abord; tantôt noirâtre, dissous, putride, ne se coagulant pas; ce qui dépendoit autant de la foiblesse de la malade, qui ne l'expulsoit pas promp-

(*a*) J'ai remarqué que les sujets qui avoient été le plus maltraités de la petite vérole, l'étoient aussi de cette fievre. Il n'est pas douteux que l'une & l'autre de ces maladies, dans les cas un peu graves, ont un caractere de putridité, qui altere les humeurs & occasionne les accidents les plus fâcheux, quoique la premiere ait un caractere inflammatoire dès les premiers jours.

tement, que du progrès de la maladie, puisqu'il en parut alternativement de l'une & de l'autre maniere pendant plusieurs jours. Durant cet intervalle, je prescrivis des tisanes aussi acides que la malade put les souffrir. Je mettois de la limonade dans chaque bouillon farineux, & je donnois dix ou quinze gouttes de liqueur d'Hoffman, deux fois par jour. Cette liqueur procuroit un calme & un bien-être sensible, chaque fois qu'on l'administroit.

Le 13, le pouls fut plus vîte, plus petit; je crus la malade perdue. Je mis quelques gouttes d'acide vitriolique, & trente gouttes de liqueur d'Hoffm. dans un petit verre de vin de quinquina, à prendre pendant douze heures; l'hémorragie cessa pendant vingt-quatre heures; le pouls fut moins vîte.

Le 15 au matin, l'hémorragie avoit reparu, le pouls fut mauvais; même régime, gouttes d'Hoff. sans kina.

Le 16, elle fit encore du sang pendant la nuit. Liq. d'Hoff. huit gouttes, kina en poudre demi-gros, suc de citron 36 gouttes. Les selles ne furent plus sanglantes, mais le pouls fut très-vîte, foible, précipité; souvent il ressembloit au tremoussement léger d'une corde tendue. Jusqu'au 21, la peau fut toujours moîte, & la langue ne fut seche que les premiers jours.

Le 22, la malade dormit, fit une selle naturelle; la fievre diminua considérablement, mais le pouls resta fréquent, sans doute parce que les hémorragies avoient diminué le volume du sang.

Le 28, elle entra en convalescence, fut purgée deux jours après, & fut rétablie le 50.e jour.

XIXe. Observation. 13 novembre. Champs.

Une fille, enfant d'une mere de 14 ans, âgée de 14 ans elle-même, d'une taille effilée, délicate, sur le point d'être réglée, eut des maux de tête

passagers, des dégoûts, des nausées pendant quelques jours. Une douleur de tête des plus violentes la prit tout à coup ; un vomissement avec des efforts continuels, ne lui laissoit pas un moment de relâche.

Le 2, le pouls étoit lent, dur, élevé, avec une vélocité marquée à chaque pulsation. Les yeux ne pouvoient souffrir la lumiere. Il ne fut jamais possible de déterminer la malade à une saignée de pied. Je prescrivis des pediluves & une tisane laxative nitrée.

Le 4, elle fut un peu mieux, & fit deux petites selles.

Le 6, quelques selles avec efforts, la langue devint noire, & je soupçonnai la maladie. La diarrhée parut avec un tenesme horrible, qui se soutint malgré les farineux, les émulsions, les huileux & les gommes, pendant dix jours.

Le 16, elle étoit très foible, ne pouvant dormir. Diascord. 24 grains; suc de citron, 30 gouttes; gouttes anodines, n. 6, dans un peu d'eau de menthe. La noirceur de la langue revint, la diarrhée continua, & les matieres furent vertes le lendemain. Tisane acidule avec la gomme arabique.

Le 24, il n'y avoit plus de tenesme; les selles étoient toujours vertes, mais moins fréquentes; la malade étoit très foible; je permis quelques gouttes de vin dans la tisane, deux fois par jour.

Le 28, elle étoit à l'extrémité; pouls vermiculaire, râlement continuel, respiration entrecoupée, cependant elle parloit, mais bas. Diascord. demi-gros, kermès mineral, gr. iij; camphre, gr. ij, dans un looch. Le pouls fut élevé, & les pulsations furent distinctes; trois heures après parut une hémophtisie qui fit cesser le râle en vuidant la poitrine. Les crachats étoient vermeils, écumeux & fréquents; ce crachement de sang dura neuf heures; elle perdit environ dix onces de sang. Les levres & les dents se couvrirent d'une croûte noire,

tenace, qui ne ſe détacha que trois jours après, à l'aide des boiſſons. Les forces revinrent un peu, mais les déjections vertes ne ceſſerent pas, même pendant l'hémorragie.

Le 36, de nouvelles croûtes parurent ſur les levres, la fievre reprit ſa premiere vigueur.

Le 41, la malade étoit exténuée & dans un état affreux. Aux déjections vertes ſuccéda une hémorragie copieuſe par le fondement; le ſang étoit noir, veineux, & figeoit promptement; la malade en perdit en trois jours plus de cinq livres, quoique exténuée.

Le 45, le pouls étoit comme une ſcie qui avance & recule ſous le doigt, il n'étoit pas poſſible de compter les pulſations.

Le 46, l'hémorragie ceſſa, le viſage étoit plus terreux, cadavereux, la langue, les dents & les levres ſe couvrirent de croûtes pour la troiſieme fois. Le 48, elle mourut en parlant.

Obſerv. L'hémorragie nous parut venir du foie, 1°. parce que ce viſcere étoit douloureux; 2°. parce qu'il n'y eut jamais de douleur dans les inteſtins; 3°. parce que c'étoit là la ſource ordinaire des diarrhées colliquatives, qui épuiſoient les malades attaqués de ces fievres.

XX.e Obſervation. Décembre. Champſaur.

Un jeune homme, bien conſtitué, âgé de douze ans, tomba malade, après avoir ſuivi les préludes ordinaires de l'épidémie. Après les préparatifs ordinaires, les tiſanes laxatives, &c., je donnai l'émétique en lavage le 2.e jour, lequel opéra prodigieuſement; à des vomiſſements copieux & faciles de bile jaune & verte, ſuccéderent pluſieurs ſelles de même couleur, leſquelles devinrent verdâtres, ſur la fin du jour, & plus ſéreuſes. Il étoit foible le ſoir & avoit peu de fievre; les urines rouges, chargées d'un nuage de même couleur.

Les 3, 4, 5 & 6, le malade eut le pouls dur ſans beaucoup de fievre, le régime farineux; les tiſanes acidules furent employées, il maigrit ſenſiblement & la diarrhée ſe ſoutint; les urines furent moins chargées.

Le 7, il fut plus abattu; les déjections ſéreuſes griſâtres, moins vertes.

Le 8, les pétéchies parurent en très-grand nombre; elles étoient petites, puncticulaires, de couleur de roſe; le pouls fut inégal, intermittent à la cinquieme ou ſeptieme pulſation, ſouvent à la neuvieme, mais plus mou & dilaté; la diarrhée ſe rallentit, de maniere qu'il n'alloit plus que trois ou quatre fois en vingt-quatre heures.

Les 10, 11, 12, 13 & 14, les matieres furent plus liées. Même régime; la peau étoit très-ſeche; j'ajoutai un gros de racine de ſerpentaire de Virginie, ſur chaque pinte de tiſane d'épine-vinette.

Le 15, la peau fut plus douce; le 16, elle fut moîte; le malade commença à touſſer & à cracher quelques phlegmes blanchâtres aſſez liés; les urines étoient claires, ſans ſédiment; le 17, le pouls devint mauvais, dur, convulſif; chaleur à la peau, diarrhée plus fréquente, ſéreuſe, &c.

Le 18, kina, demi-gros; ſuc de citron, 36 gouttes, incorporé avec la conſerve de roſes.

Le 19, pouls plus fréquent, même diarrhée, urines claires.

Le 20, pouls plus molet, dilaté, diarrhée plus violente; je réiterai le kina, le jus de citron, j'y ajoutai 12 gouttes de liqueur d'Hoffman, le ſirop de limon; ce qui procura un ſommeil tranquille de quatre heures; la diarrhée fut moins violente.

Le 22, la fievre augmenta, apparemment parce que le malade avoit pris la veille deux jaunes d'œuf.

Le 26, la fievre diminua.

Le 28, kina, 1 gros; jus de citron, 40 gouttes; iqueur d'Hoffman, 10 gouttes.

Le 29, yeux d'écrevisses, 12 grains ; confection d'Hyacinthe, demi-gros ; il fut mieux.

Les 30, 31, il fut mal & tomba dans le délire.

Le 32, il demanda à manger, on lui donna un peu de crême de riz, aiguisée avec le jus de citron.

Jusqu'ici, ce malade eut souvent, & par alternatives, le pouls *dicrote* pendant trois ou quatre heures, de deux jours l'un, ou à des intervalles irréguliers ; les 14, 16 & 23, il sortit quelques gouttes de sang par le nez ; mais cette hémorrhagie ne sauroit être critique, puisqu'elle fut si peu considérable, & ne procura aucun soulagement.

Le 33, la diarrhée continuoit ; pouls moins fiévreux. Rhub., demi-gros ; yeux d'écrevisses, 12 grains ; liqueur d'Hoffman, 15 gouttes. Le délire survint pendant la nuit.

Le 34, même remede ; les selles furent liées & moins fréquentes.

Les 35, 36, 37, 38 & 39, le malade ne prenoit que des crêmes légeres acidulées, & quelques bouillons bien dégraissés, tantôt mêlés aux crêmes d'orge, de riz, tantôt alternativement de l'un ou de l'autre, de trois en trois heures. J'eus recours à la rhubarbe, aux gouttes d'Hoffman, aux yeux d'écrevisses, de deux jours l'un.

Le 40, la diarrhée cessa ; le malade avoit le pouls vîte, petit, sans beaucoup de chaleur ; les urines claires, la peau moins seche ; il étoit d'une maigreur excessive.

Le 47, le délire cessa entiérement, la fievre diminua de jour en jour, & il fut convalescent jusqu'au 63. Les selles venoient tous les jours ; un appétit vorace se déclara & força les gardes à donner des aliments plus que de raison au malade, qui cependant ne reprit ni les chairs ni les forces ; des urines crues sans sédiment, un pouls vîte, fébrile, me faisoient craindre une nouvelle rechûte ;

je crus devoir me repoſer ſur l'âge du ſujet, ſur les ſoins précédents & ſur la longueur de la maladie.

Le 64, Bouche mauvaiſe, nauſées, dégoûts, borborigmes, ptialiſme, &c.

Le 65, diarrhée fréquente, matieres liées d'un odeur inſupportable; fievre, proſtration de forces, peu de ſoif, &c. A quelques délayants acidules j'ajoutai rhubarbe, 1 gros; crême de tartre, 30 grains. Thériaque le ſoir.

Le 66, fievre moins forte; la diarrhée continuoit; au purgatif du jour précédent, j'ajoutai demi-gros de kina, & 12 gouttes de liqueur d'Hoffman.

Le malade entra de nouveau en convaleſcence deux jours après, & il ne fut rétabli que le 75.e jour. Il lui reſtoit à cette époque de la foibleſſe, la pâleur, &c., mais il dormoit, ſe tenoit levé, &c. & il ne retomba plus: ce malade eut comme la jeune femme, n. 23, ſa belle-ſœur, une milliaire rouge, très-nombreuſe, qui couvrit tout ſon corps pendant dix à douze jours, ſans néanmoins l'obliger à garder le lit.

Obſ. Le malade fut couché le 60.e jour, dans une chambre très-étroite & baſſe, où ſon frere n. 24, avoit paſſé ſa maladie; il eſt poſſible que les miaſmes putrides répandus dans la chambre, le froid, l'ennui, ſe ſoient réunis pour troubler les digeſtions du jeune malade, qui d'ailleurs mangeoit un peu trop, & lui aient occaſionné cette rechûte terrible, qui le remit à toute extrêmité, dans un temps où la premiere maladie avoit mis ſes organes dans un état de foibleſſe extrême.

XXIe. Obſervation. Décembre. Champſaur.

Une fille de dix ans, ſœur de la malade, n. 19, après pluſieurs jours de fatigue & de douleurs vagues, tomba malade. Quelques tiſanes acidules, l'eau pure, une diete très-ſévere, furent ſes remedes.

Le 3, aq. alb., 10 grains; elle vomit peu d'heures après, & le lendemain elle rendit plusieurs vers par le bas, & quelques selles verdâtres le jour suivant. Elle fut tenue au régime & prit peu de remedes pendant quinze jours; elle eut peu de fievre, & je crus que la maladie seroit légere.

Au bout de trois semaines, elle parut se trouver mieux, demanda à manger, & passa dans un mal-être, mêlé d'espoir & de crainte, de dégoût & d'appétit, avec un peu de fievre jusqu'au 30.

Le 31, la fievre fut très-forte, & la langue noire, sans soif ni appétit.

Le 32, les levres furent chargées de croûtes brunes, noirâtres, & une diarrhée jaune se déclara. Tisanes acidules, & souvent l'eau pure; elle prit très-peu de nourriture.

Le 34, la diarrhée continuoit. Yeux d'écrevisses, 10 grains; rhubarbe, demi-gros; liqueur d'Hoffm., 8 gouttes : ce remede fut répété de deux jours l'un, & elle entra en convalescence le 40.e

Obs. Cette malade eut moins de déjections vertes que ses parents, & sa maladie fut moins grave & moins longue.

XXIIe. Observation. Décembre. Champsaur.

Un enfant de quatre ans (de la famille des deux précédents) fut attaqué de la fievre. Douleurs de tête, visage pâle, démangeaison au nez, éternuements.

Le 2, aquila alba, trois grains; il fut agité pendant la nuit; le lendemain il fit quantité de vers par haut & par bas, avec des matieres vertes. La toux survint, extinction de voix, insomnie, crainte de la lumiere, douleurs de tête, rougeur des yeux, qui paroissoient plus gros, langue & levres noires, pouls très-vîte, diarrhée, &c.

Le volume du ventre diminua bientôt; le malade resta quatre jours avec quelques demi-verres d'eau, sans prendre aucune nourriture.

Le 4.e jour & les jours ſuivants, il prenoit tout ce qu'on lui préſentoit. Les tiſanes acidules, les pediluves, les yeux d'écreviſſes, avec la liqueur d'Hoffman, furent employés.

Le 19, quoique avec beaucoup de fievre, ce petit malade demanda à manger avec inſtance & opiniâtreté; il fallut lui accorder un peu de viande, ne voulant manger autre choſe. Son viſage reſſembloit à un ſpectre, & ſon corps à un ſquelette: ſes yeux groſſis par l'inflammation & par l'affaiſſement des parties voiſines, ſortoient de la tête; le nez étoit prominent; les joues affaiſſées; chaque muſcle, pour ainſi dire, deſſiné; enfin il n'étoit pas reconnoiſſable; le pouls étoit toujours très-fréquent; le ſelles vertes, porracées, mouvements convulſifs à la face; ſoubreſauts dans les tendons: néanmoins, à l'aide de ſon âge & du régime, il ſoutint cet état, entra en convaleſcence le 24, & fut rétabli le 38.

Obſ. Le mercure doux étant un remede ſouvent infidele, je crus d'abord que les ſymptomes effrayants qui ſuivirent de près ſon uſage, lui étoient dûs: mais comme j'avois une certaine quantité de cette préparation, & que j'en ai donné avant & après à d'autres malades, ſans qu'ils en aient éprouvé aucun inconvénient: comme d'ailleurs ce petit malade fut rétabli promptement, il eſt plus que probable que ces ſymptomes étoient dus à cette bile âcre, porracée, & qu'ils dépendoient de la maladie.

XXIII.e Obſervation. Décembre.

UNE femme délicate, maigre, âgée de trente-un ans, nourriſſant un enfant de dix-ſept mois, éprouva des fatigues & une propenſion au ſommeil pendant quinze jours, & tomba malade.

Le 1, tiſane avec fleurs de ſureau, le miel, & trois grains de tartre ſtibié, ſur trois livres

d'eau, à prendre pendant la nuit. Elle évacua trois selles copieuses & fit vomir une fois, laissa une diarrhée de matieres verdâtres pendant trois jours, & la langue fut un peu noire pendant les deux premiers

Le 2, au soir, je donnai un grain de laudanum qui agita la malade, occasionna des chaleurs, effaça les traits du visage, le rendit brun, affaissé, les yeux enfoncés, sans arrêter la diarrhée. Elle allaita son enfant pour la derniere fois (*b*).

Les 3, 4, 5, 6 & 7, elle se tint à des bouillons légers toutes les trois heures, buvant copieusement de la limonade, faite d'une orange avec l'écorce & demi-once de sucre, sur quatre à cinq livres d'eau. Elle étoit dans une moiteur douce & continuelle, le pouls mou, dilaté, la tête bien libre, les urines un peu chargées, déposant un nuage rousseâtre ou blanc près du fond du vase; tout annonçoit alors que cette fievre étoit aiguë, mais simple & bénigne, ce que les suites n'ont pas confirmé; elle eut quelques selles de temps en temps, souvent elle fut constipée; l'on eut recours aux lavements, qui eurent tous les succès desirés.

Les 8, 9 & 10, elle eut des insomnies fatigantes & n'évacua rien; les moiteurs universelles se changerent en sueurs précordiales; souvent elles se bornoient à la tête. Je donnai un demi-grain de laudanum, qui produisit un assoupissement pendant quatre heures, lequel se changea en vomissement, en fatigue & en mal-aise après minuit, ce qui prouva, à n'en pas douter, que le lau-

(*b*) Cet enfant, âgé de dix-sept mois, fut isolé & porté dans un village voisin, où il n'y avoit pas de malades. Il tomba malade huit jours après. Il fut purgé avec la rhubarbe, après avoir pris du semencontra; ce qui fit faire quelques vers. Il traîna ainsi, tantôt avec la fievre, tantôt sans fievre apparente, maigrissant chaque jour, & enfin mourut presque subitement au bout d'un mois.

danum ne convenoit point à ce temperament (*c*). Je vis le visage changé, rembruni, une sueur fétide, expressive, un peu grasse, des pétéchies sur la poitrine en très-grand nombre.

Le 11, je rendis la limonade plus aigre, la faisant avec le citron, y ajoutant même du sirop de limon; j'éloignai les bouillons, les rendis plus foibles, & cet orage se calma, de sorte que je vis les sueurs s'étendre & se changer en douces moiteurs sur toute la surface du corps, ce qui me fit encore augurer un mieux être pour les jours suivants: les moiteurs se soutinrent le 12 & le 13, elles étoient souvent trop fortes à la tête pour être supportées sans foiblesse; mais j'esperois, sur la parole de Sidenham (*d*), de voir expulser par ce moyen, le levain de la fievre maligne épidémique, que je ne croyois pas jusqu'ici jouer le rôle principal chez cette malade.

Le 13, à dix heures du matin, après les insomnies dont nous avons parlé, quelques rougeurs passageres à la face, elle prit un transport très-violent, criant qu'elle étoit guerie, faisant violence, frappant les assistants, quoiqu'elle les connût; enfin elle se leva & mit les pieds dans un demi-bain tiede qui l'appaisa; au bout d'une heure de bain, elle revint sans savoir ce qui s'étoit passé, croyant avoir fait un long & profond sommeil, se plaignant de foiblesse & d'un froid réel qui la fit tousser, & elle rentra dans son lit; le pouls,

---

(*c*) J'ai rencontré plusieurs malades que l'*opium* a agité, échauffé, au lieu de les calmer; mais je n'ai vu que trois femmes peu colorées, d'un tempérament phlegmatique la chacune, qu'il ait fait vomir. J'ai remarqué que cet effet fut d'autant plus prompt, que leur estomac étoit plus chargé de glaires; de sorte que je serois tenté de purger ou faire vomir une personne qui éprouveroit des nausées ou des vomissements par l'usage de l'opium, pourvu qu'aucun obstacle, aucune contr'indication ne s'y opposât d'ailleurs.

(*d*) Fievr. Pestilent. Ed. Franc. pag. 94 & suiv. & p. 238, n. 6.

pendant le transport, étoit dur, agité, sans mouvements convulsifs; pendant le bain, il se rallentit peu à peu, & à mesure que les rougeurs de la face tomboient; ce transport procura deux selles liées & copieuses à l'insu de la malade; le reste du jour & la nuit suivante, elle fut tranquille & en moiteur.

Le 14, à sept heures du matin, même transport, moins violent, mais plus long; elle resta demi-heure levée, après quoi elle eut des alternatives de rêve, d'assoupissement, de tranquillité, de foiblesse & de malaise, jusqu'à trois heures après midi; le pouls étoit mou, vuide, foible; la peau flasque, tiede, humide, de sorte que je craignis de perdre ma malade dans un troisieme accès.

Quoique les fievres d'accès soient presque inconnues ici, quoique je n'eusse observé aucun froid universel ni particulier chez cette femme, & que je n'eusse d'autre indication que le second transport, la crainte de la perdre fit que je n'hésitai pas d'avoir recours au kinkina. J'en donnai deux gros en substance à trois heures & demie dans du sirop de capillaire; le pouls fut au bout d'une heure plus ferme, la peau plus échauffée, le visage plus coloré d'un moment à l'autre. Elle éprouva alors des froids passagers sans frissons. Six heures après, je donnai un gros & demi du même remede; les urines furent claires, abondantes, laiteuses, sans sédiment (*e*) pendant la nuit; le pouls fut

(*e*) Je n'entreprendrai aucune explication des symptomes de cette terrible maladie. Je me contente de les rapporter le plus briévement qu'il m'est possible. J'ai observé au commencement que cette femme étoit nourrice, & que j'écrivois sur une fievre maligne pétéchiale, pestilentielle, ordinairement sans crise apparente, &c. Le tempérament des malades, & les jours où les symptomes ont paru se développer successivement, joints à ces observations générales, peuvent ouvrir l'entrée de ce labyrinthe à des praticiens plus instruits & plus exercés que moi dans l'histoire des maladies.

ferme & la respiration plus fréquente ; une toux importune amena quelques crachats tenaces sur la fin de la nuit (*f*).

Le 15, à huit heures du matin, le pouls fut plus lent ; je donnai un demi-gros de kina ; la journée fut bonne, sans transport, mais avec quelques sueurs précordiales. Le soir, je donnai une cueillerée toutes les trois heures d'une potion faite avec une livre d'une forte décoction de kina, trois grains de camphre, & trente gouttes de liqueur d'Hoffm. ; elle dormit un peu.

Le 16, M. Laugier administra un purgatif avec les follicules, la manne, le sel d'Epson, lequel opéra prodigieusement sept à huit fois ; la nuit fut bonne, mais peu de sommeil.

Le 17, sueurs alternatives, pouls lent & mou, les pétéchies qui avoient paru le 12, n'avoient pas augmenté, mais elles étoient mêlées avec des phlictenes très-petites, transparentes, que les praticiens appellent *sudamina*, & de quelques grains de pourpre peu élevés. Je prescrivis la serpentaire de Virginie avec le vinaigre en tisane.

Le 18 à minuit, parut le crachement de sang, qui dura près de vingt heures. Julep avec deux onces de crême de riz, autant de vinaigre & de sirop de capillaire, & une once de décoction de serpentaire de Virginie, pour en prendre deux cueillerées de trois en trois heures ; tous les breuvages & potions furent acidulés ; le soir, elle prit deux lavements qui firent l'effet qu'on en attendoit.

Le 19, sueurs partielles, fatigantes, pouls petit,

(*f*) Effet dû au kina, qui, à cette dose, devroit porter sur la poitrine, mais qui présente un problême par l'état de colliquation putride, qui paroissoit sensible dans le sang, tandis que les bronches expectoroient une humeur gluante & visqueuse. Seroit-il possible que la putridité existât dans les vaisseaux, dans les premieres voies, ou dans quelque organe séparément, sans intéresser le systême général, comme les anciens l'ont cru ?

foible. Lavement le ſoir, kina demi-gros dans une potion cordiale.

Le 20, purgation avec du ſéné, la rhubarbe, la crême de tartre & la manne, qui opéra deux fois copieuſement ; le ſoir, liqueur d'Hoffm. dix gouttes dans un verre de limonade. Elle dormit peu, & fit une ſelle pendant la nuit.

Le 21, ſueurs partielles, rougeurs à la face; les forces étoient épuiſées, mais les pétéchies n'avoient pas augmenté ; pouls mou, foible. Kina demi-gros, thériaque trente grains, liq. d'Hoffm. dix gouttes, décoction de ſerpentaire de Virginie acidulée, avec l'acide vitriolique.

Le 22, pouls tranquille, peu de fievre, viſage ſerein ; le *ſuspenſum* des urines fut ſenſible, lié & blanc. Je permis un peu de gelée de groſeilles.

Le 23, pouls ſans fievre, ſueurs preſque inſenſibles. Rhubarbe demi-gros, kina autant dans du ſirop de limon.

Le 24, un peu de biſcuit ; kina & rhubarbe le ſoir, qui procurerent une ſelle.

Le 25, pouls plus fréquent & plus développé, ſans fievre ni chaleur.

Le 26, pouls tranquille, bras plus maigres, plus affaiſſés ; ce qui m'indiqua que les ſolides avoient repris leurs forces toniques. Je permis d'augmenter les crêmes de riz qui faiſoient la ſeule nourriture depuis huit jours, & laiſſai la ſerpentaire & les acides qui commençoient à ennuyer la malade ; je permis auſſi deux cueillerées de vin tous les jours; & elle entra en convaleſcence.

Les 31 & 32, elle eut la langue noire, la privation du vin remédia à cet accident ; elle commença à ſe tenir une heure hors du lit.

Le 34, la langue fut naturelle ; la malade eut deux ſelles copieuſes.

Le 50, elle étoit rétablie, ayant repris ſon embonpoint après avoir mangé prodigieuſement ; elle fut

fut toujours bien depuis lors, & commença à ſortir, quoiqu'une milliaire rouge, nombreuſe, mais bénigne, ait occupé ſucceſſivement toute la ſurface du corps, & fait tomber tout l'épiderme par écailles pendant plus de quarante-cinq jours après; les avant-bras ſur-tout en étoient tout rouges, & cela n'empêchoit pas la malade d'avoir bon appétit, de reprendre des forces chaque jour. Enfin, comme la milliaire commençoit à diſparoître, cette perſonne fut attaquée du rhume qui régnoit au mois de mars dans le pays; mais il fut chez elle des moins violents; elle eut une extinction de voix pendant quelques jours, la milliaire continuoit, mais la malade avoit alors repris ſes forces & ſon embonpoint.

XXIV.e Obſervation. Janvier. Champſaur.

Un homme robuſte, âgé de trente-huit ans, après des travaux, des veilles, des ſoins pour ſervir ſa femme & d'autres malades de ſa famille, éprouva des douleurs de reins, des dégoûts, des maux de tête, &c.; je lui preſcrivis une tiſane laxative avec les pruneaux & le miel.

Le 2, tart. ſtib. 2 grains, poudre fébrifug. purgat. de M. de Laſſone, 10 grains, précédés de 4 grains de mercure doux, trois heures auparavant; il vomit trois fois, & fut quatre fois à la ſelle, ſe trouva foible & abattu; les déjections étoient ſéreuſes & crues, il rendit peu de bile : le mal de tête fut très-violent.

Le 3, pédiluve, tiſane laxative acidulée avec l'épine-vinette; la fievre fut très-forte le ſoir, & la langue très-chargée; le malade ne pouvoit déjà ſortir hors du lit.

Le 4, la langue étoit ſale, noirâtre, la douleur de tête ſe porta du côté gauche & fut très-violente. Bain de pieds, dans lequel il ne put reſter que

demi-heure à cause de la foiblesse ; j'ajoutai la serpentaire de Virginie aux tisanes acidules.

Le 5, il fut moins mal & fit une selle, le pouls fut plus mou, le mal de tête plus supportable ; je mis trois gros de sel d'Epsom dans une bouteille de tisane d'épine-vinette, qu'il prit pendant la nuit.

Le 6, il avoit dormi & fait une selle copieuse, la langue étoit toujours noirâtre, très-chargée, mais plus humide ; je mis 3 grains de tart. stib. dans la même tisane, dont il prit deux verres, il eut quelques nausées sans évacuation ; à midi, le ventre étoit dur, embarrassé, avec des grouillements & un mal-être étonnant ; les selles parurent enfin, il en fit quatre copieuses qui l'abattirent entiérement, & lui enleverent le reste de ses forces & le courage. Trois ou quatre selles séreuses, verdâtres, moins copieuses, suivirent les premieres. Le malade fut pâle & déconcerté ; le pouls étoit mou & foible, sans être lent, la tête parut libre. Je mis une cuillerée de vin rouge, 20 grains de thériaque, 10 gouttes de liqueur d'Hoffman dans un demi-verre de décoction d'écorce de citron. Cette potion procura un peu de tranquilité, le visage reprit sa couleur & ses traits, & le pouls sa consistance ; jusqu'ici, les urines furent très-rouges, devenoient troubles, blanches, *jumenteuses*, & très-chargées par le refroidissement.

Le 7, le malade qui jusqu'alors avoit eu le pouls assez fort pour me faire regretter de n'avoir pas administré la saignée au commencement, fut si foible qu'il fallut lui lever la tête pour qu'il pût prendre son bouillon.

Le 8, la langue fut très-noire, diarrhée verte d'une infection horrible, aucune boisson chaude ne put passer ; le gosier étoit si resserré par le spasme & par la foiblesse, que le malade ne pouvoit avaler que deux ou trois pleines cuillers de bouillon ou d'eau toutes les demi-heures. Il eut un transport pendant la nuit.

Le 9, le visage fut plus rouge, & la déglutition fut rétablie.

Le 10, urines très-rouges, langue noire, pouls bon, selles plus liées, moins fréquentes (porracées d'un verd très-foncé), presque noires.

Le 11, il laissa aller dans son lit beaucoup de matieres noirâtres, dormit & fut tranquille, mais plus foible; la fievre fut moins violente, ainsi que la soif, & la langue moins noire.

Le 12, il évacua comme le jour précédent, pouls plus foible, urines très-claires; il dormit bien.

Le 13, langue moins chargée, urines rousseâtres.

Le 14, de même.

Le 15, la fievre fut diminuée.

Le 16, selles noires très-liées.

Les 17 & 18, langue plus nette, urines claires.

Le 19, peu de fievre, urines de même; il commença à moucher, il prit une once de pain dans son bouillon.

Les 20, 21, 22, 23, 24, 25 & 26, il cracha quelque peu de sang qui ne venoit que de l'arriere-bouche; la maladie ne fit pas de progrès sensibles, la langue fut vermeille, mais seche; j'observai quelques pétéchies sur la poitrine, il ne parut aucune selle.

Le 27, rhubarbe 36 grains, crême de tartre 18 grains dans du sirop, il fit une très-petite selle; potion avec l'huile d'amandes, sirop de capillaire acidulée avec l'esprit de vitriol.

Le 28, un peu de fievre, selle plus copieuse, le crachement de sang cessa; il eut moins de fievre & moins de foiblesse; la diarrhée continua, elle étoit séreuse & verdâtre. Le malade étoit presque sans fievre, sans crise apparente, & son état sembloit avoir une tendance à dégénerer en maladie chronique.

Les 29, 30 & 31, le malade prit une forte décoction d'arnica (2 gros de feuilles & fleurs sur

une livre d'eau, ſelon la méthode de M. Collin), édulcorée avec du ſirop de capillaire, à la doſe de 3 onces, deux fois par jour; ce remede fit tranſpirer, humecta la langue; les urines qui étoient claires depuis plus de trois ſemaines, furent rouſſeâtres le 29, & dépoſerent un nuage rouge qui fut blanc le lendemain, & ſe précipita en ſédiment de même couleur, mais léger; le troiſieme jour ou le 31, le malade fut mieux & refuſa de continuer ce remede. La fievre dura encore pendant cinq à ſix jours, diminuant chaque jour; je la crus ſalutaire & critique, quoique les urines fuſſent ſans ſédiment depuis l'interruption de l'arnica.

Le 38, le remede fut repris, & produiſit le même effet le 39 & le 40 ſur les urines.

Le 41, peu de ſoif, point de fievre, peu de ſédiment dans les urines, peau douce, ſommeil tranquille; le malade commença à manger.

Le 48, un peu de fievre; rhub. & crême de tartre, comme deſſus; ce qui procura une petite ſelle.

Le 51, deux fortes ſelles, ſuivies de diarrhée, l'après dînée; diette pendant vingt-quatre heures. Le malade ſe trouva mieux & entra en convaleſcence; mais il ne fut rétabli qu'au bout d'un mois, c'eſt-à-dire le 81 de la maladie.

Nota. Cette obſervation préſente l'hiſtoire de la fievre maligne regnante, entée ſur une fievre putride humorale ordinaire, c'eſt-à-dire ſur une fievre aiguë, bien décrite par Queſnai ſous le nom de *fievre critique*. Cette derniere fut caractériſée dès les premiers jours, mais l'épidémie regnante, jointe à l'accablement extrême du malade, nous empêcha d'employer la ſaignée que le pouls ſembloit exiger. Il ſemble même que cette fievre a dominé juſqu'au 19.e de la maladie, qui fut bon, mais bientôt ſuivi du déſordre & du défaut des ſecrétions, ainſi que des ſymptomes acritiques de nos fievres malignes. L'*arnica* nous parut un

remede avantageux pour opérer une espece de coction desirée, dans un temps où la nature ne paroissoit plus s'en occuper. Les bons effets que ce remede produisit, furent marqués la derniere fois comme la premiere; de sorte que si le malade l'eût continué, nous avons lieu de croire qu'il auroit été guéri le 35.e au lieu du 41.e, eu égard à l'intervalle de sept jours qui se passerent entre la premiere & la derniere époque.

XXVe. Observation. Janvier. Champsaur.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, bien constitué, eut des préludes de fievre pendant quatre jours; il se coucha ensuite sans frisson. Diette, tisanes acidules & laxatives.

Le 2, il fut émétisé, rendit beaucoup de vers & quatre selles; son pouls fut d'une foiblesse & d'une profondeur extrêmes, jusqu'au cinq.

Le 6, le pouls se releva un peu, mais les forces étoient abattues; il parut quelques pétéchies presque imperceptibles sur la poitrine. Une tisane aiguisée avec 2 gros de tartre stibié procura deux selles.

Les 7 & 8, il fut très abattu, assoupi, sans délire, le pouls d'une foiblesse singuliere.

Le 9, les bras parurent un peu maigris, & les chairs, moins flasques, le pouls s'éleva un peu ou fut moins concentré.

Les 10, 11, 12 & 13, le pouls se développa un peu, il fut à la selle le 13, à l'aide de la même tisane émétisée.

Le 14, les dents & les levres devinrent noires.

Les 15, 16 & 17, il fut très-foible & très-mal. Potion avec la décoction de serpentaire de Virginie, le citron & le camphre.

Le 18, un peu mieux; le 19, il demanda à manger; le 20, il prit du riz, continua à manger, & il entra en convalescence.

Obs. Ce malade, quoique pâle & assez bien portant, guérit ainsi dans quinze jours de convalescence, sans aucune crise ni moiteur sensibles. Le pouls ne se releva que lorsque les chairs reprirent leur consistance, & le malade étoit tout sombre, sans volonté, sans gaieté, & paroissoit être imbécille. Je n'eus pas recours aux vésicatoires, parce que le malade étoit couché dans une écurie, qu'il étoit mal soigné, & que les symptomes de sa maladie ne furent pas des plus violents.

XXVIe. *Observation. Janvier.*

Un Garçon de vingt-neuf ans, fort robuste, bien constitué, eut des alternatives de fievre & de douleurs vagues, pendant plus de quinze jours; son pouls étoit mou, dilaté, plein, élevé, de ceux que l'on appelle pouls *supérieurs*. Il fut d'abord saigné; on lui tira 10 onces de sang vermeil, bien conditionné, avec un peu de croûte inflammatoire; il se trouva mieux, continua à se lever, & ne voulut prendre aucun remede, ni observer aucun régime; au bout de 15 jours, il vomit des vers sans aucun remede; il tomba 4 jours après dans un assoupissement carotique, & je fus appellé.

Le pouls étoit bon, souple, élevé, supérieur comme auparavant. J'employai les tisanes acidules, émétisées, qui évacuerent beaucoup de matieres porracées, fort tenaces; les urines étoient chargées; j'appliquai les vésicatoires sur les deux jambes, & successivement sur les moignons de l'épaule; il avoit de larges pétéchies violettes & irrégulieres; j'employai la serpentaire & le camphre en potion, &c. Les vésicatoires donnerent beaucoup, les selles coulerent toujours, le pouls s'affoiblit, mais le malade périt dans cet état au bout de quinze jours, sans revenir à lui même.

XXVIIe. *Observation.* Champsaur.

La sœur du malade précédent, âgée de trente-un

ans, bien réglée, robuste, & bien constituée, le servit pendant la durée de sa maladie. Elle fut prise d'un vomissement violent, précédé de douleurs de tête; ces accidents revinrent avec plus de violence trois jours après, & elle vomit une quantité prodigieuse de bile jaune & verte, & en fit aussi par le bas, sans autre remede que l'eau tiede & la diette. Je prescrivis alors la tisane d'épine-vinette; les sueurs parurent pendant la nuit suivante & le lendemain, avec une violence telle que la malade mouilla trois chemises, ses draps & sa paillasse; le même jour, elle fut couverte de pétéchies; la nuit suivante, elle eut un profond sommeil, elle observa un peu de diette le lendemain, & elle se trouva guérie.

Cette observation présente le cas le plus simple que nous ayions rencontré; je ne doute cependant pas que cette malade n'eût contracté l'épidémie; la peine qu'elle s'étoit donnée pour son frere & les pétéchies en étoient des preuves; mais tous les sujets n'ont pas eu autant de bonheur: néanmoins cette observation & ce qui s'est passé à notre égard relativement aux pétéchies, prouve bien que cette éruption en elle-même ne signifie pas grand chose, & que le danger qui l'accompagne ordinairement, dépend de la complication des autres maladies, ou de la disposition des sujets.

XXVIIIe. *Observation. Janvier.*

Une servante, âgée de 30 ans, ayant des couleurs vives, bien creusée par la petite vérole (*g*),

---

(*g*) Nous avons observé ailleurs, dans le cours de cet ouvrage, que les personnes mal traitées par la petite vérole, nous paroissoient avoir les humeurs plus disposées à la putridité. Celle-ci semble prouver le contraire par la régularité & le peu de durée de sa maladie; mais il faut observer que les tempéraments changent souvent avec l'âge; & c'est ce qui nous paroit être arrivé à cette fille, car elle est aussi saine qu'elle l'étoit peu dans sa jeunesse.

après des veilles & des fatigues pour servir les malades, eut des douleurs de tête, des maux de reins, &c.; à l'époque qu'elle attendoit ses regles, elle tomba malade. Je prescrivis les demi-bains, & l'émétique le lendemain, lequel opéra bien; les jours suivants, elle fit usage de tisanes acidules; les pétéchies parurent le quatrieme, & furent peu nombreuses; les regles parurent au bout de huit jours, elles furent considérables & critiques, relativement à la maladie qui finit avec elles, & ne récidiva pas. Ce sujet avoit aussi pris la fievre par contagion.

XXIX.e Observation. Même époque. Champ.

Une fille de dix-huit ans, sœur de la précédente, bien constituée, avec un teint bien coloré, tomba malade en servant dans la même maison. A des envies de vomir succéda une fievre très-violente, suivie de sueurs. Tisane avec les pruneaux & le miel.

Le 3, emetico-catartique, qui n'opéra qu'une fois par le bas.

Le 4, elle avoit des pétéchies très-petites & en très-grand nombre.

Le 5, sueurs copieuses; j'ajoutai la serpentaire à la tisane d'épine-vinette

Le 6, sueurs moins fortes, pouls dilaté, supérieur.

Le 7, point de sueur, pouls très-fréquent, peu élevé.

Le 8 & le 9, peau seche, pouls de même, urines claires.

Le 10, urines très-rouges.

Le 11, peau seche, pouls dur, convulsif, langue noire, tremblante, ne pouvant la tirer sur les levres; deux selles naturelles & copieuses; la fievre se soutint jusqu'au 22.

Le 23, la fievre diminua considérablement.

Le 24, elle fut purgée, & le lendemain elle commença à manger, entra en convalescence & se rétablit en 15 jours, c'est-à-dire, le 38.e de la maladie.

XXXe. Observation. Même époque. Champ.

Une fille de trente-quatre ans, incommodée d'une jambe, d'ailleurs assez robuste; après trois nuits de veilles, prit une rougeur érésipelateuse à sa jambe saine; le lendemain elle prit la fievre; le repos du lit avoit guéri la jambe sans remede; les pétéchies parurent le 3.e jour; cela ne m'empêcha pas d'administrer l'émétique qui opéra bien; la maladie parut terminée le 11.e jour, à l'aide du repos, des tisanes acidules, du régime, & de la diarrhée.

Le 12, la langue devint chargée, & la diarrhée cessa.

Le 15, rhub., demi-gros; aq. alba, 4 grains; poudre fébrifuge de M. de Lassone, 10 grains; ce remede agit six fois par le bas, & la fit vomir une fois: elle observa ce régime, & se rétablit au bout d'un mois.

XXXIe. Observation. Même époque. Champ.

Un homme de trente ans, rousseau, bien coloré, robuste, gros mangeur, tomba malade presque subitement.

Le 2, tisane de pruneaux émétisée, laquelle excita quelques nausées, & purgea copieusement par le bas; les jours suivants jusqu'au 12, il fut tenu aux crêmes d'orge, mêlées avec autant de bouillon bien dégraissé, à une tisane de pruneaux miellée, à celle d'épine-vinetre, aiguisées l'une & l'autre avec 3 grains de kermès mineral sur chaque pinte.

De grosses pétéchies larges, violettes, irrégu-

lieres, sur la poitrine, les bras, les jambes, le dos, &c. parurent le 6.e jour, & ne disparurent que le 18.e; le malade fit régulierement deux selles par jour, jusqu'au 15, & une seulement les jours suivants.

Le 16, je permis un peu de crême plus liée, & je retranchai les pruneaux, pour m'en tenir à la tisane d'épine-vinette miellée.

Le 21, le malade étoit presque sans fievre, & je lui permis de manger; il entra alors en convalescence, laquelle fut très-longue, & ne se termina qu'au bout de deux mois.

Ce malade est, de tous ceux que j'ai vus, celui qui a parcouru toutes les époques de cette fievre, sans courir aucun danger marqué; il faisoit deux, trois, même quatre selles les premiers jours, & ensuite deux, sans effort, ni coliques, ni foiblesse; les matieres furent jaunes, liées & jamais vertes; les urines furent moins chargées que celles des autres malades, le pouls fut souvent *dicrote* dans le commencement, mais il ne parut jamais d'hémorragie ni de crise sensible.

XXXIIe. Observation. Champsaur.

Un homme de trente-huit ans, maigre, d'ailleurs bien constitué, quoiqu'un peu épuisé par le manque de facultés, tomba malade après plusieurs jours de fatigue & de douleurs vagues; la tisane émétisée, au commencement, l'évacua par les selles; la tisane d'épine-vinette fut continuée. La langue étoit seche, nette, vermeille, avec des mouvements convulsifs & des soubresauts dans les tendons. Ces symptomes céderent à une potion camphrée & nitrée; la maladie dura un mois; le malade demanda à manger, & se rétablit sans aucune crise apparente, sans même avoir la peau ni la langue humectées; enfin sans que je me fusse

apperçu d'aucun mieux être, excepté la cessation des mouvements convulsifs ; le pouls passa de l'état convulsif à celui de foiblesse, de sorte que je craignois quelque rechûte ; cependant le malade se rétablit contre toute apparence, & il semble que le peu de ressources qu'il a eu, la diette forcée, le manque d'aliments ont été des moyens pour hâter sa convalescence & son rétablissement.

XXXIIIe. Observation. Janvier. Champ.

UNE femme bilieuse, âgée de trente-trois ans, pâle, mais robuste, creusée de petite vérole, copieusement réglée, nourrissant un enfant de quinze mois, eut des maux de reins, des douleurs vagues pendant quinze jours, & éprouva un violent frisson, après un travail forcé, qui se dissipa & laissa la malade fébrile; au bout de dix jours, elle se coucha sans frisson. Le pouls étoit très-petit & très-concentré ; je fus appellé le même jour.

Le 2, tisane purgative avec les pruneaux, le séné, & le sel végétal ; elle évacua par le bas, pouls petit, mais plus développé.

Le 3, elle fut très-inquiette, avec froid aux extrémités, douleurs au dos, au creux de l'estomac, qui céderent en partie à des sueurs imparfaites, à demi-froides. Pouls très-petit, presque vermiculaire, mais régulier.

Le 4, elle fut mieux, & se leva trois heures.

Le 5, elle eut un froid imparfait, pouls petit, lent, urines troubles, nuage brun.

Le 6, tisane avec la racine d'impératoire, un scrupule, dans une bouteille d'eau, ce qui procura un peu de transpiration ; pouls petit.

Le 7, même frisson ; tisane d'impératoire continuée ; pouls & urines de même.

Le 8, kina, 1 gros; liqueur d'Hoffman, 24 gouttes ; elle fut bien, & le froid ne parut pas.

Le soir, tisane avec l'arnica, quelques gouttes de dissolution de camphre, & 10 gouttes de liqueur d'Hoffman; cette potion procura des anxiétés, des nausées, après quoi la nuit fut assez bonne; les urines eurent un nuage briquetté.

Le 9, le froid vint à midi & dura jusqu'au lendemain; elle fut très-mal: je donnai le soir un peu de vin; pendant le temps d'un demi-bain, la tête fut libre; mais elle souffrit des chaleurs à la région épigastrique, interrompues par des foiblesses passageres, & par des froids aux extrêmités, qui me rappellerent les descriptions que les anciens ont donné des fievres lypiries (*h*). Le pouls étoit foible, mou, lent, & le bras mouillé par des sueurs froides; les urines eurent un *suspensum* blanchâtre.

Le 10, kina, 2 gros; liqueur d'Hoffman, 12 gouttes; dissolution camphrée, 8 gouttes; ce remede n'ayant fait aucune sensation, je prescrivis 1 gros de kina, demi-gros de rhubarbe, & 8 gouttes de liqueur minerale six heures après; la nuit se passa avec des angoisses & des sueurs froides; je fis faire des frictions avec des linges chauds sur les extrémités; le second bouillon que la malade prit après le dernier remede, la fit un peu vomir; ce qui fut occasionné par le camphre qui lui répugnoit beaucoup.

Le 11 au matin, il parut deux selles brusques, bilieuses, liées, d'une très-mauvaise odeur; la langue fut toujours belle comme à l'ordinaire; elle se plaignit de douleurs sourdes dans le basventre, & d'un point de côté sous les fausses côtes du côté droit; le foie parut être en bon état, ainsi que tous les visceres, & la malade ne souffroit point par la pression que l'on faisoit

---

(*h*) *Gorr, definit. med.* 263. *Castel. lexicon.* 452. *Galen. comm. in aph. IV.* 48.

dans l'examen de leurs différentes régions ; des chaleurs très-vives le long de l'épine du dos, douleurs à la tête, froid des jambes, insensibilité à la jambe droite, douleurs aux orteils & au bras gauche ; les sueurs froides & une soif inextinguible, succéderent à ces premieres douleurs. Le pouls étoit petit, lent & profond ; cet accès diminua un peu l'après midi ; & sur le soir à six heures je donnai demi-gros de kina, autant de rhubarbe & 12 gouttes de liqueur d'Hoffman ; à dix heures le pouls fut élevé & fievreux ; la nuit fut bonne, elle dormit & fit trois selles le matin.

Le 12, elle étoit sans sueur, avec un reste de douleur dans le bas-ventre, & quelques bouffées de chaleurs passageres. Le pouls étoit lent & très-petit : kina 36 gr. rhub. 24 gr. gouttes d'Hoffman, n. 10. Le soir elle fut mieux, ainsi que le lendemain.

Le 14 au matin, angoisses, foiblesses, vomissement. Sur le soir, je donnai 24 gr. de rhub. 12 gr. d'yeux d'écrevisses préparés, & 8 gouttes de liq. d'Hoffm. Elle vomit un bouillon qu'elle prit quatre heures après, quoiqu'elle eût bu auparavant ; après quoi, elle passa une nuit tranquille.

Le 15, tisane laxative, avec deux onces de tamarin, 3 gr. de séné, autant de sel de Glauber, dans trois livres d'eau. Elle fit deux petites selles séreuses.

Le 16, elle fut plus malade. Le 17, bien foible, sans douleurs & sans froid marqué. Le 18, très-mal à cause de ses douleurs au dos.

Le 19, purg. avec trois gros de follicules, deux onces de manne & deux gros de sel d'Epson ; ce qu'elle vomit demi-heure après. Je donnai à midi quelques gouttes d'Hoffman, pour calmer les agitations : le soir, elle eut une selle.

Le 20, pouls foible, sans fievre. Kina, un gros, avec autant de rhub. Les jours suivants, elle fut mieux & sans fievre.

Le 23, elle commença à manger ; elle fut mieux & entra en convalescence, & fut bien pendant douze jours.

Le 36, elle eut un accès de fievre précédé de quelques frissons irréguliers.

Les 38 & 40, autre accès. Le 41, Kina 1 gros, rhubarbe demi-gros, crême de tartre 15 grains. Le 42, point de fievre, il vint quelques gouttes de sang par le nez ; les regles parurent le lendemain, quoique le pouls eût été des plus concentrés pendant les deux jours précédents.

Le 50, elle eut une nouvelle rechûte ; je prescrivis des apozemes amers, avec le sel d'Epson, la gentiane & le sel armoniac, pendant trois jours ; ce qui procura une selle par jour & un peu d'appétit. Les jours suivants, je fis faire des apozemes avec la gentiane, le sel d'Epson & un gros de racine d'anthora, sur quatre livres d'eau pour quatre jours.

Le 69, elle eut encore une rechûte ; des douleurs au dos, des froids irréguliers qui augmentoient lorsqu'elle prenoit quelque peu d'aliments. Je la mis à l'usage des apozemes avec l'*arnica* & la racine de chicorée amere pendant huit jours. Ce remede réitéré autant de fois qu'il fut nécessaire, auquel je joignois un peu de sel d'Epson ou de sel végétal, lorsque le ventre devenoit trop paresseux, dissipa enfin ces douleurs rebelles qui se portoient le long des vertebres depuis les lombes jusqu'aux omoplates. La malade ne fut tranquille qu'au bout de trois mois entiers de maladie, & elle ne put sortir que quinze jours après, c'est-à-dire au bout de trois mois & demi.

Les pétéchies, la milliaire blanche & rouge, & plusieurs autres éruptions cutanées, parurent de temps en temps pendant le cours de cette longue maladie ; mais je n'ai pas observé qu'elles aient influé sur la fievre ni sur le caractere de la maladie ; je n'ai soupçonné aucun vice scorbutique ni autre

altération particuliere dans les humeurs ; j'ai regardé cette maladie comme une fievre maligne anomale, compliquée avec une intermittente maligne, tierce, lipyrie, mais toujours irréguliere, & si masquée qu'il a fallu la soupçonner par ses accès anomales, sans frissons & sans heures réglées. Le *kina* mêlé aux purgatifs, les antispasmodiques, les apozemes amers & purgatifs, sont les remedes qui nous ont paru avoir des succès marqués, ainsi que nous l'avons observé dans les différents détails du traitement.

XXXIV.ᵉ Observation. Janvier. Champsaur.

Un jeune homme de trente-cinq ans, bien constitué, étoit au treizieme jour d'une fievre continue maligne, accompagnée de crachements de sang, de prostration de forces, de délire pendant la nuit, &c. ; sa mere étoit malade, & son pere venoit de mourir le neuvieme de la même maladie. Tisane de tamarins avec le fruit d'épine-vinette.

Le 14, il fut mieux ; purgat. avec 2 gros de séné, 2 onces de manne & 4 grains de kermès minéral, qui opéra très-bien, fit cesser le crachement de sang & les autres symptomes, & laissa la peau dans une douce moiteur. Je fis continuer la tisane d'épine-vinette avec le kermès. La fievre cessa, le malade fut convalescent le 18, & il fut rétabli le 30.

XXXV.ᵉ Observation. Janvier.

La mere de ce malade, âgée de cinquante-quatre ans, usa d'une tisane antispasmodique & antiputride, faite avec l'infusion des fleurs d'arnica & de camomille ; le soir elle prit la liqueur d'Hoffman, & elle se rétablit en peu de jours.

XXXVI.ᵉ Observation. Janvier. Champsaur.

Un jeune homme pâle, mais bien constitué,

âgé de quinze ans, étoit dans un assoupissement léthargique, ne faisant que balbutier quelques mots depuis cinq jours, c'étoit le 24.e de sa maladie; il avoit des sueurs tiedes, précordiales, les jambes froides, mais le pouls avoit encore un peu de consistance. J'appliquai un vésicatoire à chaque jambe, & l'instant après je fis prendre une potion composée de 2 grains de camphre, 6 grains de nitre & 3 grains de kermès minéral dans la tisane ordinaire. Cette potion, après avoir occasionné la rougeur de la face, augmenté les sueurs, fit évacuer le même jour quantité de matieres blanchâtres, tenaces comme de la colle. Les vésicatoires donnerent le lendemain; la potion fut répétée, & j'y ajoutai quelques gouttes d'essence d'absynthe; elle produisit les mêmes effets & les mêmes changements. Dès ce moment, je pris un peu d'espérance; cependant le malade ne commença à se reconnoître que cinq jours après, c'est-à-dire le 30; il fut mieux de jour en jour, & entra en convalescence le 45.e, mais il ne fut rétabli qu'au bout de trois mois; encore resta-t-il foible, sombre, taciturne.

XXXVIIe. Observ. Janv. vers la fin. Ch.

Le frere de ce malade, âgé de 25 ans, traînoit depuis huit jours, avec des douleurs vagues, une insomnie & un mal-aise continuels; il gardoit la chambre & souvent le lit. Le pouls étoit plein, & le sujet robuste. Je lui fis une saignée de douze onces. Le sang fut tenace & très-inflammatoire. Le lendemain, je le purgeai avec six grains d'aq. alba, deux gr. de tart. stib. dans de l'eau de casse. Il vomit trois fois, & fit trois selles & point de vers. Son mal de tête diminua, il se trouva mieux, ne s'alita pas, mais il languit dans cet état plus d'un mois; de sorte qu'il parut essuyer l'épidémie sans s'aliter.

Les fievres regnantes quitterent leur caractere de

de putridité vers le commencement de février. Le froid avoit néanmoins été violent depuis le 18 janvier ; il fallut peut-être cet intervalle, pour qu'il pût opérer ce changement favorable dans les humeurs, capable de s'opposer à leur dissolution, & de résister aux impressions des miasmes que répandoient ces maladies.

XXXVIII. Observat. Février. Champsaur.

Un jeune homme robuste, phlegmatico-sanguin, âgé de vingt-huit ans, ayant servi pendant un mois dans une maison où se trouvoient plusieurs personnes très-affligées de l'épidémie, tomba malade, la langue fut seche, le pouls bon, & les sueurs se déclarerent le deuxieme jour. Je prescrivis une tisane faite avec *l'arnica*, la serpentaire de Virginie & le miel.

Le 5, la langue fut humectée & blanchâtre, quelques pétéchies d'un rouge vif, parurent sur les bras & sur la poitrine ; le malade eut des grouillements dans le ventre.

Le 6, purg. avec une once de manne & 12 grains de poudre fébrifuge des boîtes de M. de Lassone ; elle ne procura qu'une selle. Je prescrivis alors la tisane d'épine-vinette avec les tamarins, qui procura ordinairement une selle en vingt-quatre heures durant trois jours.

Le 9, le malade se trouva mieux, & mangea quelques pruneaux, du fruit, un peu de pain, jusqu'au 20.

Le 21, le ventre étoit gros, la peau seche, le corps maigre & défait, la fievre médiocre, mais les forces & le courage étoient très-abattus.

Le 22, je mis 4 grains de tart. stib. dans une bouteille de tisane de tamarins nitrée ; ce qui évacua beaucoup de bile jaune & de sérosités. Le lendemain il fut mieux, & il entra dans une longue convalescence qui dura plus d'un mois.

XXXIX. Observation. Février.

Une femme robuste, quoiqu'ayant un peu de vice dans les humeurs, & ayant un dépôt ouvert sur la cuisse, nourrice d'un enfant de quinze mois, tomba malade en servant sa belle-sœur, attaquée de fievre maligne.

Les quatre premiers jours elle but beaucoup de tisane de pruneaux.

Le 5, aquil. alba 10 grains, semen-contra 12 grains; ce qui évacua prodigieusement par haut & par bas, & fit rendre dix-huit vers.

Le 6 & le 7, elle ne fut pas mieux, la fievre étoit forte, le visage allumé, les urines troubles, la langue sale, le visage & les chairs se soutenoient.

Le 8, la fievre diminua un peu, la bouche fut mauvaise, la soif moins forte.

Le 9, rhub. un gros, crême de tartre 24 grains; ce remede procura deux fortes selles bilieuses. Les jours suivants, la malade se soutint; je fus obligé de la perdre de vue, elle se trouva mieux le 20, & commença à manger.

Cette femme eut pendant sa grossesse précédente une sciatique si violente, qu'elle ne put marcher pendant les trois derniers mois. Les suites des couches furent très-longues, & elle put marcher au bout de quarante-cinq jours. Elle nourrit ainsi son enfant jouissant d'une assez bonne santé, à part une gêne considérable qui lui restoit à la hanche & qui la faisoit boîter en marchant. Treize mois après son accouchement, je vis cette jambe malade, je trouvai un dépôt lent qui s'étoit formé sur la partie supérieure des muscles fessiers, & qui occupoit les deux tiers de la face externe de l'os des isles. Je me déterminai à l'ouvrir, il en sortit deux livres de matieres séreuses troubles, & un peu de pus laiteux sur la fin. L'ouverture suppura pendant deux mois en diminuant chaque jour. Elle ne

donna presque rien pendant les douze premiers jours de sa maladie épidémique. A cette époque, des sérosités mal conditionnées reprirent leurs cours, & ont continué à couler pendant un mois & demi après la guérison de la fievre.

XL. Observation. Février. Champsaur.

Une fille, âgée de trente-deux ans, réglée, étoit valétudinaire, sujette à des inflammations fréquentes des paupieres, & même à l'ophtalmie, par un vice héréditaire ; elle avoit un cautere à la cuisse pour pallier cette acreté de la lymphe qui se portoit sur ses yeux. Elle prit la fievre regnante qui fut précédée de quelques frissons. Je prescrivis une tisane de pruneaux & de fleurs de sureau miellée : comme la maladie n'étoit pas bien caractérisée, je ne prescrivis pas d'autre remede pendant les six premiers jours ; la langue parut chargée, l'insomnie, le mal-aise, des douleurs vagues dans le bas-ventre, me déciderent à donner l'émétique le 7. Ce remede fit vomir quatre fois, les matieres étoient bilieuses, mêlées de glaires & de vers ; elle eut deux selles copieuses, aussi mêlées de vers.

Le 8, elle fut très-fatiguée, l'ophtalmie parut & le cautere étoit presque sec, quoiqu'il donnât beaucoup pour l'ordinaire. Je prescrivis une tisane de chiendent nitrée & une livre de petit-lait.

Le 9, je donnai 6 grains d'aq. alba, 12 grains de semen-contra dans un opiate ; la nuit fut bonne, & ce remede procura une selle sans vers. Les jours suivants, elle fut mieux, & fut presque rétablie au bout de trois semaines.

Ces deux dernieres observations font voir que les personnes qui ont un vice dans les humeurs & un émonctoire ouvert, ne sont pas toujours exemptes des maladies épidémiques & pestilentielles ; elles prouvent peut-être aussi, que si les cauteres, les ulceres ouverts, ne sont pas toujours des pré-

ſervatifs ſûrs contre ces maladies, ils ne ſont pas moins des moyens très-avantageux pour modérer la violence de leurs ſymptomes & abréger leur durée ordinaire.

XLIe. Obſerv. Valgaudemar.

Un enfant du Valgaudemar, âgé de dix-huit mois, qui n'étoit pas ſevré, devint pâle, inquiet, ſouffrant, & perdit l'uſage de ſes jambes. Je donnai quelques apéritifs & des vermifuges mêlés à la rhubarbe. Il ſe paſſa deux mois ſans que je le viſſe après l'uſage de ces remedes. Cet enfant devint altéré, les pieds, les jambes & les cuiſſes devinrent enflées & œdématiées. Je fus appellé long-temps après. Je trouvai deux dépôts lents, qui occupoient plus des deux tiers de la circonférence des deux cuiſſes. Tout le tiſſu cellulaire ne formoit qu'un ſac plein de pus. Leur volume égaloit preſque celui du tronc, de ſorte que les cuiſſes auſſi larges que longues, préſentoient deux boules un peu allongées & remplies de pus. La maigreur des extrémités ſupérieures, la bouffiſſure du tronc, la paleur extrême & l'affaiſſement de la face, me firent craindre des ſuites facheuſes. Je me décidai à faire une inciſion d'un pouce, ſur la partie moyenne, laterale, externe, & un peu poſtérieure de la cuiſſe gauche; je vis ſortir tout-à-la-fois beaucoup de ſéroſité, un pus laiteux très-blanc, & quelques filets d'un ſang noirâtre & décompoſé. Je n'achevai pas entiérement de vuider ce dépôt, pour les raiſons que je dirai plus bas. Le lendemain je levai l'appareil, il en ſortit encore près d'une livre de pus mal conditionné; les téguments étoient flaſques & décolorés; la fievre étoit peu ſenſible. Les deux jours ſuivants, les matieres diminuerent conſidérablement, les téguments reprirent leur reſſort en partie, & la fievre augmenta. Je me propoſois de n'ouvrir le côté oppoſé que huit jours

après; mais la fievre survenue fit rougir la peau, & je craignis l'absorbtion du pus dans la masse des humeurs. Le cinquieme jour, je fis la même opération sur la cuisse droite, dans le même endroit à peu près où j'avois fait celle du côté gauche. Les matieres furent les mêmes, mais en plus grande quantité; de sorte que j'en tirai plus de six livres de pus, le jour ou le lendemain de ces opérations; ce qui faisoit environ un cinquieme du poids réel de tout le corps de cet enfant. Le pied & la jambe diminuerent subitement, les téguments reprirent leur ressort comme la premiere fois, mais deux jours plus tard, & la fievre fut plus forte. Comme cet enfant n'étoit pas sevré, je fis peu de remedes; on eut soin de lui présenter de l'eau de temps en temps, dans laquelle j'avois versé quelques gouttes d'eau vulnéraire, & un peu d'infusion de kina à froid; la fievre diminua peu à peu, & cette petite malade parut se rétablir, mais elle mourut quatre à cinq mois après.

J'avois eu occasion, une année auparavant, de traiter une maladie semblable, chez une petite fille du même âge, qui est bien guérie. Les téguments se sont seulement collés aux muscles dans l'endroit des incisions, au nombre de deux, quoique le dépôt ne fût que d'un seul côté.

J'ai également ouvert plusieurs dépôts lents, à la suite des sciatiques ou d'autres maladies, en suivant la même méthode chez les adultes, & j'ai presque toujours réussi.

Un seul perit à la suite de l'opération, soit parce que se croyant guéri tout-à-coup, il voulut sortir le lendemain de l'ouverture du dépôt, soit parce que le tempérament étoit usé ou atteint de quelque vice, comme c'est l'ordinaire dans semblables maladies. Le dépôt avoit tenu le malade au lit & l'avoit perclus pendant neuf mois, employés à son accroissement & à sa formation; il

succéda à une sciatique pour laquelle on avoit fait prendre les douches des eaux de la Mothe; la toux survint, les crachats devinrent purulents; le marasme suivit, & ni le kina, ni le lait, ni l'eau de chaux, &c. ne purent s'opposer à ses progrès, de sorte que le malade périt au bout de cinq semaines.

J'ai rapporté ces observations, 1.° parce qu'elles se sont présentées dans le temps de notre épidémie; 2.° parce que j'ai cru & que je crois devoir m'écarter en pareil cas, de la méthode ordinaire de vuider les grands abcès par de larges ouvertures. Les praticiens ont remarqué depuis longtemps, qu'il étoit dangereux de tirer tout à la fois une grande quantité d'eau, contenue dans l'abdomen des hydropiques; c'est d'après leurs observations, & d'après les remarques que j'ai faites dans ma pratique, que j'ai cru pouvoir éviter ou modérer ces foiblesses, ces grandes révolutions, la fievre & les autres accidents qui suivent toujours les grandes évacuations, lorsqu'elles sont brusques & inconsidérées. Ce n'est pas les humeurs ni les matieres qu'on évacue qui affoiblissent, c'est le désordre introduit dans l'œconomie animale, par le défaut d'équilibre entre ses parties; je n'ai pas craint les fusées, les fistules ni les caries, en pareil cas; j'ai mieux aimé pratiquer des contr'ouvertures ou d'autres opérations dans la suite, que d'exposer mon malade; je ne crains pas non plus d'infecter le sang par la resorbtion du pus, que je laisse croupir pendant un jour, après avoir irrité les solides par une premiere ouverture. Je suis au contraire bien persuadé qu'il l'est déjà chez toute personne qui a vécu quelque temps avec un grand dépôt; enfin, je laisse pleine liberté à tout praticien plus expert, qui est dans un usage contraire, d'agir selon ses lumieres & ses observations. Quant à nous, dans le pays où nous vivons, nous ne

rougissons pas d'avouer qu'une méthode opposée à la nôtre, quoique autorisée par de grands maîtres, nous a donné des regrets ; lorsqu'un dépôt ne contient pas au-delà de trois livres de pus, ces précautions sont moins nécessaires, & ce n'est point en pareil cas que nous les proposons.

XLII.e Observation. Orciere.

Un homme âgé de cinquante-huit ans, robuste, bien constitué, ayant fait des débauches extraordinaires en vin ; ce qui s'annonçoit chez lui par des couleurs acres, une peau rude presque dessechée, & une voix rauque, prit la gale par contagion. Il eut d'abord une éruption imparfaite en plusieurs endroits de la surface de la peau, consistant en des especes de durillons ou *épinyctides*, qui augmentoient l'épaisseur du cuir, sans s'élever au-dessus, avec un peu de rougeur & un peu plus de sensibilité qu'à l'ordinaire. Cette éruption se présenta ainsi inutilement pendant trois semaines, diminuant chaque jour, sans prurit ni douleur, mais le malade devint pesant, inquiet, se plaignant de lassitude, d'insomnie & de manque d'appétit. Trois autres semaines après, je fus appellé ; le malade n'avoit pas de fievre, son pouls étoit dur & consistant, sa langue chargée d'une saburre noirâtre très-tenace. Les visceres me parurent en bon état ; il avoit des baillements continuels, peu de soif, point d'appétit, le ventre serré, ne dormant point depuis huit jours, & ne pouvant se remuer dans son lit, à cause d'une douleur aux aînes & tout autour des hanches, qui rendoit le malade perclus de ses jambes.

Tisane avec les tamarins, le séné & la racine de bardane, pendant deux jours. Le troisieme jour, il fut copieusement purgé avec une livre de la tisane ci-dessus, versée bouillante sur trois gros de séné, deux onces de manne & deux gros de sel d'Epsom. Les jours suivants, il prit deux gros

par jour de l'opiate ſuivant ; rhub. en poudre demi-once, mercure doux demi-gros, kermès minéral 24 grains, ſel de vipere 30 grains, le tout incorporé dans deux onces de miel.

Au bout de huit jours, les glandes des aînes du côté gauche, furent abcédées ; j'ouvris le dépôt, le pus étoit aſſez bien conditionné, à la quantité d'environ une livre & demie. La jambe du même côté fut un peu plus libre les jours ſuivants ; il paroiſſoit alors une rougeur très-étendue ſur toute la partie latérale externe de la feſſe droite, laquelle ſe prolongeoit ſur la moitié de la cuiſſe en tout ſens. Je fis faire des cataplaſmes émollients ſur la partie, & j'interrompis les remedes intérieurs, excepté la tiſane dans laquelle j'ajoutai les feuilles & fleurs d'arnica. Au bout de huit jours, ce nouveau dépôt n'avoit preſque rien avancé ; le malade étoit très-foible ; pendant tout ce temps, il avoit abandonné l'uſage du vin, la langue étoit naturelle, le pouls étoit mou, foible, lent, ſans fievre, les urines toujours fort rouſſeâtres, & le malade avoit maigri conſidérablement ; la tumeur étoit moins rouge, un peu élevée, molaſſe & comme pâteuſe ou œdématiée à la partie ſupérieure de la cuiſſe près de l'aîne. J'eus recours au kina, au kermès minéral & aux bols confortants faits avec la thériaque ou le diaſcordium, pendant ſix jours. Le cinquieme jour de l'uſage de ces remedes, un Chirurgien des environs fut appellé ; il ſentit de la fluctuation dans le dépôt, l'ouvrit par une longue ouverture de cinq à ſix pouces, & en tira environ cinq livres de pus. Le malade ſe trouva mieux les jours ſuivants, & commença à ſe ſervir de ſa jambe qui étoit percluſe & douloureuſe depuis plus d'un mois. Je perdis ce malade de vue pendant trois mois que dura ſa convaleſcence.

Cette obſervation fait voir le danger des gales rentrées, & le peu de reſſource que l'on trouve

chez les gens usés par le vin, sur-tout lorsqu'ils sont d'un certain âge. Une personne de l'art a blâmé l'usage du kina que j'avois prescrit ; mais je crois que c'est à cette écorce & aux autres toniques, que le malade dut les derniers efforts de l'économie animale, & du systême vasculeux pour la formation de ce dépôt ; j'ai lieu de croire aussi qu'il se seroit formé plutôt si je n'eusse pas interrompu l'opiate tonique & diaphorétique pendant huit jours.

FIN.

chez les gens usés par le vin, sur-tout lorsqu'ils sont d'un certain âge. Une personne de l'art a blâmé l'usage du kina que j'avois prescrit ; mais je crois que c'est à cette écorce & aux autres toniques, que le malade dut les derniers efforts de l'économie animale, & du système vasculeux pour la formation de ce dépôt ; j'ai lieu de croire aussi qu'il se seroit formé plutôt si je n'eusse pas interrompu l'opiate tonique & diaphorétique pendant trois jours.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A

B

C

D

E

I

L

M

N

O

P

Q

R

S

U

Y

Fin de la Table.

